LA MARQUISE DE THÉRANGE

CHAPITRE PREMIER

La veille du départ.

Le 1er juin 18.., un vaste hôtel du faubourg Saint-Germain resplendissait de lumière : le péristyle et le vestibule étaient transformés en bosquets. Sur l'escalier aux marches de velours, se succédaient, sans interruption, de petits pieds aristocratiques ; et les nombreux invités, après avoir reçu les offices empressés d'une brillante livrée, traversé une galerie aux suaves parfums, et deux salons somptueux, arrivaient enfin jusqu'à la princesse Flora de Castelmont.

Bien que l'époque des réunions nombreuses fût

déjà passée, une foule choisie avait cependant répondu à l'appel de la princesse, on savait que l'anniversaire de sa naissance serait l'occasion d'une fête exceptionnelle, où toutes les séductions du luxe devaient être prodiguées.

Celle qu'on venait chercher avec tant d'empressement, comptait en ce jour sa trente-troisième année. Douée de traits fins et réguliers, grande, de belle prestance, elle portait bien la tête, et les ombres soyeuses de ses tresses au noir de jais faisaient valoir l'éclatante blancheur de son teint.

Tandis que la noble hôtesse reçoit avec l'aisance et la courtoisie d'une reine les hommages qu'on lui prodigue, un colloque s'établit dans une serre fantastiquement décorée où la foule n'a point encore fait invasion.

« Ainsi donc, elle part demain... Mais où va-t-on?... demande le jeune comte Edmond de Rothenbourg, à un homme d'environ cinquante ans qui par les allures du *chez soi*, révèle sa position d'ami et de commensal du logis.

— Aux Pyrénées.

— Pure fantaisie, je pense, car sa santé...

— Excellente, mais celle du prince...

— Comment!... lui malade?... Je viens de le voir à l'instant...

— N'importe, il est malade; d'esprit du moins, chaque matin le trouve plus irritable et plus bizarre.

— Vraiment! dit le comte... »

Puis baissant la voix et avec l'expression de la curiosité qui demande une confidence :

« Quelque chagrin de cœur, peut-être?...

— Ah! nullement, je vous l'assure, mais le plus cruel des maux, l'ennui.

— A son âge!... quarante-cinq ans, dit-on; esprit, talents, fortune... Succès *de vogue*, s'il le voulait.

— Oui, mais il ne les cherche plus : la chasse, le jeu, les arts eux-mêmes, qu'il cultivait avec tant d'ardeur, tout est sans prix à ses yeux. »

Le comte garda le silence un instant, puis profitant de la bonhomie du causeur pour obtenir des détails sur une famille qui le recevait depuis peu, il reprit :

« La princesse doit bien souffrir du caractère de son mari!...

— Elle multiplie les réceptions, les fêtes, les plaisirs ; mais son génie demeure en défaut.

— Ainsi, je le vois, c'est par dévoûment conjugal que la princesse s'amuse.

— Ne plaisantez pas ; cela est fort sérieux, fort triste surtout... Si vous saviez ce qu'est un homme blasé !

— Je plains ceux qui l'entourent et j'admire votre constance.

— Que voulez-vous , affection , souvenirs... Quelles parties nous avons faites César et moi !... C'était un homme charmant.

— Le séjour des eaux peut opérer une diversion favorable.

— On l'espère... et nous partons, malgré qu'il soit de bonne heure, pour visiter le Béarn.

— L'époque du retour est encore indécise?...

— Qui pourrait la prévoir ?... Un caprice du prince peut nous conduire au bout de l'univers, dans les déserts, que sais-je ?...

— Vous m'effrayez ! ! ! Toutefois quelque chose me rassure ; c'est le peu de vocation qu'on remarque chez la princesse, pour la vie d'anachorète.

— Et je l'en félicite... Son franc éloignement de toutes les momeries, de toutes les bigoteries féminines, m'a toujours inspiré une grande estime pour son caractère et je me réjouis de l'heureuse influence qu'elle aura sur ma fille.

— Mademoiselle d'Alry est donc fixée désormais près de vous?...

— Certainement, la princesse, en sa qualité de marraine, use de ses droits sur elle, et puis la jeune Coraly de Castelmont a dix-sept ans, Alice vient d'atteindre sa quinzième année, ce rapport d'âge plaidait en faveur de mon désir; mais ma pauvre fenmme a failli mourir de douleur en se séparant de sa fille cadette!... Les femmes sont véritablement trop sensibles, si j'avais tenu compte des appréhensions maternelles, Alice ne serait certes pas ici!... L'imagination de madame d'Alry forgeait mille fantômes!... je n'aime pas l'exagération, moi; aussi ai-je interposé mon autorité.

— Vous aviez tout à gagner.

— Je l'avoue, la présence de cette petite soutient ma gaîté; mes deux autres enfants restent d'ailleurs près de leur mère.

— Comment n'ai-je pas encore su découvrir mademoiselle Alice parmi ces dames ?

— Ah ! ne m'en parlez pas ; rien n'a pu la retenir et l'empêcher d'aller passer cette soirée chez sa mère, comme si elle n'avait pas demain toute la matinée pour lui faire ses adieux. »

Un domestique apportant des rafraîchissements interrompit cette conversation, le comte perdit son auditeur ; mais, décidé à poursuivre ses investigations, il s'approcha d'un autre habitué de l'hôtel qui s'installait en ce moment sur un fauteuil voisin du sien.

« Monsieur d'Alry paraît être un excellent homme, dit-il.

— Excellent, en effet.

— Il est très-intime, ce me semble, avec le prince de Castelmont ?

— Oui, cette liaison date du jeune âge ; et puis, si celui-ci possède son immense fortune, c'est aux d'Alry qu'il le doit.

— Je ne comprends pas.

— Voici : le père du prince ayant émigré, en 93, tous ses biens furent confisqués ; M. d'Alry père,

sans être d'une grande noblesse, voyait cependant beaucoup, avant cette catastrophe, la famille de Castelmont, dont une des propriétés touchait la sienne. Il se fit acquéreur des différents domaines vendus à bas prix avec l'intention, réalisée depuis, de les rendre au légitime propriétaire.

— Certes, le prince est l'obligé des d'Alry à des titres bien rares.

— Vous comprenez, maintenant, pourquoi celui-ci est comme chez lui dans cette maison.

— A merveille, mais je comprends moins qu'il vive ainsi loin de sa famille.

— C'est un homme auquel la distraction, le monde, sont nécessaires ; il laisse bien volontiers le soin de toutes les affaires à sa femme, qui du reste a la réputation d'une personne de mérite ; pour moi je la connais peu, car elle quitte rarement une terre qu'elle possède aux environs de Thérange.

— Thérange ! reprit le comte ; cette propriété n'appartient-elle pas à la sœur du prince ?...

— Elle lui appartient, en effet, et c'est non loin du vieux château que madame d'Alry a fixé son

séjour de prédilection, parce qu'elle s'y trouve près de la marquise, son amie d'enfance.

— D'après quelques mots qui viennent de m'être dits, je croyais madame d'Alry à Paris.

— Elle ne s'y trouve que pour suivre un traitement. »

Le comte avait enfin suspendu ses questions, lorsqu'à l'extrémité de la serre il aperçut la silhouette gracieuse de la princesse, ondulant au milieu des fleurs. Une pensée vint colorer le front du jeune homme. « Elle me cherche, peut-être !... » et se levant avec promptitude, il se dirigea vers Flora.

« Ma belle-sœur n'est-elle point de ce côté, Messieurs ?...

— Nous n'avons pas encore eu l'honneur de la voir, princesse, dit Rothenbourg.

— J'avais cependant sa parole !... mais elle sera restée pour pleurer son sacrifice...

— Son sacrifice !...

— Celui de nous accompagner aux Pyrénées.

— Est-ce là un sacrifice ?...

— Sans doute ; mettre deux cents lieues et quel-

ques semaines entre elle et l'objet de son amour!...

— L'objet de son amour?... reprit le comte un peu étonné.

— Oui, son cher Thérange.

— Ah! fort bien; ce lieu est donc un Eden?...

— L'Eden des mendiants... Enfin, tel qu'il est, ce manoir a pour ma belle-sœur tant de charmes, que, depuis ses dix années de veuvage, elle y passe sa vie.

— Quoi! votre capitale ne l'attire pas pendant l'hiver?

— Fi donc! Paris n'est bon que pour nous, mondains, incapables d'apprécier les beautés de la nature.

— Si je ne me trompe, Thérange n'est qu'à dix lieues environ, et tout pourrait se concilier.

— Sans doute, si Pauline était une femme comme une autre.

— Cependant, repartit Rothenbourg, madame la marquise est à Paris en ce moment, et vous l'attendez ce soir; cette concession semble de bon augure.

— Vous ne connaissez pas le caractère de ma-

dame de Thérange ; l'état maladif du prince et ce qu'elle appelle devoir de famille, voilà tout le secret d'une telle condescendance. »

Pendant ce dialogue, la princesse et le comte avaient quitté la serre.

« Ah ! voici la marquise, dit Flora. »

Une charmante personne vêtue avec élégance et simplicité, s'avançait en effet au milieu des témoignages les plus empressés. Elle y répondait avec modestie par d'aimables sourires ; mais ces sourires n'étaient pas de ceux que prodigue la coquetterie : un délicat observateur eût promptement reconnu que, loin de servir un amour-propre ambitieux de suffrages, ils exprimaient la disposition d'un cœur rempli de bienveillance.

Pauline, sans y songer, éveillait l'attention et la captivait dès le premier aspect. Une harmonie parfaite existait entre son extérieur et la trempe de son âme ; ce qui donnait à ses manières les grâces de la simplicité. Son regard, où l'intelligence et la candeur régnaient dans l'azur le plus limpide, sa blonde et abondante chevelure qui avait conservé les teintes fines et dorées de l'en-

fance, les justes proportions de sa taille dont l'élévation n'excluait pas la délicatesse, sa démarche pleine d'aisance et de distinction, une douce gravité se transformant parfois en naïf enjoûment; enfin des qualités éminentes, souvent opposées, mais toujours à l'aise entre elles, formaient un ensemble saisissant, et concouraient à faire de la marquise une femme qu'on ne pouvait rencontrer avec indifférence. Quelque chose d'indéfinissable restait après son passage ; c'était un mélange de curiosité, de sympathie, et de respect.

La princesse lui tendit la main.

« Vous voilà donc enfin!...

— J'arrive bien tard ; mais vous me pardonnerez, je l'espère...

— Le moyen de ne pas vous pardonner, quand on vous voit!... Venez vite, je veux vous faire connaître une de mes bonnes amies, la duchesse de Méninval, que nous retrouverons à Cauterets et à qui je dois la connaissance de M. le comte de Rothenbourg : permettez-moi de vous le présenter.»

Edmond s'inclina profondément et les deux

belles-sœurs se donnant le bras disparurent au milieu du mouvement que les premiers sons de l'orchestre venaient d'imprimer à l'essaim des danseurs.

CHAPITRE II

Les adieux.

Quittons maintenant la brillante assemblée, pour retourner en arrière de quelques heures.

Un coupé se dirige vers une de ces paisibles villas qui, de nos jours, se multiplient au sein même de notre bruyante capitale. Il s'arrête devant un pavillon ; une femme descend de la voiture avec empressement, et la voici près d'une porte bien connue d'elle.

Des sanglots se font entendre.

« Non, ma chère mère, non, je ne partirai pas, disait une voix émue.

— Si, mon enfant, tu partiras; il le faut, ne suis-je point entourée de soins?... Ta sœur n'est-elle pas là?...

— Elle est bien heureuse, Sophie, d'être tou-

jours auprès de vous, tandis que moi!... » Et les pleurs achevèrent la réponse commencée.

En ce moment de légers coups se font entendre, on ouvre, une jeune fille s'écrie avec joie :

« C'est elle!!!

— Oui c'est moi, chères amies, dit madame de Thérange, je n'ai pu résister à mon inquiétude : je sentais qu'il y avait ici bien des tristesses!...

— Mais cette fête où vous êtes attendue?...

—Je suis, il est vrai, forcée d'y paraître, mais j'ai encore du temps à moi, répond la marquise, en dénouant les rubans de son chapeau, j'arriverai tard, peu m'importe. »

Déjà Pauline s'était installée près du fauteuil de son amie, tandis que les deux sœurs, assises sur de petits tabourets pour se trouver plus rapprochées de l'aimable visiteuse, la regardaient avec une expression de plaisir et de reconnaissance.

« Comment va Charles, aujourd'hui? demanda la marquise.

— Bien mieux; il vient de s'endormir, pendant que son précepteur lui lisait des histoires; le médecin nous a complétement rassurés.

— Que Dieu soit béni!... Voici une épine de moins dans votre cœur, ma pauvre Léonie. »

D'affectueux épanchements s'échangèrent entre la mère, les filles, et leur gracieuse amie. Le temps s'écoula vite! Enfin madame d'Alry insista pour que la marquise ne prolongeât pas davantage sa visite, puis elle fit un signe à ses filles, qui se retirèrent.

« Chère Pauline, dit-elle avec une expression solennelle, mes forces diminuent chaque jour; malgré tous les efforts de la science, la vie se retire de moi peu à peu, je le sens et quand reviendra la tendre enfant qui va me quitter, peut-être ne retrouvera-t-elle plus sa mère!... »

Il y eut un moment de silence, madame de Thérange fit un effort.

« J'aime à penser que vous exagérez votre état, ma bien chère!... La malade secoua la tête et continua.

— Devenez alors la mère de mon Alice, je vous en conjure... Le sort de son aînée me cause moins d'inquiétude; sa vocation me paraît certaine, et quand l'âge sera venu, sa tante, la religieuse,

veillera sur sa destinée. Mon fils devra tôt ou tard entrer dans une institution; mais Alice, ma douce colombe... exposée aux ouragans de la vie mondaine!... promettez-moi...

— Hélas! interrompit la marquise, comment pourrais-je m'engager à remplir les devoirs si doux, mais si imposants, du titre que vous voulez m'offrir?... Alice est fixée par l'effet de circonstances impérieuses chez ma belle-sœur, je ne pourrais l'appeler auprès de moi sans lui enseigner l'ingratitude et sans d'ailleurs la séparer de son père sur qui elle peut avoir une heureuse influence.

— Aussi, ne vous demandé-je pas de la lui enlever; ce procédé irriterait la princesse et désolerait Coraly; mais laissez-moi demander une grâce à votre affection, à votre piété... Accompagnez cette enfant de votre sollicitude!... Ne la perdez pas entièrement de vue au milieu des voies dangereuses où les principes insuffisants de Flora et l'imprudence de mon mari la laisseront sans défense!... Ma fille, il est vrai, a reçu près de moi jusqu'ici des enseignements religieux qui, je l'es-

père, resteront gravés dans son cœur; mais, à seize ans, l'absence de direction, ou pis encore, une direction fausse, peut compromettre la vie entière!... Soyez l'ange gardien de mon enfant et quoique invisiblement peut-être, guidez-la, protégez-la, sauvez-la!!! »

Madame d'Alry n'en put dire davantage; sa tête s'inclina... deux ruisseaux de larmes sillonnèrent ses joues pâles et amaigries. La marquise, elle aussi, était profondément émue: sollicitée par son cœur de donner toute satisfaction à la tendresse prévoyante de son amie; mais, sentant parfaitement les difficultés peut-être insurmontables qu'opposeraient à son œuvre le monde, les amours-propres et l'éloignement, elle craignait de faire une promesse irréalisable; aussi gardait-elle le silence.

« Vous ne me répondez pas!... dit enfin Madame d'Alry en fixant des yeux pénétrants sur ceux de la marquise: Je lis dans votre pensée... oui, ce que je vous demande serait impossible à tout autre, mais à vous!... Vous, qui avez triomphé jusqu'ici des innombrables difficultés de l'existence!...

— Grâce au secours de Dieu, reprit vivement la marquise, de Dieu seul !

— Eh bien ! n'est-il pas là toujours ?...

— Chère Léonie !... tout ce que le dévoûment chrétien et l'affection la plus vraie peuvent inspirer, sera fait à l'égard d'Alice ; je vous le promets.

— Cette assurance me suffit ; un mot encore : lorsque je ne serai plus, personne ne songera au salut d'une autre âme qui m'est bien chère !... et qui peut-être passera de la vie du temps à celle de l'éternité, sans qu'une voix bienfaisante lui fasse entendre des paroles de foi et de charité !!!... Cette pensée est un glaive de douleur qui se retourne sans cesse dans mon sein.

— Pauvre amie !.. dit madame de Thérange, nous devons espérer !...

— Oui, reprit madame d'Alry, je veux espérer contre toute espérance ; mais celui qui nous a rachetés sans nous, ne nous sauvera pas malgré nous !... Et mon cher d'Alry est si léger de caractère !... sa vue est si courte quand il s'agit des choses du ciel !!!... une confiance présomptueuse

dans une Providence, qu'au fond il admet à peine, peut-elle constituer un titre aux glorieuses destinées du chrétien fidèle !... »

A ce moment la porte de l'appartement s'entr'ouvrit et les frais visages des deux exilées apparurent ; le bannissement semblait trop prolongé, on risquait le retour.

La marquise se leva.

« Chères amies, dit-elle, la douleur qui ne prie pas est insupportable ; prions donc ensemble un moment. »

Madame de Thérange s'agenouilla devant le crucifix qui dominait un prie-Dieu, les enfants se prosternèrent près d'elle, la mère joignit les mains, et tous les cœurs s'unirent pour adresser de ferventes suppliques au Consolateur suprême.

Il fallait pourtant se séparer !... La marquise embrasse avec affection chacun des membres de la famille, puis serrant une dernière fois dans ses mains celles de madame d'Alry :

« Que les grâces les plus douces pénètrent dans votre âme !... » lui dit-elle avec émotion.

Et comme les cœurs se troublaient, elle se hâta de

sortir et se jeta dans sa voiture, en disant à l'enfant qui l'avait suivie : « Courage, chère Alice !... Surtout soyez forte demain !... »

Nous avons vu à quel devoir d'un autre genre, madame de Thérange consacra le reste de la soirée.

CHAPITRE III

Le contre-ordre.

Une grande activité régnait dans l'hôtel de Castelmont. Les domestiques avaient passé sur pieds la nuit entière, afin de rétablir dans les appartements l'ordre et la symétrie accoutumés.

La cour se remplissait de chevaux et de voitures. Mademoiselle Raimonde s'empressait auprès de la princesse, pour perfectionner la plus simple, mais aussi la plus élégante toilette de voyage.

Quant à la jeune de Castelmont, dont le nom seul nous est connu jusqu'ici, elle avait terminé ses préparatifs avec une célérité qui ne lui était pas ordinaire ; mais, à son âge, tout changement fait espérer une félicite nouvelle et apporte au cœur une indicible joie.

La cloche annonçant le déjeuner allait sonner.

Déjà rendue au salon, Coraly attendait impatiemment que la famille vînt s'y réunir ; cependant, personne n'arrivait, et la pauvre enfant, dans son agitation, prenait et laissait tour à tour les brochures et les albums entassés sur un guéridon, puis elle se mettait à son piano et l'abandonnait presqu'au même instant ; enfin, Alice d'Alry entra, suivie de son père. Les jeunes filles s'embrassèrent.

« Que tu as eu tort, dit Coraly, de n'avoir pas voulu assister à notre fête, et combien tu as perdu !

— Je le crois, mais pouvais-je sacrifier une dernière soirée avec ma mère et ma sœur ?...

— Ah ! c'est vrai, je n'y songeais pas... A propos, comment se porte-t-elle madame d'Alry?...

— Hélas ! fort mal ; elle est d'une faiblesse, d'une pâleur effrayantes...

— Je croyais que, depuis quelque temps, elle était mieux !

— Son état, il est vrai, semblait amélioré, mais le chagrin de me voir m'éloigner, ainsi que mon père, la rend bien souffrante aujourd'hui.

— Depuis six mois que tu demeures avec nous,

elle a dû s'habituer à cette séparation... Et puis, en définitive, elle savait d'avance que nous ne passons à Paris qu'une partie de l'année, faut-il s'affliger quand une chose prévue, acceptée, se réalise?

— Aussi ma pauvre mère ne s'oppose à rien, elle souffre, voilà tout.

— Cela n'est pas raisonnable.

— Ah! voici maman.

— Bonjour, mes enfants, dit la princesse en baisant au front Coraly et Alice, bonjour, d'Alry... Votre chère femme, comment est-elle ce matin?

— Assez bien, princesse.

— Ma tante!... s'écrie Coraly qui, au bruit d'une voiture, avait couru à la fenêtre. »

La marquise de Thérange arrivait en effet.

« Je croyais vous trouver à table, dit-elle.

— Ah! sans vous, ma sœur?...

— Je l'aurais bien mérité : mais, je ne vois pas mon frère ; a-t-il été plus paresseux que moi?...

— Je viens d'apprendre qu'il est sorti, répond d'Alry.

— Sorti!... dit la princesse, voilà de ses à-pro-

pos ; mais il ne peut tarder, et d'ailleurs... (Elle sonne, un valet se présente.) — Qu'on serve.

— Je vous apporte un ouvrage fort intéressant sur les Pyrénées.

— Vous ne vouliez pas être des nôtres, ma tante, comme vous aviez tort !

— J'avais tort quant à ce qui m'est personnel, mais songez à tout ce que je laisse derrière moi !

— Votre colonie ne périra pas pour cela, ma sœur, et, en définitive, il faut quelquefois songer à soi ; la charité ne le défend pas ; c'est même par là, dit-on, qu'elle doit commencer ! »

Madame de Thérange ne répondit rien, et feuilleta le volume qu'elle tenait entre ses mains.

« Au reste, continua la princesse, ce caprice de votre frère m'avait à moi-même causé une vive contrariété ; j'avais d'autres projets, mais aujourd'hui ce voyage me sourit. »

On venait de passer dans la salle à manger, lorsque le prince parut.

« Toujours le même !... dit la princesse ; convenez, mon cher ami, que le moment est mal

choisi pour faire une promenade... vous nous exposez à manquer le train exprès.

— C'est possible... répond le prince en s'asseyant, comme un homme que rien n'oblige à se hâter.

— Plus que possible, Monsieur ; au calme que vous affectez, cela est sûr.

— Soit... reprend le prince, avec une parfaite indifférence.

— Vous oubliez, César, que notre itinéraire est tracé... qu'on nous attend à jour, à heure fixe, dans les différentes stations ; tout ira mal, si nous changeons notre règlement, et vous en souffrirez le premier. »

Silence du prince, qui procède à son repas avec une imperturbable tranquillité.

« Mon cher père, dit Coraly, dépêchons-nous, je vous en supplie ; je voudrais être arrivée déjà.

— Moi, reprit la princesse, je suis curieuse aussi de visiter ces montagnes ; les seules peut-être en Europe que je n'aie pas encore explorées !... Et puis, j'y retrouverai une bonne amie, la duchesse de Méninval. »

Jusqu'ici le prince a tenu les yeux attachés sur son assiette ; il les relève à cette parole de la princesse, et lance vers elle un regard indéfinissable, puis il reprend sa position première.

Un valet de chambre demande des ordres.

« Qu'y a-t-il ?...

— Princesse, l'adresse pour les bagages ?

— L'ignorez-vous ? Mettez Cauterets.

— Mettez Plombières, reprend César, en fixant sa femme avec l'expression contenue d'une joie moqueuse et triomphante. »

Flora, cette fois, saisit l'intention de son mari ; elle rougit légèrement ; mais, dissimulant son profond dépit sous une apparente dignité, elle se leva, gagna sa chambre et s'y enferma.

Nous ne voulons pas trahir en ce moment le secret de cette joute matrimoniale, et nous laissons la princesse avec sa mystérieuse impression, pour voir ce qui se passe dans la salle à manger.

Le prince continuait son repas.

Coraly boudait et regardait son père comme pour lui demander raison de sa conduite ; mais comprenant qu'elle n'obtiendrait de lui aucun

éclaircissement, elle quitta brusquement son siége et sortit en poussant la porte avec fracas.

D'Alry, souvent spectateur de pareilles scènes au sein de ce ménage, attendait, en picotant son assiette à peu près vide, que l'orage fût calmé.

Alice, attristée, dissimulait une larme errante sous sa paupière; madame de Thérange lui fit signe de se retirer, et son père, saisissant un prétexte, disparut à son tour.

La marquise rompit alors le silence.

« Puis-je vous demander, mon frère, le motif d'un changement si subit dans tous vos plans?

— Le docteur, que j'ai vu ce matin, prétend que les eaux des Pyrénées ne peuvent qu'aggraver mon état, il me conseille Plombières.

— Ce conseil arrive tard!

— En effet, ma sœur.

— Avez-vous songé, César, à la contrariété bien naturelle que vous imposez à votre femme?

— J'y ai songé, Pauline.

— En ce cas, je n'ai plus rien à vous dire, si ce n'est qu'il me semble regrettable de rendre les enfants et les serviteurs témoins de ces querelles.

— Ils y sont accoutumés, » répondit le prince avec froideur et légèreté.

Madame de Thérange, jugeant que toutes représentations seraient inutiles ou dangereuses, laissa le despotique César jouir de son coup d'État en savourant sa tasse de café; puis, guidée par son cœur, elle alla frapper doucement à la porte de sa belle-sœur.

Celle-ci résista d'abord aux prévenances affectueuses qui lui étaient faites ; cependant, désarmée par la patiente insistance de la marquise, elle lui ouvrit.

Il ne fallait rien moins que la gracieuse et touchante charité de madame de Thérange pour fléchir l'âme altière de sa belle-sœur !... De favorables dispositions succédèrent enfin à la raideur du premier accueil.

Peut-être aussi, une lumière nouvelle s'était-elle faite chez Flora ; peut-être, sa conscience, muette jusqu'ici, lui faisait-elle en secret quelques reproches... peut-être lui disait-elle que, si le prince avait tort dans la forme, il pouvait avoir raison quant au fond !... Toujours est-il que, cédant

à la prière de madame de Thérange, elle se rendit au salon où chacun arriva successivement ; et la marquise déployant, pour mettre tout le monde à l'aise, les ressources merveilleuses de son esprit et de son aimable caractère, parvint bientôt à rendre possible la réunion forcée des membres de la famille.

Si le trouble avait régné parmi ces derniers, le désarroi n'était pas moindre du côté des domestiques : le changement d'itinéraire retardait l'heure du départ et multipliait les détails du service.

Mademoiselle Raimonde se montrait furieuse et menaçait de quitter « une pareille maison ! » M. Bontemps, premier valet de chambre, déployait, pour l'apaiser, toutes les ressources de son expérience : on prétend qu'il réussit à fléchir une colère si redoutable, et les cœurs de tous les serviteurs se confondant bientôt dans un même sentiment de malveillance envers les maîtres, il ne fut plus question de l'aventure qu'à titre de bénéfice pour la malice.

« François ! cria Bontemps à l'un des cochers,

dites-nous donc où vous avez conduit le prince ce matin ?

— Chez le comte de Rothenbourg ; mais il paraît qu'il avait filé dès le petit jour pour les Pyrénées. »

A ces mots, tous les gens se regardèrent, puis ils poussèrent en même temps un formidable éclat de rire.

Les choses allaient donc bien à l'office ; mais la gaîté n'avait pas encore gagné les hauts dignitaires de l'écurie ; leurs chevaux attelés, dételés, puis attelés de nouveau, piaffaient avec un redoublement d'ardeur. Les palefreniers prodiguaient les jurements avec une libéralité malheureusement trop française, et ne se résignaient que devant l'espérance de quelques profits *extra*, capables de racheter l'ennui de leur interminable faction.

Enfin, le signal fut donné. La princesse reçut dans sa voiture les deux jeunes filles et d'Alry. Le prince avait déclaré vouloir voyager seul et, déjà installé au fond de son équipage, il refusait de prendre place dans celui de sa sœur ; toutefois,

vaincu par les instances amicales de la marquise, il s'assit à ses côtés.

Une vaste berline reçut, avec les menus objets de voyage, Raimonde, la première femme de chambre, Bontemps, le valet préféré du prince, et une jeune personne nommée Céline Marcel, fille de confiance attachée à la marquise.

Les deux serviteurs des Castelmont, enchantés de la circonstance qui les rapprochait de Céline, se promirent d'exploiter le mieux possible l'honnêteté naïve de leur compagne et d'apprendre par elle mille particularités sur la vie intime de sa maîtresse, qui était pour eux un sujet d'étonnement et de curiosité.

CHAPITRE IV

Le trio.

Tandis que les équipages parcourent les rues de notre grande ville pour se rendre au chemin de fer de l'Est, il ne sera peut-être pas sans intérêt d'écouter la conversation des trois derniers personnages dont nous venons de parler.

« Votre maîtresse est trop belle et trop aimable pour rester veuve toujours, dit Bontemps à Céline.

— Si madame la marquise avait voulu se remarier, elle aurait pu s'y décider depuis tant d'années qu'elle a perdu son mari!

— Oui, mais elle n'a encore que... vingt-cinq ans, n'est-ce pas?

— Elle en a vingt-huit.

— Raison de plus pour qu'elle se lasse de son isolement, j'en ferais volontiers le pari.

— Vous auriez tort, car vous perdriez.

— Mais enfin, reprend Raimonde, cette femme-là est faite pour avoir dans la société tous les succès, elle est jeune, elle est riche, etc., avec cela passer sa vie dans un vieux château, et n'avoir pour compagnie que des pauvres et des orphelins, convenez que c'est là une bizarrerie du premier choix.

— Les femmes aiment à se singulariser, ajouta Bontemps, celle-ci a trouvé un bon moyen de faire parler d'elle!... »

Céline ne répondit point et rougit; son affection pour la marquise et sa propre délicatesse étaient blessées.

La jeune Marcel n'était pas une fille vulgaire, elle devait tout à madame de Thérange qui, après l'avoir soustraite aux dangers de la pauvreté, s'était fait un devoir de développer en elle d'heureuses dispositions. Céline professait pour sa bienfaitrice une profonde reconnaissance; elle était donc incapable de séparer son cœur des in-

térêts d'une personne qu'elle considérait comme l'instrument de la Providence à son égard ; aussi, le silence qui s'était établi lors de la sentence banale portée contre tout le sexe féminin par le maladroit valet dura longtemps.

Les âmes sans élévation, bien qu'elles ne se rendent pas toujours un compte exact de leurs impressions, subissent néanmoins, jusqu'à un certain point, l'influence d'une supériorité réelle, et la sensibilité, la dignité modeste de Céline avertissaient en secret ses compagnons, qu'une grande distance les séparait de la jeune personne assise à leurs côtés. Quant à elle, sincèrement humble et trop ingénue pour apprécier sa propre valeur, elle n'en avait connaissance qu'instinctivement et la gêne de chacun fermait la bouche à tous : mais on se livrait à part soi aux réflexions suivantes :

« C'était bien la peine, pensait Raimonde, de faire des politesses à cette demoiselle pour en tirer le parti que voilà ! Moi qui me faisais une fête d'apprendre par elle le fond des choses sur la marquise de Thérange dont on parle si diversement !...

car je ne suis pas dupe des belles apparences de sagesse et de vertu!... Nous savons ce que valent toutes ces grimaces de prudes, toutes ces simagrées de dévotes; j'ai vu de près les mijaurées de cette espèce, et ce n'est pas moi qui me laisserai prendre à leurs tartuferies. »

Bontemps, de son côté, se disait :

« Avoir une fille muette pour compagne de voyage!... C'est jouer de malheur!... Mais patience, cela ne durera pas longtemps... essayons de lui faire un petit brin de cour... ça lui rendra peut-être l'usage de la langue... oui, mais Raimonde sera jalouse!... tant mieux, je saurai bien la ramener, et elle ne m'en aimera que davantage... d'ailleurs j'ai tant de choses à savoir sur ce qui se passe là-bas, à ce village de Thérange... »

Céline, pour se donner une contenance et pour s'isoler sans affectation de ses acolytes, avait tiré de sa poche un petit livre et paraissait absorbée dans sa lecture.

« Mademoiselle Céline est grande liseuse, à ce qu'il paraît, dit Bontemps avec l'aplomb d'un

homme d'esprit qui a trouvé un moyen ingénieux d'arriver à ses fins.

— En effet, j'aime beaucoup à lire, répond Céline avec politesse.

— Les romans nouveaux parviennent-ils jusqu'aux habitants des bois de Thérange? reprit mademoiselle Raimonde d'un ton aigre-doux.

— C'est selon lesquels.

— Oh! je comprends... tenez, soyez franche, avouez qu'on se meurt d'ennui dans vos vieilles tourelles.

— Pardonnez-moi, tout le monde y est fort gai.

— Heureux pays de l'innocence!... Et quels y sont vos amusements?...

— Nous en avons un grand nombre et de plusieurs genres, répondit légèrement Céline, dont le tact naturel pressentait les difficultés qui pouvaient naître sur le terrain où sa moqueuse compagne voulait l'engager.

— Madame de Thérange est forte musicienne... on parle de sa voix à Paris, et je sais des amateurs qui ont été à l'église du village pour l'entendre les jours de fête.

— C'est possible, car on ne manque pas d'accourir de tous les environs lorsque c'est elle qui se charge de toucher l'orgue.

— Est-il vrai que les tableaux de la chapelle et ceux du château soient de sa main?...

— En effet.

— C'est donc une sorcière, cette femme-là?...

— Non, monsieur, c'est un ange, » répondit Céline, avec un accent de conviction et de sensibilité qui laissa Bontemps comme interdit. Raimonde s'en aperçut et se hâta de venir à son aide.

« Je me suis laissé dire, reprit-elle, que la famille de Castelmont irait passer quelques mois cet automne chez votre maîtresse et cela m'arrange assez, car j'ai grande envie de savoir par moi-même si ce Thérange, la huitième merveille du monde, à ce que l'on prétend, mérite le bruit qu'on en fait en ce moment dans les salons de Paris.

— Je me charge de vous conduire dans tous les établissements.

— C'est plus que je ne demande!... J'ai les nerfs très-délicats et je ne puis supporter la vue

et l'odeur d'un hospice, la vieillesse est si dégoûtante !... mais ce qui me ferait le plus peur encore, c'est la vue des fous et l'on dit qu'il n'en manque pas à Thérange !... »

Céline ne parut pas s'apercevoir de l'intention malicieuse de sa partenaire.

« Il est vrai, dit-elle, que madame a recueilli, dans un des pavillons du château, une jeune fille anciennement éprouvée par des accès de démence, mais elle a maintenant recouvré la raison.

— Et vous pouviez dormir en paix avec un pareil voisinage ?...

— Oui, toutes les fois que la chère malade n'avait pas besoin de nos soins pendant la nuit.

— Pendant la nuit ?...

— Sans doute et cependant les surveillantes ne lui manquaient pas ; mais, quand elle était dans ses grandes crises, madame seule réussissait à la calmer ; alors, on allait bien vite la chercher : jour ou nuit, n'importe, c'était la consigne.

— Comment donc s'y prenait-elle pour apaiser ses fureurs ?...

— Elle se mettait à jouer de l'harmonium et à chanter des cantiques (1).

— Des cantiques !... dit en jetant un grand éclat ce rire, mademoiselle Raimonde, voilà un remède que la science n'avait pas encore trouvé depuis que le monde est monde... Il ne manque à votre maîtresse que le bonnet de docteur !...

— Ce n'est pas avec de la science, mademoiselle, que madame la marquise soulage ses malades, c'est avec de la charité ; du reste nous avons dans le pays un admirable médecin.

— Ah ! oui, un vieux... voisin du château ? qui a soigné jadis la défunte douairière de Castelmont, j'en ai entendu parler.

(1) Lire, sur les causes premières de la folie, deux articles de M. Laverdant, insérés dans le *Mémorial catholique* des mois de d'octobre et novembre (p. 369, 400) de l'année 1862. Ces articles ont pour titre : « de l'hypnotisme et de l'école d'Esculape. »

La puissance favorable de la musique sur les aliénés est aujourd'hui un fait démontré par l'expérience ; nous faisons des vœux pour l'introduction de ce moyen, dans toutes les maisons consacrées à ces intéressants malades.

— Et vous ?... dit Bontemps, que faites vous là bas?...

— J'accompagne madame dans ses visites aux ateliers et chez les paysans, je...

— Les femmes du village ne sont pas maladroites, si l'on peut en juger par les cols et les manchettes que madame de Thérange vient d'apporter à sa belle-sœur.

— Madame ne peut supporter que l'on soit malheureux autour d'elle; aussi a-t-elle fait venir, de différentes localités en renom, des maîtresses qui ont enseigné à nos jeunes filles plusieurs métiers.

— Fort bien, mais que fait-on des produits?

— Madame la marquise s'est entendue avec des chefs de magasins auxquels on expédie les confections; du reste nous avons bien d'autres genres de travaux que ceux faits à l'aiguille, à la navette ou au fuseau !... Dans le château de Morinville dont madame la marquise a hérité, il y a plusieurs belles fondations; mais il serait trop long de vous expliquer tout cela.

— Décidément, vous avez l'âge d'or, dans ce

pays de cocagne, dit Bontemps ; c'est égal, je ne voudrais pas y vivre.

— Vous pourriez, du moins, répondit Céline, aimer à y mourir... »

Cette parole rompit une troisième fois la conversation, et le silence qui s'établit ne cessa que lors de l'arrivée au débarcadère.

CHAPITRE V

Le frère et la sœur.

A l'instant où le valet de pied avait fermé la portière de la voiture contenant le prince et la marquise, tous deux s'étaient subitement sentis sous une impression pénible, conséquence inévitable d'un contact forcé entre des natures sans parité.

Depuis la mort de la douairière de Castelmont, mère de Pauline et de César, celui-ci s'était banni lui-même des lieux qui dans le partage de la succession étaient échus à madame de Thérange. Différant de sentiments, de goûts et d'habitudes, il était naturel que le frère et la sœur vécussent éloignés l'un de l'autre; cependant le cœur ai-

mant de la marquise souffrait d'une séparation que le prince lui avait, en quelque sorte, imposée.

Dix-sept années de plus que sa sœur lui constituaient une sorte de supériorité officielle dont il avait abusé dans maintes circonstances et contre laquelle madame de Thérange ne s'était jamais élevée sans une absolue nécessité; néanmoins, César ne pouvait pardonner à Pauline les torts qu'il s'était donnés envers elle.

L'orgueil, habile avocat du mal qu'on aime, amoindrissait à ses propres yeux la gravité de ses actes; mais une mémoire trop fidèle lui rappelait parfois les menées déloyales, par lesquelles son égoïsme avait essayé de ravir à celle qu'il devait protéger, la fortune dont sa mère lui avait laissé l'héritage.

Dieu ne permit pas que cette iniquité fût consommée; le prince ne put réussir à se rendre possesseur de l'important domaine objet spécial de sa convoitise, aussi, voyait-il avec dépit consacrer aux œuvres de dévoûment, des richesses dont il restait avide.

Tel était le principal motif de l'aigreur dont

la douce marquise avait eu souvent à souffrir.

Un autre prétendu grief pesait encore sur elle ; celui de s'être retirée du monde où sa naissance, sa fortune et ses qualités brillantes lui assuraient une grande prépondance, pour embrasser un genre de vie sans éclat et que ses proches considéraient comme une atteinte portée à l'illustration de leur race; cependant l'anathème auquel la la marquise ne put se soustraire n'ébranla pas un seul instant l'énergie de ses résolutions : sarcasme, ironie, suspicion, calomnie, elle endura tout sans se plaindre, mais aussi sans modifier en rien, le plan de vie qu'elle s'était tracé.

Cette force de caractère manifestée au sortir de l'adolescence et confirmée par une persévérance de deux lustres déjà, n'avait pas seulement pour cause une nature d'élite; elle provenait surtout d'une maturité précoce, effet de la souffrance fécondée par la foi.

L'événement le plus cruel et le plus imprévu avait frappé la marquise à l'heure même où l'union la mieux assortie semblait devoir assurer son bonheur : à peine venait-elle de prononcer, au

pied de l'autel, le mot qui liait sa destinée à l'objet de son choix, à peine les anneaux symboliques venaient-ils d'être échangés, que le front du jeune fiancé se couvre d'une pâleur mortelle, il s'affaisse!... On lui prodigue les secours de l'affection et de l'art; tout demeure inutile et mademoiselle de Castelmont est veuve, au moment même où elle vient de recevoir le titre d'épouse.

Ce coup de foudre parut à l'infortunée l'expression d'une volonté céleste; son cœur rendu à l'indépendance comprit aussitôt qu'il était appelé aux grandeurs d'une abnégation plus parfaite, et l'âme généreuse de Pauline adhéra sans hésiter aux sollicitations intérieures de la grâce : renonçant à toutes les séductions du monde, elle s'estima heureuse de consacrer ses jours au devoir de soigner sa mère dans le solitaire château de Morinville. Mais Dieu, qui voulait élever par degré le cœur de la marquise au-dessus des régions douces et attrayantes de l'amour naturel, pour l'attirer dans celles, plus sublimes, de l'amour charité, lui imposa un nouveau sacrifice, dont la douleur l'eût anéantie, si la religion avec tous ses

trésors de consolations et d'espérances, ne lui eût donné la force de surmonter l'amertume de ses regrets : cette mère, en qui se concentrait toute l'affection d'un cœur de dix-huit ans, descendit dans la tombe peu de mois après son gendre, et laissa dans l'isolement l'enfant chérie à qui sa protection semblait si nécessaire !... La Providence n'en jugeait pas ainsi !...

Nous oublions que cette Providence intervient d'autant plus dans nos destinées, que le soutien nous manque du côté des créatures !... Il faut aussi reconnaître que l'affection la plus légitime, si elle gêne l'épanouissement religieux du cœur, si elle arrête son essor vers Dieu, nous devient nuisible... Et le Père céleste, qui le sait, la brise souvent pour nous rendre une liberté nécessaire à nos destins immortels.

La jeune femme qui devait donner dans le monde l'exemple d'une vie fécondée par l'abnégation, et le sacrifice, ne voulut point former de nouveaux liens.

Mais il est temps de retrouver la marquise et son frère, se dirigeant dans la même voiture vers la gare de l'Est.

Pauline mesurait en ce moment plus que jamais les difficultés d'une situation que sa tendresse pour César avait fait naître. En effet, comment arriver à l'âme de ce frère?... à ce cœur pétrifié par l'égoïsme!... Madame de Thérange éveillera-t-elle des souvenirs d'enfance?... Ils ne sont qu'amertume pour celui qui ne possède plus la simplicité des premiers ans!... Parlera-t-elle du temps présent?... L'homme blasé cherche tous les moyens d'échapper au sentiment de sa durée... Et comment le convier à regarder vers l'avenir, lorsque sa conscience incertaine et troublée est réduite à se jeter dans les abîmes du doute, pour éviter les atteintes de prévisions redoutables dont ne se délivre jamais entièrement, celui-là même qui professe l'incrédulité!...

La marquise comprenait aussi combien il eût été maladroit de revenir sur l'événement de la matinée, son frère à ce sujet lui ayant paru décidé au silence. Elle avait donc à trouver le moyen d'entamer la conversation sans toucher aux susceptibilités d'un esprit malade et d'un caractère ombrageux.

Sachant combien César se complaisait en sa fille, Pauline espéra tirer bon parti de ce sujet.

« La voix de notre chère Coraly devient chaque jour plus remarquable, n'est-il pas vrai, mon ami ?...

— Assurément, dit le prince, que ces mots avaient tout à coup épanoui, avec de tels moyens, cet enfant ira loin.

— Trop loin, peut-être !... reprit la marquise.

— Je vous reconnais à ces paroles, ma sœur, vos idées étranges se font jour au premier mot.

— En quoi sont-elles étranges, mon frère ?...

— Mais en tout... Il faut être vous, pour redouter le développement des belles et précieuses facultés dont nous sommes doués par la nature.

— Ce ne sont pas les précieuses facultés que je redoute ; c'est l'abus qu'on peut en faire.

— A ce compte, il faudrait essayer de les anéantir, au lieu de s'exercer à les perfectionner.

— Vous ne comprenez pas ma pensée, César ; les talents, la beauté, tout ce qui émane de Dieu est bon assurément ; mais nous avons un talent supérieur à tous les autres, celui de nous rendre

nuisible, ce qui devrait nous être favorable ; enfin, oserai-je vous le dire ?... je redoute pour Coraly, l'enivrement des succès.

— Bah !... et que pourrait-elle faire en ce monde, si ce n'est de songer à plaire ?...

— Vos principes sur l'éducation et le rôle des femmes dans la famille et la société ne sont pas précisément les miens, je le sais, mon frère, mais de grâce, ne méprisez pas les pressentiments d'une sœur qui vous aime et dont le zèle voudrait vous prémunir contre des chagrins qui, s'ils venaient à vous atteindre, empoisonneraient votre vie.

— Et quels sont ces chagrins dont je suis menacé ?...

— Ceux que vous redoutez le moins...

— Cela n'est pas clair.

— Mon ami, votre enfant bien-aimée ne me semble pas en mesure de résister aux entraînements de la jeunesse, parce qu'elle ne possède aucun des contre-poids qui peuvent maintenir l'équilibre.

— Si par contre-poids vous entendez ces sentiments d'honneur qui appartiennent à toute per-

sonne bien née, permettez-moi de vous dire que ma fille en est suffisamment pourvue.

— Une discussion sur la valeur, sur la puissance du sentiment qui vous rassure ne serait pas de saison ; mais, croyez-moi, l'honneur est bien faible devant la passion, quand il est seul contre elle !... et je suis loin de partager votre sécurité.

— Je vous comprends ; il fallait faire de ma fille une bigotte, afin d'assurer sa vertu.

— Il fallait du moins en faire une chrétienne...

— Ma fille est baptisée, elle a fait sa première communion, que voulez-vous de plus ?

— Je voudrais que, moins éblouie de ses propres capacités, très-remarquables, j'en conviens, elle eût un peu de ce bon sens qui doute parfois de soi-même et qui ne se croit pas arrivé tout d'abord à dix-huit ans, au sommet de la pyramide de l'expérience et du savoir.

— Ma fille me ressemble, ma sœur, et c'est ce qui fait ma joie, j'allais dire ma gloire : elle a foi dans la raison humaine, et quel autre guide l'homme peut-il consulter, si ce n'est sa propre raison ?...

Pourquoi la raison du voisin serait-elle plus infaillible que la nôtre ?...

— Nulle raison n'est infaillible... reprit madame de Thérange avec un accent de douceur et d'humilité ; c'est pourquoi, mon frère, je vous en conjure, veillez sur Coraly, ou bien... attendez-vous à des peines que mon affection redoute vivement.

— Mille grâces, ma sœur, pour votre généreux intérêt, mais je vous répondrai avec le poëte :

« Je ne saurais prévoir les malheurs de si loin. »

Une des douleurs les plus pénétrantes qui puissent atteindre les cœurs aimants, c'est le mépris trop souvent réservé à leur intelligente sollicitude, à leurs pressentiments. Que de femmes ont eu le sort de Cassandre au sein de leur famille !... Mais le phénomène de la cécité intellectuelle ne se manifeste pas seulement dans les rapports privés des hommes entre eux, on le voit souvent se produire au sommet de la société : dans tous les siècles, chez tous les peuples, les grandes calamités ont leurs prophètes, et le sort de ces

voyants malheureux, est partout le même... C'est que, pour les nations comme pour les individus, l'aveuglement est le premier fruit de l'orgueil.

La marquise ressentait donc intérieurement, avec vivacité, la souffrance réservée aux dévoûments stériles; cependant, elle s'interdit d'en laisser rien paraître, et changeant le cours de la conversation, elle l'amena sur le projet de réunir sa famille au château de Thérange.

« J'espère, mon ami, dit-elle au prince, vous procurer quelques distractions agréables pendant l'automne prochain; cette prétention vous semble peut-être bien téméraire, de la part d'une recluse comme vous m'appelez?...

— Je sais, ma sœur, que vous êtes fort aimable, quand vous daignez l'être, et lorsqu'il vous plaît de jeter le froc et le capuchon de l'ermite pour venir parmi nous reprendre votre rang; mais, quant aux attraits de votre monastère, permettez-moi de les mettre en doute.

— Peut-être valons-nous mieux que notre réputation, nous autres pauvres habitants de la campagne.

— Votre céleste colonie est, je veux le croire, l'asile de toutes les vertus, mais non pas certainement celui des plaisirs!...

— Qui vous le prouve?...

— Rien, mais cela se devine.

— Ainsi, dans votre pensée, la vertu est nécessairement ennuyeuse et ennuyée?

— Dans le royaume des fées, il peut en être autrement... et vous êtes un peu de la famille des enchanteresses!... dit le prince avec un mélange de malice et de courtoisie.

— Soit, répond la marquise, j'accepte la parenté et j'espère user de ma puissance pour triompher d'injustes préjugés. »

A ce moment, on arrivait devant le temple de la vapeur, et, tandis qu'on ajustait les voitures aux wagons, Alice accourut vers madame de Thérange.

« Ah! lui dit-elle tout bas, quel triste voyage nous allons faire!... Depuis notre départ, ma marraine n'a pas dit un mot, et chacun s'est condamné au silence, si cela continue...

— Patience, pauvre enfant, répond la marquise, ayez bon courage, tout passe!... »

Un sifflement aigu vint interrompre ce dialogue; on se casa de nouveau, et cette fois le prince ne voulut que son ami d'Alry pour compagnon de route.

CHAPITRE VI

Surprise.

Dix jours environ après son installation dans la cité thermale, la princesse de Castelmont, assise devant sa table de toilette, attendait que l'adroite Raimonde eût réparé sa coiffure.

Un domestique frappe.

« Que voulez-vous? dit la femme de chambre entr'ouvrant la porte.

— M. le comte de Rothenbourg vient d'arriver et fait demander à quelle heure il pourra se présenter. »

Au nom de Rothenbourg, à l'annonce inattendue de sa présence à Plombières, la princesse qui le croyait aux Pyrénées, reçut une impression très-vive, et Raimonde, en reprenant son poste derrière sa maîtresse, put constater, grâce au

miroir trop fidèle, l'animation soudainement née sur des traits que la nature et l'art rendaient habituellement impassibles.

« Dites à monsieur le comte qu'il est attendu pour dîner. »

En faisant cette réponse, Flora brisait le cachet d'une lettre reçue à l'instant même.

L'épître est datée de Cauterets... Les pages sont rapidement parcourues... Tout à coup la noble lectrice paraît prête à éclater de rire!... Mais, avec son habileté ordinaire, elle triomphe promptement de sa disposition.

Cependant le fin regard de Raimonde avait saisi bien des nuances!... Un soin particulier donné à la chevelure, une certaine recherche dans l'ajustement, confirmèrent la rusée suivante dans ses précédentes convictions. La lettre en question pouvait sans doute achever d'éclaircir le fait, et Raimonde se promit de savoir tôt ou tard à quoi s'en tenir.

Plus heureux qu'elle, nous allons immédiatement prendre connaissance de la missive.

La duchesse de Méninval à la princesse Flora de Castelmont.

« Cauterets.

« Je reçois à l'instant vos quatre lignes sous le timbre de Plombières!... Vous me l'eussiez donné en cent, que je n'aurais jamais deviné un tour semblable. Je suis encore tout étourdie de la surprise qu'il m'a causée. Nos amis, après avoir partagé mon inquiétude et s'être effrayés de votre silence incompréhensible, en sont à l'ébahissement ainsi que moi!... Tout me sera, dites-vous, conté en détail dans votre prochaine lettre: hâtez-vous donc de me l'écrire, car je grille d'impatience; au reste, en attendant vos explications, j'ai fait mes commentaires et je ne suis pas seule à mettre l'aventure au compte d'une taquinerie jalouse de votre seigneur et maître. Le comte de Rothenbourg est si déconcerté, sa mine est si déconfite, qu'elle dit à tous, en dépit de la discrétion de ses lèvres, ce que je soupçonnais déjà, à savoir qu'il est le héros de cette mystification.

« Venir à Cauterets pour avoir le bonheur de se

se trouver sous le même ciel que vous... devancer l'heure de votre arrivée pour se présenter en galant écuyer à la portière de votre voiture au moment même de votre apparition, puis n'avoir réussi qu'à mettre toute la longueur de la France entre lui et vous!... Convenez que cela est piquant et comique tout ensemble... Aussi, chacun de s'amuser aux dépens du jeune et bel Amadis... mais il ne rit pas, lui, et il m'a tout l'air de ruminer un projet dramatique.

«Je reprends ma plume après une visite du comte. Je vous le disais bien... l'infortuné chevalier ne peut résister à sa douleur, il part pour Plombières et vient prendre congé; cette page vous arrivera donc en même temps que lui... Que ne puis-je être là, au moment de son entrée en scène!...

« A bientôt, toute à vous. »

La princesse venait de descendre au salon où la famille était réunie, lorsqu'on annonça le comte Rothenbourg.

Ainsi que l'avait prévu la duchesse de Ménin-

val, il y eut un coup de théâtre: Coraly poussa une exclamation enfantine, César mordit ses lèvres, et la princesse dut faire appel à toutes les ressources de son esprit, pour parer aux difficultés du premier moment; car, malgré la joie secrète du triomphe remporté sur la malignité de son mari, elle éprouvait l'intime embarras d'une position fausse.

Il est bien vrai que la conscience de Flora ne pouvait avoir conservé, au milieu des pratiques de la coquetterie, sa délicatesse primitive; néanmoins, son front n'avait pas conquis une imperturbable audace, parce qu'elle n'avait point encore cédé à ces entraînements funestes, où se consomme la ruine des âmes : ce n'était assurément pas à la fermeté de ses principes qu'on pouvait faire honneur de sa vertu, mais à cette ressource temporaire, sur laquelle bien des femmes comptent imprudemment; nous voulons parler d'une certaine froideur naturelle, soutenue par beaucoup de fierté.

Quant à d'Alry, dont la pénétration n'était pas la qualité dominante, ne pouvant revenir de son

étonnement, il le manifestait avec une naïveté plus d'une fois gênante, pour ceux qui savaient le mot de l'énigme.

Le prince, en homme de bonne compagnie, garda, vis-à-vis de son juvénile rival, une conduite pleine de convenance et si le sarcasme, l'ironie, étaient des armes qu'il savait manier en maître, toujours est-il, qu'aucun des blessés ne pouvait trouver prétexte à la moindre plainte. C'était donc comme tirailleur en embuscade, que le prince faisait la guerre, et la princesse aurait pu croire trois personnes seulement instruites du combat, si les regards de sa fille, rencontrés par les siens plus fréquemment que de coutume, ne lui avaient fait craindre un juge nouveau, dans la personne de son enfant.

Madame de Thérange, malgré la simplicité de son cœur, était trop perspicace pour ne pas pénétrer dans la pensée de chacun et ce fut pour sa bonne âme le sujet d'une grande tristesse. Elle ne pouvait avec indifférence voir sa belle-sœur descendre des hauteurs de sa position d'épouse et de mère, pour accueillir les hommages d'un jouven-

ceau qu'au lieu d'égarer elle aurait pu conduire, et, mesurant toute l'influence d'un tel exemple sur l'esprit de sa nièce, elle vit dans le lointain s'amonceler des orages, qu'elle serait impuissante à conjurer.

CHAPITRE VII

Alice d'Alry à sa mère.

« Plombières.

« Ma chère bonne mère,

« Selon votre désir, je vais vous donner des détails plus circonstanciés sur notre genre de vie.

« Nous sommes fort occupées, je vous l'assure ; il me semble que le soir touche au matin, tant ces douze heures qui les séparent s'écoulent avec rapidité.

« Mais d'abord il faut vous dire combien je suis heureuse de voir la marquise parmi nous : elle est si bonne, si bonne !... Chaque matin, à sept heures, je vais la trouver dans sa chambre, elle est déjà prête ; aussitôt nous allons ensemble à l'église, et puis nous entrons au bain. Après le

déjeuner, on fait des promenades tous ensemble; mais le plus souvent la princesse emmène Coraly et se fait accompagner par M. de Rothenbourg et un autre monsieur nouvellement arrivé, que l'on nomme d'Alverno; tous les deux paraissent plaire beaucoup à ma marraine.

« Ces messieurs sont fort bien tous deux : cependant, je préfère M. de Rothenbourg, quoique l'autre chante beaucoup mieux, mais il parle trop... il a l'air trop... je ne sais comment vous expliquer ce que je veux dire; enfin, M. Edmond a une expression plus douce, plus réservée, qui me paraît plus naturelle. Coraly vante beaucoup M. d'Alverno; elle prétend que le comte a quelquefois des manières un peu gauches et embarrassées; elle dit aussi que les yeux de M. d'Alverno sont plus beaux..... Cela peut être, mais ils me semblent désagréables.

« Le prince est parfois de bien mauvaise humeur; dans ces moments-là, il ne parle à personne et sort tout seul. C'est seulement lorsqu'il fait de la musique avec M. d'Alverno qu'on lui voit un visage gai.

« Coraly étudie tous les matins avec ce monsieur des duos qu'ils chantent le soir ; elle fait, dit-on, de nouveaux progrès. Aussi le prince prend-il en amitié M. d'Alverno chaque jour davantage.

« Souvent, à ma grande joie, madame de Thérange permet à Coraly et à moi d'aller nous établir chez elle; mais Coraly préfère rester au salon, pour assister aux réceptions de ma marraine. Cependant, comme sa mère la renvoie très-fréquemment, elle est bien obligée de venir nous rejoindre, ce qui l'ennuie et moi aussi ; car j'aime cent fois mieux être seule près de la chère marquise : Je cause alors avec elle comme avec vous, et cela me fait du bien.

« On parle de visiter les Vosges avant de quitter Plombières. Mon père a proposé de gravir le Donon, une des cîmes les plus élevées; ce projet me ravit ; j'aime tant à grimper !... Papa est encore plus charmé que moi ; il a visité le Donon dans sa jeunesse, et se réjouit de revoir au sommet de cette montagne un autel du paganisme. Vous savez son goût pour les antiquités ; et puis, il prétend avoir l'espérance de perdre par la transpiration

quelques livres de graisse... Cher bon père !... Soyez tranquille, maman, je resterai toujours à ses côtés pendant l'ascension et je veillerai à ce qu'il ne se refroidisse pas.

« Vous me dites que vous êtes beaucoup mieux ; quel bonheur !... j'en remercie Dieu bien des fois pendant la journée...

« Je prie Sophie de me donner de vos nouvelles au moins chaque semaine ; passé huit jours, l'inquiétude me serre le cœur.

« Au revoir, ma chère maman, votre enfant vous baise tendrement les mains.

« J'embrasse mon frère, j'espère qu'il ne vous fait plus le chagrin de vouloir mettre en pratique tous les préceptes des *grands philosophes* dont il étudie l'histoire ?... »

CHAPITRE VIII

La marquise de Thérange à madame d'Alry.

« Plombières.

« Tout va bien mal ici, chère Léonie, les paroles de ma mère mourante se présentent plus que jamais à mon souvenir. « *N'abandonne pas l'âme de ton frère... cette pauvre âme est bien égarée, elle aura besoin de ta tendresse et de tes prières...* » Hélas ! il n'est que trop vrai ; l'esprit de César semble livré à des perturbations sans cesse renaissantes. Je ne vois en lui que dévastation et tristesse, oh ! qu'il est à plaindre celui qui est vide de Dieu et plein de soi-même !... Quand l'œil clairvoyant de la charité plonge dans le néant superbe des esprits prétendus forts, la pitié s'empare du cœur et l'on frémit devant cette misère

ignorée, qui se pavane comme la folie devant un miroir!... Chère amie, mon affliction est profonde... je constate le mal, et n'aperçois pas le remède... »

« Il aurait pu se trouver peut-être dans l'amour intelligent d'une femme dévouée ou d'une fille aimante et pieuse ; mais ni l'un ni l'autre de ces éléments de vie morale et de consolation journalière, ne se trouve près de César.

« Ma belle-sœur est plus sensible et meilleure qu'on ne le croit, mais elle a été paralysée par la froideur, l'égoïsme de son époux, et maintenant, un océan de glace la sépare de lui... Livrée par dépit et par habitude au soin de plaire, nulle sollicitude ne la ramène vers celui qui la jalouse, sans l'aimer !...

« J'espérais trouver en ma nièce le germe de tendresse qui vit ordinairement au fond d'un cœur de dix-sept ans ; mais l'égoïsme, fruit d'une éducation sans piété, a pris chez la jeune fille un développement considérable, et pour comble de malheur, cette pernicieuse disposition s'allie à une exaltation d'esprit qu'on n'essaye pas de modérer !...

« Donc, rien dans la famille de mon malheureux frère ne peut mettre opposition à la fâcheuse tendance des cœurs !... rien ne peut établir cette union qui maintient dans le bien ou y ramène !...

« César, il est vrai, croit à l'affection de sa fille, il se flatte même d'en être aimé passionnément, et l'orgueil paternel, satisfait des vaines cajoleries de son adroite enfant, se repose avec sécurité sur elle !... hélas !... hélas !!!...

« Vous le voyez, impossible de vous rien taire !...

« Je suis *vous* et vous êtes *moi* depuis tant d'années !... Depuis tant d'années en effet, nous connaissons l'une par l'autre, la douceur de l'échange et le bonheur de sortir de soi pour aller vers autrui !... aimables souvenirs d'enfance !... je les caresse en passant, toutes les fois qu'ils se rencontrent sur le chemin de ma pensée.

« A bientôt. »

CHAPITRE IX

Un concert.

Plombières était en émoi ; d'Alverno, le fameux d'Alverno, avait organisé une fête musicale, qui devait avoir lieu le soir même.

Les jolies baigneuses s'étaient depuis longtemps préparées à la solennité ; c'est dire que les toilettes avaient acquis la perfection dont elles étaient susceptibles, et cependant, lorsque mesdames de Castelmont parurent, elles éclipsèrent tout ce qui croyait pouvoir soutenir une glorieuse rivalité.

Coraly n'était ni laide ni belle ; sa taille seule était avantageuse et, malgré les flatteries qu'on lui prodiguait sans cesse, la jeune fille ne pouvait se dissimuler une médiocrité qui lui causait intérieurement un vif déplaisir. Ambitieuse de domination, elle regrettait amèrement de ne point pos-

séder la plus remarquable beauté, afin d'asservir le monde entier, s'il eût été possible. Dépourvue de ce moyen de succès, elle médita sur le meilleur parti à prendre pour réaliser ce qui s'offrait à son esprit comme la félicité suprême ; occuper de soi, obtenir des suffrages, être célèbre enfin!... à tout prix.

Il lui sembla que l'adresse, la ruse, pouvaient suppléer aux dons qui lui faisaient défaut ; car elle avait remarqué le manége de certaines femmes fort citées, fort à la mode, et qui cependant ne lui semblaient pas mieux pourvues qu'elle de charmes extérieurs : sa conclusion fut qu'on pouvait parfaitement réussir à plaire, et même à régner dans les salons, sans être doué des traits exigés par un Phydias ; il n'en fallut pas davantage pour la déterminer à se jeter dans les pratiques d'un art rafiné, que sa jeunesse ne laissait pas soupçonner.

Le premier effet de l'orgueilleuse convoitise qui dévorait le cœur de Coraly, fut une aigreur secrète contre sa mère, dont la beauté attirait l'attention générale.

Ainsi déjà, l'égoïsme, qu'on avait si imprudemment développé, fortifié, chez la pauvre enfant depuis sa naissance, avait acquis une telle prépondérance, qu'il étouffait sous le nom de jalousie tout sentiment filial!!!... Ce fut donc avec dépit que mademoiselle de Castelmont vit le regard de d'Alverno se diriger fréquemment vers la princesse, comme pour lui dire que tout éloge était sans valeur, s'il ne passait par ses lèvres.

Celle qui recevait cet hommage silencieux en comprenait parfaitement le sens et elle y répondait par ces imperceptibles faveurs, dont la coquetterie est prodigue.

Le comte de Rothenbourg avait trouvé moyen de se glisser près du fauteuil de Flora; il s'était flatté d'obtenir d'elle une attention, qui malheureusement se dirigeait tout entière vers le nouveau favori.

Edmond ne resta pas longtemps à son poste; cruellement humilié, il sortit pour cacher l'amertume de sa peine, et son absence ne fut pas même remarquée!...

Au milieu de cette foule absorbée par mille pré-

occupations puériles ou coupables, la marquise, avec la simplicité d'une âme ouverte aux impressions du beau et qui sait le reconnaître partout où il se manifeste, admirait sincèrement les talents de d'Alverno ; toutefois, quelque chose de pénible modifiait la jouissance artistique qu'elle ressentait. « Que de nobles et belles facultés, pensait-elle, employées à exalter des passions funestes !... Combien ces ardeurs, si bien exprimées par la parole et le chant, sont dangereuses... surtout pour ceux qui n'ont pas le bonheur de comprendre ce que j'ai compris, d'aimer ce que j'aime !... Comment vivre dans la fournaise sans être atteint par le feu ?... On ne sort pas de ces foyers d'incendie sans emporter plus d'une blessure !... Heureuses les âmes où la saveur des choses divines a remplacé le goût des choses profanes ; elles savent se mettre à l'abri de bien des maux. »

CHAPITRE X

La princesse de Castelmont à la duchesse de Méninval.

Plombières.

« Grondez-moi, grondez-moi, je vous en supplie! je suis si coupable envers vous, chère amie, que votre indulgence me serait un poids énorme de plus.

« Mon retard, toutefois, ne manque pas d'excuse. Ces *noyades* journalières, qui deviennent le fond de la vie dans le séjour des eaux, absorbent indirectement presque tout le temps qu'elles laissent, et en vérité ce n'est pas une petite affaire que d'accomplir ses devoirs de baigneur consciencieux.

« Mais laissons cela, que vous savez de reste, et parlons de ce que vous ignorez, à savoir, que nous

organisons des bazars, des loteries, des concerts pour les pauvres; le Paris de décembre enfin, reproduit dans Plombières au mois de juin!... Que voulez-vous, quand la marquise est quelque part, les mendiants le devinent, je crois; car ils affluent aussitôt et vous font un siége en règle; il faut bien alors s'occuper d'eux pour s'en débarrasser.

« Je vous dirai donc que nous possédons ici, depuis quelque temps, un musicien de premier ordre, d'Alverno, qui fait nos délices.

« Que n'êtes-vous parmi nous, pour me dire votre avis sur sa personne et son talent; vous, juge par excellence!... Quant à moi, j'avoue qu'il m'enchante : gracieux comme un Adonis, majestueux comme un Apollon, courtois comme un paladin, je ne sache nul homme de cour mieux stylé que lui, et plus à son aise dans les étroites observances de la bonne compagnie. De quelle race est-il donc, me direz-vous, ce d'Alverno?... De la race des phœnix à coup sûr; mais je n'en sais pas davantage et d'ailleurs peu importe.

« Il est l'âme de nos réunions intimes. Le prince qui le boudait au commencement, comme il fait

à l'égard de tous ceux qui me plaisent, l'a pris en affection, si bien qu'il ne s'en sépare presque plus.

« Le piano résonne ici toute la journée : le talent de Coraly se développe sous l'influence des conseils de notre maëstro, à tel point, qu'elle est en état de chanter avec lui les morceaux les plus difficiles ; jugez du bonheur de mon mari ! Vous le voyez ; les hommes, eux-mêmes, sont mis sous le charme.

« Et Rothenbourg ?... A propos, vous m'avez demandé : « *S'il est toujours épris d'une certaine* « *princesse de votre connaissance ?...* » Hélas ! oui,... mais, pauvre garçon !... combien son astre pâlit à côté du soleil qui s'est levé sur notre cité !... *Sa princesse* fait pour lui charitablement quelques frais d'amabilité, dont en véritable damoiseau, il nourrit son cœur avec délice !... Vous voyez que tout est pour le mieux ; néanmoins, ce n'est pas sans difficultés qu'on parvient à maintenir l'équilibre entre les deux plateaux d'une balance !... Il faut jeter à propos un gramme par ci, un gramme par là !... Vous comprenez...

« Mille soins divers m'ont obligée d'abandonner cette lettre ; je la ferme cependant ; afin de ne pas en différer plus longtemps le départ, car elle ne vous trouverait plus à Cauterets ; il faudrait alors qu'elle suivît vos traces, et qui sait si elle parviendrait à sa destination ?...

« Toute à vous... »

CHAPITRE XI

L'inadvertance.

Après avoir terminé la lettre que l'on vient de lire, la princesse Flora écrivit rapidement le billet suivant, au comte de Rothenbourg.

« Nous ne vous avons pas aperçu pendant toute cette journée, cher comte ; seriez-vous indisposé!...

— J'espère qu'il n'en est rien, mais hâtez-vous de me tirer d'inquiétude, en venant ce soir : Il n'est pas, dit-on, de bonne fête sans lendemain, et celle d'hier perdrait tout son prix, si elle avait pour résultat de vous éloigner des amis dont vous connaissez les affectueux sentiments. »

La princesse ayant préparé deux adresses, l'une pour la duchesse de Méninval à Cauterets, l'autre pour le comte, tira vivement le cordon de

la sonnette, cacheta les enveloppes, et remit les deux messages au domestique qui se présenta, en lui recommandant de porter, sans retard, l'un à la poste et l'autre chez le comte de Rothenbourg.

Tout, jusque-là, semblait aller à merveille; cependant, par un de ces coups dont, bien à tort, on fait honneur au hasard, il arriva que dans sa précipitation pour ne pas manquer l'heure du courrier, Flora commit une erreur qu'elle ignora longtemps, mais dont les conséquences furent immédiates.

Tandis que le billet à Rothenbourg placé sous le couvert de la duchesse prenait le chemin des Pyrénées, la lettre destinée à cette dernière et portant la suscription du comte, était déposée chez lui.

Lorsqu'en rentrant, Edmond eut brisé le cachet, et reconnu, à une légère inspection des feuillets, l'erreur qui les plaçait entre ses mains, il fut sur le point de s'en tenir à cette constatation et de replier la lettre pour la faire remettre à son auteur; mais son nom, puis quelques mots encore, ayant été saisis au vol par son regard, il se crut le droit

d'approfondir les sentiments de Flora et reprit avec émotion une lecture qui allait porter le dernier coup à son amour-propre et susciter un gros orage dans son cœur de vingt-deux ans.

« Quelle fausseté !... se disait le pauvre jeune homme, moi qui me suis cru aimé !... se jouer de ma bonne foi et me livrer en pâture à la risée d'une autre coquette, qui devait mettre tout son monde dans le secret de ma triste mystification !...

« Au reste elle ne jouira pas longtemps, la perfide, du plaisir que se promet sa vanité ; je cours la trouver et lui dire... » A ces mots, le comte avait pris son chapeau et se disposait à sortir ; une réflexion le retint.

« Ne puis-je, se dit-il, prendre ma revanche ?... Oui, vengeons-nous en l'imitant !... essayons de lui infliger, s'il se peut, quelques-uns des tourments qu'elle me fait endurer !... qui sait si ma froideur ne me servira pas mieux que ma tendresse !... si le regret de me perdre n'échauffera pas son cœur !... Elle croit m'atteler constamment à son char... prouvons-lui que je sais m'affranchir de sa tyrannie !!!...»

Le plan du comte fut donc arrêté ; il continuerait à voir la princesse comme par le passé, et dissimulant le mieux qu'il pourrait la souffrance de son amour méprisé, il tâcherait d'éveiller sa jalousie ou d'irriter, au moins, son orgueil.

— Les femmes charmantes ne manquent pas à Plombières ! se dit-il...

Aussitôt, l'image de madame de Thérange s'offrit à lui, et l'apparition de ce type produisit dans l'âme d'Edmond une impression de rafraîchissement, dont il ne put apprécier la cause !... toutefois, sa fiévreuse irritation se modéra peu à peu.

CHAPITRE XII

Solennité religieuse.

Tandis que le monde agité des baigneurs s'ingénie à varier ses plaisirs, un autre monde, moins bruyant, se rend tous les dimanches à l'heure où le jour cesse, dans l'église paroissiale, qui devient le rendez-vous des fidèles devoués à la mère du Sauveur. Un petit autel portatif orné des couleurs de la vierge sainte et surmonté de son image, dont la suavité révèle un ciseau conduit par la foi, s'élève entre la nef et le chœur : dans la tribune de l'orgue sont réunies de jeunes filles dont les fraîches voix s'accordent et se répondent, tandis que les assistants unissent leurs vœux à la prière chantée en l'honneur de la reine des anges.

Les êtres religieux, à quelque rang qu'ils appartiennent, ressentent le même attrait pour tout ce

qui répond au sentiment profond dont ils sont animés.

Mme de Thérange, associée par ses devoirs de famille au mouvement d'une existence toute profane, vivait néanmoins dans un recueillement intime, dont elle gardait le secret. Parfaitement au courant des usages de la piété catholique, elle ne pouvait oublier le jour et l'heure fixés pour les exercices d'une dévotion qui lui était chère, et quand il lui était possible d'échapper aux assujettissements de sa position, elle se dirigeait avec bonheur vers le sanctuaire, pour s'unir modestement aux chanteuses de la confrérie. Le public ne tardait pas à s'apercevoir de sa coopération, et son désir de garder l'incognito était peu en rapport avec l'éclat de son talent. Elle eût renoncé au plaisir de mêler sa voix aux cantiques, mais le pasteur de la paroisse, dont l'esprit et le goût égalaient la ferveur, sentait le prix de son concours ; il appréciait l'édification qui devait en résulter, et ses instances triomphèrent des objections de la marquise. Il désirait surtout solenniser plus que de coutume la fête de la Visitation, afin d'attirer

dans sa pauvre et insuffisante église un public, dont les aumônes pussent concourir aux frais d'une reconstruction. Toujours aimable et zélée, Pauline, secondée par ses amis et par les artistes réunis à Plombières, fut bientôt en mesure de faire exécuter avec perfection la musique sacrée des grands maîtres.

Par ses soins, au jour marqué, le temple modeste était transfiguré : ses murailles nues et dégradées se trouvaient recouvertes de tentures bleues et blanches à longues franges d'argent, et ses piliers étaient reliés par des guirlandes de feuillages et de fleurs.

L'exercice du soir ayant permis l'introduction de chants spéciaux, plusieurs talents d'élite, par d'expressives et nobles compositions, concoururent puissamment au développement du sentiment religieux parmi l'assistance. Mais lorsqu'une voix, celle de la marquise, succédant à l'harmonie de l'ensemble, traduisit avec l'accent de sa foi, les vœux et les actions de grâce adressés à « *l'Étoile du matin,* » à la « *consolatrice des affligés,* » des larmes s'échappèrent de quelques paupières long-

temps arides, et des soupirs contenus gonflèrent plus d'un cœur dévasté !...

Les sentiments purs et vifs, les convictions ardentes et profondes, ont une puissance de communication sympathique qui amène souvent des résultats divins ! Dieu permet ainsi que des moyens naturels fassent tomber ses ennemis dans les piéges de son amour... En effet, des âmes jusqu'alors hostiles cédèrent ce soir-là au besoin de croire et de prier ; Rothenbourg, sans en avoir conscience, reçut aussi sa part de l'influence divine.

Le comte, livré dès son jeune âge à la dissipation que favorisent la fortune et l'indépendance, n'avait rien conservé des enseignements d'une mère descendue au tombeau, avant qu'il eût atteint l'époque de sa première communion.

La pieuse tendresse de cette mère n'avait donc pu présider à l'instruction religieuse d'Edmond, et imprimer dans son âme les vérités qui forment la base de toute certitude.

Il est à plaindre, l'enfant qui, au jour solennel de sa première intimité avec son Dieu, ne dé-

couvre pas au milieu de la foule des mères chrétiennes sa mère à lui, dont le regard rencontrant le sien, fait vibrer au fond du cœur de son fils la fibre divine, ensevelie souvent jusqu'à cette heure dans l'égoïsme, ou paralysée par la légèreté!... Cette mère, aux yeux humides, exprimant les alternatives d'une espérance et d'une crainte sublimes, cette mère, sollicitant l'épanouissement d'un amour qui n'est pas pour elle... (non, il n'est pas pour elle cet amour!...) Quoi de plus éloquent, de plus saisissant!... Quelle impression pourra suppléer à celle du baiser maternel déposé au retour du saint lieu, sur le front du néophyte?...

Ce baiser respectueux et tendre, n'apprend-il pas à l'adolescent, mieux que toute parole, le bienfait, l'importance, la grandeur de l'acte qu'il vient d'accomplir!...

Edmond de Rothenbourg, privé de ce magnétisme céleste, oublia vite une cérémonie dont la pompe n'avait frappé que ses yeux, et d'indifférence en indifférence, il passa bientôt d'incrédulité en incrédulité; toutefois, d'heureux instincts

et une timidité juvénile avaient jusqu'ici tenu chez lui la place des croyances ; ou plutôt, la Providence, qui place un pont sur l'abîme devant les pas de la candeur, cette Providence avait gardé Edmond à l'insu de lui-même, et poursuivant son œuvre de sauvetage et de régénération, elle venait de faire résonner à son oreille la première note de l'hymne religieux, qu'il devait chanter plus tard.

CHAPITRE XIII

La mère et la fille.

Nous avons laissé la princesse Flora toute au plaisir de sa nouvelle conquête et ne prévoyant nullement les déceptions humiliantes, que lui préparait la rivalité née dans le cœur de sa fille. Ainsi que nous l'avons déjà dit, Flora, grâce à une froideur non moins naturelle que systématique, avait su mesurer ses écarts et s'arrêter aux limites, fort incertaines toutefois, de ce qu'elle appelait le devoir; mais en deçà de ces limites, tout lui semblait innocent, elle ne se faisait donc aucunement conscience de livrer sa vie à son unique passion, celle de séduire, oubliant, ou plutôt dédaignant sa mission de mère, et réduisant de belles et précieuses aptitudes, à servir les froides voluptés de son impitoyable orgueil.

Quant à Coraly, trop semblable à sa mère et à tous ceux qui se nourrissent des seules jouissances de la vanité, rien ne pouvait lui plaire, si ce n'est ce qui brille, et par contre, son mépris le plus sincère était acquis d'avance à ce qui lui apparaissait dépourvu d'éclat; aussi, ne formait-elle qu'un vœu, celui de rencontrer un être exceptionnel, qu'elle pût mettre en servage.

D'Alverno répondait parfaitement à ses ambitions secrètes; une auréole de gloire artistique rehaussait les rares avantages dont il était doué, et lui attirait, on le sait, la faveur du monde. Il sembla donc à la jeune fille, qu'un tel personnage pouvait devenir le héros du roman qu'elle brûlait d'engager; et dès lors, son imagination volcanique lui peignit la conquête et la soumission de d'Alverno, comme le plus beau des triomphes. Elle avait d'ailleurs, pour se fortifier dans cette opinion, l'exemple de sa mère; cet exemple ne pouvait être perdu pour elle, il devint en effet dans cette circonstance le point d'appui de sa logique, et la justification anticipée de ses projets et de ses vœux.

Mais d'Alverno se montrait tout occupé de la princesse!... Ce fut pour l'apprentie coquette un puissant motif de détermination; quelle joie de pouvoir se dire : « Mes attraits l'ont emporté sur la beauté de ma mère!... » Cette joie détestable, Coraly la ressentait d'avance, et c'était à ce misérable, à ce coupable triomphe, qu'elle immolait hardiment et les chastes avertissements de la pudeur, et ce qui pouvait encore lui rester d'affection filiale!!!...

Qu'on n'accuse pas l'auteur d'exagération; il a trouvé malheureusement ses modèles dans le monde, où quelquefois des fronts jeunes et candides en apparence, couvrent une malice prématurée!... Si l'on pouvait s'introduire dans les cœurs par une porte dérobée, pour faire l'inventaire des sentiments qu'ils recèlent, l'effroi succèderait souvent à la confiance inspirée par le visage!...

Toutefois, l'esprit d'analyse, un jugement éclairé, peuvent découvrir la passion dominante établie dans une âme, car elle y devient l'aboutissant des moindres actes extérieurs de la vie,

comme elle sert de point de départ aux résolutions les plus importantes.

Pour tirer l'horoscope de la jeune de Castelmont, il eût suffi d'observer attentivement son air, ses gestes, les inflexions de sa voix, et les manifestations subites de sa nature indisciplinée; mais ce n'était ni son père, ni sa mère, qui pouvaient se livrer à cette étude, l'un étant aveuglé par son infatuation orgueilleuse à l'égard de sa fille, l'autre étant comme sans regard, par le fait de sa préoccupation exclusive d'elle-même.

Une seule personne, au sein de la famille, pouvait apprécier avec justesse le caractère de Coraly; c'était la marquise : outre l'intérêt maternel que lui inspirait sa nièce, elle possédait la pierre de touche qui fait discerner l'or vrai de sa contrefaçon; les âmes pures ont en effet un instinct surnaturel, qui les avertit de la présence du beau, du bien, ou de leur contraire.

Quelle n'était donc pas la souffrance intime de madame de Thérange, lorsqu'elle entendait le père, et même la mère de Coraly, vanter chez leur fille une sincérité qu'on déclarait « être sa qualité

dominante, et qui devait avec bien d'autres avantages lui gagner toutes les sympathies, lui obtenir tous les suffrages !... » Tel était surtout l'avis du prince, l'illusion allait jusque-là !...

CHAPITRE XIV

Insuccès.

« Il faut convenir, disait un jour le prince à madame de Thérange, que d'Alverno est véritablement un homme aimable : plein de talents, d'esprit et de naturel ; avec lui, je ne m'ennuie jamais.

— Il est très-aimable, en effet, répondit la marquise ; je crains seulement que ses qualités incontestables ne soient un peu trop senties par un cœur moins expérimenté que le vôtre.

— Nous y voilà ! ma sœur.... J'étais sûr qu'un jour ou l'autre, j'entendrais un sermon en trois points sur les dangers du monde pour Coraly.

— Vos sarcasmes, cher frère, ne m'empêcheront jamais de vous dire ce qui me semble utile à vos intérêts, à votre bonheur.

— Merci, merci ; eh bien, voyons ce que vous avez de si important à m'apprendre.

— Croyez-vous donc, vous, homme qui avez traversé la vie, qu'une jeune fille de dix-sept ans puisse être à l'abri de toute impression, lorsqu'elle se trouve en des rapports journaliers avec celui dont vous-même subissez l'influence ?

— Croyez-vous donc, à votre tour, qu'on puisse traverser l'existence sans subir des impressions de tous genres ? Et s'il fallait, par la seule raison qu'on est exposé à sentir, peut-être même à souffrir, imiter le colimaçon retiré dans sa coquille, en vérité, mieux vaudrait la mort ! d'ailleurs, j'ai pour principe qu'en éducation, comme en toute chose, on ne fait rien de bon avec la contrainte ; la nature humaine est avide de liberté, elle aspire à cette liberté dès le berceau, et tyran est celui qui lui porte atteinte. »

Madame de Thérange, qui savait parfaitement combien l'auteur de cette apologie d'une liberté sans bornes était despote lui-même, madame de Thérange fut tentée de répondre conformément à sa pensée ; elle s'en abstint cependant, et se con-

tenta d'objecter, que si la liberté d'autrui devait être respectée, c'était entre personnes parvenues à maturité ; mais que l'enfance et l'adolescence n'en pouvaient réclamer le privilége absolu, sans se nuire à elles-mêmes en raison de leur ignorance ; enfin, que la sagesse des parents consiste à mettre leurs enfants en état d'user un jour de cette liberté, avec le discernement et la mesure qui en assurent le bénéfice et la durée.

« A cet égard, dit le prince, tout est prévu, et ma fille tient de moi des principes qui doivent lui suffire.

— Vous désirez qu'ils suffisent, mon frère, mais suffiront-ils ? Voilà toute la question.

— Vous m'offensez, ma sœur ! croyez-vous donc qu'une Castelmont puisse oublier jamais ce qu'elle doit à son nom, à sa famille ?

— On a vu et l'on voit encore, mon frère, des filles du rang le plus élevé sacrifier ce rang et des avantages plus précieux encore, en s'abandonnant à leurs passions.

— Brisons là, ma sœur, s'il vous plaît ; je ne saurais entendre un pareil discours, sans souffrir

et pour moi, et pour celle qui, étant de mon sang, ose me l'adresser !

— Ni le sang, ni le rang, répliqua de nouveau la marquise, ne préservent des chutes les plus funestes. Une seule chose peut les prévenir, et votre fille ne la possède pas.

— Et quel est donc ce bouclier qui rend invulnérable ?

— Ce bouclier, c'est la foi. »

Le prince leva les épaules, et sortit sans répondre.

Il ne restait d'autre ressource à la charité de madame de Thérange qu'un avertissement donné à sa belle-sœur ; si le père était sourd, la mère, du moins, la mère !... aurait peut-être enfin plus d'appréhension et de lumière...

Un livre dangereux, qu'elle trouva sur la table du salon, devint pour la marquise un moyen d'aborder le sujet qu'elle voulait traiter.

« Ne craignez-vous pas, chère Flora, dit-elle affectueusement, que cet ouvrage ne soit lu par nos jeunes filles ? Alice n'est pas curieuse, il est vrai, mais Coraly, si précoce en toutes choses,

m'inspire, je vous le confesse, un peu d'inquiétude. Il y a temps pour tout ; la science avant l'heure peut devenir funeste.

—Coraly vous inquiète?... répondit la princesse, ah! ma sœur, calmez-vous ; c'est une jeune fille, dont le jugement est fort au-dessus de son âge : l'éducation que son père lui a donnée, en a fait une femme, et une *femme forte*, je vous assure. La bibliothèque du prince lui a été ouverte dans tous les temps : mon mari n'ayant pas de fils, et trouvant dans sa fille une intelligence peu commune, a voulu donner plein essor à ses facultés ; aussi Coraly est-elle aujourd'hui citée comme un prodige d'instruction et d'esprit, ce qui fait le bonheur de son père.

— Mais ce bonheur ne pourrait-il être troublé? l'âge des passions est venu, et l'on ne s'en défend pas avec de la science et de l'esprit...

— C'est vrai, ma sœur, mais le prince la dirige ; c'est donc à lui de veiller sur elle ; d'ailleurs Coraly, si capricieuse et si enfantine dans les circonstances ordinaires, possède néanmoins tout ce qui peut servir de préservatif dans les cas diffi-

ciles, je veux dire une volonté forte, de la raison, et de la fierté.

— Tout cela, vous le savez, répliqua madame de Thérange, peut faire défaut d'un moment à l'autre.

— Je sais qu'on le dit, reprit Flora avec un mélange de hauteur et de satisfaction intime.

— La variété se trouve dans les organisations physiques autant que dans les aptitudes intellectuelles, continua la marquise, et ne juger des autres que d'après soi, c'est s'exposer à se tromper étrangement.

— Croyez-moi, Pauline, une femme élevée dans le respect de soi et des convenances, n'a rien à craindre; elle possède, en définitive, les armes les plus puissantes contre la séduction.

— Quand le respect de soi, ne résulte pas du respect de Dieu en soi, chère Flora, il cède bientôt à la fatigue de la contrainte, et l'appréciation des convenances ne pèsera jamais une once dans la main de l'amour. »

La princesse ne répondit rien, mais elle prit sur sa table une tapisserie qu'elle feignit d'exa-

miner, et la remit à madame de Thérange en lui demandant son avis sur le dessin et les couleurs.

Il était donc certain que, soit habitude, soit indolence, soit confiance orgueilleuse, la mère ne s'occuperait pas de son enfant plus que par le passé.

Le cœur plein de larmes, comme il arrive à ceux qui savent le prix des âmes, et qui les voient sur le bord d'un abîme sans pouvoir les sauver, la marquise chercha un prétexte pour se retirer, et se rendit aussitôt à l'église ; là, sans témoins et sans contrainte, elle put épancher sa peine profonde dans le cœur du Dieu toujours présent au tabernacle, et prosternée humblement au pied de l'autel, confessant qu'elle n'était « *qu'un serviteur inutile*, » elle supplia le Seigneur d'opérer le bien que son zèle était impuissant à produire.

CHAPITRE XV

Une partie de plaisir.

La famille de Castelmont allait quitter Plombières et avant de s'éloigner des Vosges, on voulut mettre à exécution un projet nourri dès longtemps par d'Alry, celui de gravir le Donon.

La princesse qui désirait laisser dans le pays un souvenir brillant de son passage, avait invité tous les habitués de son salon à la suivre dans son excursion : un repas préparé à l'avance, devait attendre l'élégante société au sommet de la montagne.

Les cuisiniers et leurs aides étaient donc partis dès la veille pour leur poste *élevé*.

Le fidèle d'Alry, le chevaleresque d'Alverno et le timide Rothenbourg étaient, on le devine, agréés comme compagnons de route. Pour le reste des

invités, un rendez-vous général avait été donné au village de X., situé au pied du Donon.

La distance à parcourir, avant d'atteindre ce village, nécessitait un départ assez matinal pour déranger les habitudes princières, et ces mots :

— « *En voitures, Mesdames !... En voitures !...* » prononcés du ton le plus impératif et plusieurs fois répétés dans la galerie voisine des appartements de Flora et de Coraly, témoignaient d'une impatience qui cette fois n'était pas dépourvue de cause légitime.

Trente minutes se passèrent sans qu'ils produisissent aucun effet apparent. Les issues demeuraient closes, et personne ne prenait la peine de donner au moins signe de bonne volonté.

Le prince était fortement tenté de suppléer à l'insuffisance de ses injonctions, en appliquant sur la porte de la pièce où Flora procédait tranquillement à sa toilette, un vigoureux coup de pied qui eût aisément vaincu la faible résistance du petit verrou qu'on opposait à son désir ; mais cet homme, si violent qu'il fût, savait ordinairement mesurer ses emportements aux prescriptions des conve-

nances, et il se contint d'autant plus, que les oreilles de madame de Thérange auraient pu recueillir le bruit insolite du talon de son frère.

La bonne Pauline, déjà rendue au salon, s'était mise au piano pour essayer de faire oublier à ceux qui l'entouraient le retard volontaire, ou involontaire de sa belle sœur.

Flora parut enfin, munie de ce calme impertinent qui dément des excuses faites du bout des lèvres, et le prince comprit parfaitement qu'il subissait une représaille.

D'Alry, accoutumé, comme on sait, au manége des deux époux, avait pris son parti dès le début de l'incident, et les ma ns derrière le dos, il se promenait devant la porte de l'hôtel, disant bonjour à celui-ci, à celui-là, pour « *tuer le temps!...* » expression consacrée qui rend à merveille le genre d'occupation de notre patient ami.

Dix heures avaient sonné, quand chacun prit place dans les voitures, et bien que le soleil de juillet semble ne pouvoir se décider à retirer sa lumière, on avait à peine le temps nécessaire pour atteindre,

avant la nuit, le hameau désigné comme point de réunion.

Ce hameau possédait plusieurs petites auberges : préparées d'avance par les gens de service, elles devaient être mises en état de recevoir les différents groupes d'élégants voyageurs, qui se proposaient d'être le lendemain sur pied dès trois heures du matin, pour commencer, à la fraîcheur de l'aube, l'ascension de la montagne.

Toutefois, ce plan de campagne avait rencontré une forte opposition : Flora, peu accoutumée à ce genre de fête matinale, s'était révoltée à la pensée d'une pareille violation de ses habitudes, et le prince, dès lors, n'avait été que plus ardent à soutenir la proposition.

Quant à la marquise, au milieu de ces débats, elle n'avait pris la parole que pour assurer chacun de sa complète indifférence au sujet de l'heure qu'on pourrait choisir ; mais elle avait formé des vœux secrets pour n'être pas privée de l'admirable spectacle que devait offrir le lever du jour sur la montagne.

Si la charité fait le bonheur d'autrui, elle n'est

pas moins favorable au bonheur personnel ; car elle donne à l'âme une disposition douce et condescendante, seule capable de prévenir les chocs douloureux, ou du moins, de les atténuer ; l'être qui la possède s'accommode de tout, excuse tout, et en définitive, demeure indifférent, à tout ce qui n'atteint que l'épiderme.

Vers la fin de la journée, lorsque l'on commençait à craindre de ne pouvoir atteindre avant la nuit le village de X., le ciel se couvrit tout à coup de noires vapeurs, et l'on dut s'attendre au plus violent orage.

Une maisonnette occupée par les surveillants d'une scierie, se rencontre sur la route ; on consulte ses habitants relativement au moyen d'abréger la distance : d'Alry fait appel à sa mémoire.

« Je reconnais parfaitement ces lieux, dit-il, et je me fais fort de vous diriger : ces gens ont raison ; au milieu des sapins que vous voyez, est un chemin frayé pour le transport des bois tirés de la forêt, nos voitures peuvent donc s'y engager hardiment et tout ira bien ; dans un quart d'heure nous serons à X.

Allons, dit le prince, en avant!... » Et les cochers, quoique en hochant la tête, lancèrent les chevaux dans la clairière.

Cependant, la nuit se faisait; la voie, large et praticable d'abord, allait se resserrant, tandis qu'une voûte épaisse formée par les branches pesantes des sapins, s'abaissait de plus en plus.

Les chevaux, accoutumés à trouver de l'espace devant eux, frémissaient d'inquiétude : le sol devenait inégal et dangereux; il fallut s'arrêter!... Mais le moment n'était pas favorable pour une station champêtre... La foudre, qui s'annonçait depuis longtemps par des lueurs soudaines, sillonna les airs avec fracas, et vint s'abattre sur un des géants de la forêt : on l'entendit gémir, ce tronc séculaire, se tordre, se rompre, et tomber enfin en mutilant tout ce qui semblait pouvoir s'opposer à sa chute. Au même instant, une pluie torrentielle inondait le sol, après avoir vaincu la résistance d'un épais feuillage.

Que devenaient pendant cet incident nocturne nos pauvres voyageurs ?...

En présence d'un événement qui surpasse toutes ses ressources et déjoue tous ses efforts, l'homme partage plus ou moins l'impression des animaux, qui sont avertis par leur instinct des prochaines rigueurs de la nature : il se sent petit, faible, et son orgueil humilié garde un silence expressif, qui renferme l'aveu tacite de sa complète dépendance.

Cependant, en même temps que l'éclat du tonnerre, on avait entendu les voix de Coraly et de Flora, dont la peur s'était trahie par des cris perçants. A ces cris, les hommes avaient quitté leurs voitures, et s'étaient précipités vers celles des dames. Quand d'Alverno, obéissant à son attrait, arriva près des deux princesses, il les trouva blotties *à fond de cale* dans leur calèche et comme ensevelies sous un monceau de vêtements et de coussins qu'elles avaient entassés sur elles, autant pour se soustraire à la vue des éclairs, que pour se préserver du déluge.

On se doute bien que Rothenbourg ne se présenta pas le dernier à la portière de Mme de Thérange : quel ne fut pas son étonnement, de la

trouver paisible et sereine, comme si elle eût été dans le plus charmant bocage!... « Ce n'est donc pas vous, Madame la marquise, qui?... que?...

— Je n'ai pas appelé, dit madame de Thérange, comprenant la pensée d'Edmond; mais je ne vous suis pas moins obligée de votre charitable empressement. »

Grâce à l'obscurité, la marquise ne vit pas la rougeur montant au front du comte, qui se retira fort désappointé de s'être présenté en sauveur, et de n'avoir été qu'un indiscret. « Singulière femme, se dit-il en s'installant de nouveau dans le coin de sa voiture, on ne peut surprendre chez elle ni une crainte, ni un désir!... »

Cependant, de ronflantes imprécations contre le temps, et de sourds murmures contre les maîtres, attestaient qu'à l'avant et à l'arrière, la résignation et la patience n'étaient pas aussi bien pratiquées qu'à l'intérieur de certain équipage.

Mais, parmi les victimes de la tempête, il en est une qu'il faut mentionner d'une façon particulière; c'est d'Alry, dont la présomptueuse légèreté avait compromis le succès du voyage.

L'oreille basse, qu'on nous permette cette expression, il redoutait un peu le moment où la parole reviendrait sur les lèvres de ses compagnons de route; toutefois, comme la vanité ne saurait être ni sincère ni généreuse, la sienne s'ingéniait, *in petto*, à trouver des arguments en faveur du coupable, et quand la grêle des reproches vint à tomber, celui-ci était prêt à la riposte.

Il fallait sortir, cependant, de cet impasse ténébreux... et nul moyen ne s'offrait, si ce n'est de rebrousser chemin!... mais impossible d'exécuter la manœuvre par la *volte-face* des chevaux, qui multipliaient en vain leurs efforts. Glissant sur le sol détrempé, ils risquaient de s'abattre l'un sur l'autre, de graves accidents étaient à craindre; les voyageurs durent mettre pied à terre... Alors les domestiques, à force de bras, parvinrent à virer les équipages; puis, tant bien que mal, on rattacha les traits, et les attelages, conduits à la main, se retrouvèrent enfin dans la vallée.

CHAPITRE XVI

Suite d'une partie de plaisir.

Le plus difficile était fait; mais il s'agissait de se diriger vers le fortuné village, objet de tous les vœux, et l'incorrigible d'Alry opina de nouveau avec son assurance accoutumée; au surplus, quand chacun est livré à une complète incertitude, celui qui affirme, obtient toujours un peu de crédit : on tourna donc à droite, au sortir du bois... c'était justement à gauche qu'il eût fallu prendre !...

Engagés dans un chemin tortueux, les voyageurs marchèrent longtemps, péniblement... pour se trouver en face du chalet, qu'ils avaient quitté, quelques heures auparavant!... Trop heureux de trouver un gîte, si mauvais qu'il pût être, on résolut de s'arrêter dans ce lieu. Après divers coups

frappés aux volets de la chétive demeure, et quelques instants de colloque entre les arrivants et les hôtes sortis à grand'peine de leur premier sommeil, la porte s'ouvrit.

Deux pièces, l'une servant de cuisine, et l'autre de chambre à coucher, situées à droite et à gauche d'un étroit corridor, c'était tout ce que l'hospitalité pouvait offrir aux voyageurs désappointés.

Il fut aussitôt convenu que les dames adopteraient l'appartement d'honneur, et que les hommes se tireraient de la situation comme ils pourraient. Les splendeurs de l'auberge improvisée devinrent pour chacun d'eux l'occasion de mettre au dehors ce fond de caractère, qui se dissimule ordinairement sous un vernis de salon.

Flora, silencieuse et froide comme toutes les fois que sa dignité lui semblait compromise, pénétra la première dans le réduit obscur, précédée par l'hôtesse, jeune femme, qu'à la forme de sa coiffe d'indienne piquée placée sur un pesant « chignon, » à son corsage écourté, mais

surtout à la fraîcheur de son teint, on reconnaissait promptement pour être de race alsacienne.

Edith, après avoir introduit les nobles voyageuses dans son modeste domicile, inclina au-dessus de la tablette d'une petite fenêtre, le bout de chandelle qui flambait entre ses doigts; et quelques gouttes de suif refroidies, servirent de base au luminaire privé de son accessoire habituel. C'est à la faveur de ce précieux éclairage, que la princesse et sa fille purent faire l'inventaire de leur appartement. Le résultat de cette investigation fut une de ces moues dédaigneuses que les grandes dames réservent pour les occasions graves, où il s'agit de témoigner d'un souverain mépris. Coraly ne s'en tint pas à cette démonstration hautaine.

« Quelle horreur! s'écria-t-elle; nous avoir conduit dans un pareil bouge!... dans un coupe-gorge!... j'ai peur ici, je n'y veux pas rester, je veux coucher dans ma voiture... »

Mais les équipages étaient déjà conduits au loin, sous des hangars, et, par les ordres de la marquise, les gens apportaient de la paille et du

foin qu'ils amoncelaient sur le plancher de la cabane.

« Vous allez vous coucher là-dessus, ma tante? bien du plaisir! quant à moi, je n'en ferai rien.

— Comme il vous plaira, ma chère enfant; mais je crois que vous changerez bientôt de résolution. »

Alice, sans rien perdre de sa bonne humeur habituelle, avait élu déjà domicile dans un coin de la chambre, et Coraly, vaincue par le besoin du sommeil, si impérieux dans la jeunesse, ne tarda pas à suivre, comme sa mère, l'exemple que la marquise avait résolûment donné. Elle commença par s'asseoir sur le trône végétal; cinq minutes après, son coude chercha un appui pour porter le poids de sa tête; mais celle-ci ayant bientôt abandonné la main qui lui servait de support, rencontra une botte de foin disposée en manière d'oreiller, et s'y trouva si bien, que l'infortunée Coraly perdit aussitôt, dans un profond sommeil, le sentiment de sa situation.

Tandis que les dames se livraient tant bien que mal au repos, les hommes, moins privilégiés,

cherchaient, chacun à sa manière, le moyen d'abréger leur veillée forcée.

D'Alry avait tiré de sa poche un jeu de cartes et déterminé César à se constituer son partenaire : D'Alverno achevait un volume dont la lecture paraissait répondre aux besoins de son active imagination, et Rothenbourg profitait des splendeurs d'une admirable nuit, pour promener sa rêverie autour de la cabane.

CHAPITRE XVII

La montagne.

A quatre heures du matin, une trentaine de personnes rassemblées au village de X..., virent enfin arriver les infortunés voyageurs, dont le chapitre précédent retrace les aventures nocturnes.

Après de bruyantes explications entremêlées de joyeux éclats de rire, la compagnie se mit en marche.

Les premières heures de l'aurore jetaient déjà leurs teintes rosées sur les cimes éloignées des montagnes, dont les groupes variés apparaissaient à l'extrémité d'une gorge ombreuse.

A ce moment solennel où le jour va naître, l'état de la nature imprime dans les âmes une sorte de respect, et invite l'être le moins contemplatif à

se recueillir; aussi chacun subissait, sans songer à s'en défendre, l'influence religieuse de l'heure et des lieux : malheureusement, l'homme des cités, promptement rendu au contact de ses semblables, garde bien peu de chose des trésors qu'il reçoit dans la solitude !...

Mais notre élégante société chemine actuellement grave et silencieuse : elle suit un étroit sentier tracé à la base des talus, et bordé, du côté de la prairie, par un gracieux ruisseau : ses eaux d'allure pétulante, brillent çà et là comme des larmes d'argent égarées au milieu des herbes en fleur; les yeux suivent avec plaisir une suite de riantes maisonnettes entourées de vergers, qui les séparent et les unissent : un seul bruit arrive à l'oreille du voyageur dans ces lieux agrestes et paisibles, c'est le retentissement monotone et régulier de la scie mécanique, pénétrant dans le sapin amené sous sa dent par le travailleur du pays.

Après une demi-heure de marche environ, les piétons se trouvent au commencement de la voie tracée en zigzag sur le flanc de la montagne.

Cette voie offre le moyen d'arriver au but sans

danger, sinon sans fatigue; mais la jeunesse qui était en majorité dans la légion pédestre, se souvient que :

« A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire !.., »

et désireuse surtout d'abréger les distances, elle s'engage dans les divers sentiers qu'elle découvre çà et là.

Parmi les sages qui suivent le chemin frayé, figure la famille de Castelmont, marchant escortée de sa cour habituelle. Deux chevaliers, dont nous connaissons les sentiments, mettaient à profit, comme on peut le croire, toutes les circonstances.

D'Alverno, placé entre les exigences d'une coquette de trente-trois ans qui se croit sûre de sa conquête, et les essais timides, mais raffinés d'une autre coquette de dix-sept années, d'Alverno s'ingéniait à plaire à celle-ci, sans déplaire à celle-là, et finalement s'égayait de tout cœur aux dépens des deux rivales, qui commençaient à se mesurer et à se craindre.

Le prince, depuis longtemps déjà, dédaignait

d'observer le juvénile Rothenbourg, et pardonnait tout à d'Alverno, parce que celui-ci savait le sortir de sa misanthropie; il donnait donc carte blanche à son favori, et lui-même était trop occupé d'une jolie personne de la société, pour s'apercevoir du manége de sa fille; d'ailleurs les gens accoutumés à se faire un jeu de tout, ne croient pas au sérieux chez les autres. « *Il faut que jeunesse s'amuse,* » pensait-il en lui-même, et il abandonna bientôt le groupe de sa famille pour aller se distraire près de l'objet actuel de ses attentions.

Quant au pauvre comte, mille sentiments divers agitaient son âme sincère et passionnée.

Il avait essayé, pendant quelque temps, de rivaliser avec son brillant concurrent et de blesser, du moins quelque peu, la vanité de la princesse; mais désormais persuadé de l'inutilité de son stratagème, et fatigué d'un amour auquel venait se mêler un mépris, dont il ne pouvait se défendre, il prit la résolution de renoncer à des vœux parfaitement superflus et de ne plus s'occuper des femmes à l'avenir; en conséquence, il ralentit le pas de manière à former l'arrière-garde :

mais hélas!... au moment où le courageux Edmond prenait, à part soi, cette héroïque résolution, madame de Thérange s'emparait, plus que jamais, de son imagination. Observant de loin sa démarche gracieuse, ses vêtements blancs et légers, il lui semblait voir devant lui un guide céleste, un de ces anges bienfaisants, dont la mission est de nous inspirer et de nous conduire.

Le comte voulut d'abord se soustraire à cette illusion, qui toute charmante qu'elle fût, lui devenait en ce moment importune ; car il prétendait trouver désormais le bonheur dans la liberté. La marquise d'ailleurs, n'était pas de ces femmes auxquelles on se permet de penser par fantaisie ou désœuvrement, et Rothenbourg conservait encore trop de délicatesse, pour se jouer, même en songe, d'une vertu qu'il savait respecter chez autrui, parce que son cœur en possédait le germe.

La situation d'Edmond était donc vraiment douloureuse ; en rapports continuels avec deux femmes qu'il voulait éviter, l'une parce qu'il l'estimait trop, l'autre parce qu'il ne l'estimait pas assez, il se trouvait dans une contrainte incessante et

livré à l'isolement le plus complet, au sein d'une nombreuse compagnie.

Pendant que chacun se laissait absorber par de personnelles préoccupations, madame de Thérange, habituée à s'oublier au profit d'autrui, remarqua bientôt que d'Alry rencontrait peu de sympathie pour ses joies de naturaliste et ses réminiscences d'archéologue; en effet, à l'exception de sa fille, remplissant fidèlement la promesse de le suivre pas à pas, le vieillard ne trouvait personne qui eût le temps d'écouter ses remarques scientifiques. Jugeant que sa place était marquée près du père et de l'enfant, la marquise se rapprocha d'eux sans affectation.

Les natures d'élite ont pour premier symptôme de leur supériorité, le pouvoir de s'intéresser à toutes choses ; aussi, Pauline fut-elle récompensée de son dévoûment, par le plaisir qu'elle trouva dans la conversation de d'Alry.

Celui-ci, placé sur son terrain de prédilection, acquérait une distinction que son langage ordinaire ne laissait pas soupçonner ; d'ailleurs, madame de Thérange, avec ses nobles facultés de

accourait les mains pleines de graminées champêtres, si bien que les poches de l'excellente Pauline, ainsi que son chapeau transformé en corbeille, pouvaient à peine suffire à l'abondance des spécimens précieux dont elle acceptait le dépôt.

« Qui pourrait croire, disait d'Alry, que les eaux de la mer ont couvert les plus hautes montagnes, si la preuve de ce cataclysme n'était là, sous nos pieds !... le silex arrondi que voilà dans nos mains, atteste, d'une manière irréfragable, l'usure de ses arêtes primitives par le roulis des flots !...

— Ce cataclysme dont la science a constaté l'universalité, répondit la marquise, nous autres chrétiens, nous l'appelons tout simplement le déluge... »

Le savant pressentit le danger d'une invasion dans le domaine de l'érudition catholique : faible sur la matière, il laissa tomber cette réflexion avec le caillou qui l'avait provoquée, feignit d'apercevoir à quelque distance un objet digne de ses recherches, et mit fin à la conversation.

Quelques heures s'écoulèrent dans le rude exercice auquel nos voyageurs s'étaient condamnés ; la fatigue, la chaleur et la faim les accablaient ; cependant, leur épreuve touchait à son terme... avec quel plaisir ils entendirent à peu de distance le son du cor, célébrant l'arrivée par de joyeuses fanfares !

« Nous voici ! — nous voilà ! s'écrie-t-on de divers points de la crête. »

Aussitôt on voit apparaître, sortant des crevasses rocheuses, des mains s'accrochant à tout, pour aider le reste de la personne dans les efforts du dernier labeur.

On se retrouve enfin, on se félicite, on s'examine avec une curiosité tant soit peu narquoise : quelques-uns des héros avouent gaîment leurs infortunes, d'autres cherchent à les dissimuler pour ne raconter que leurs prouesses.

Le plus heureux de tous, c'est d'Alry ; déjà il a reconnu les ruines du temple païen !... Ici demeure encore dans son imperturbable immobilité l'autel témoin de tant de cruels sacrifices ; plus loin gisent quelques masses calcaires, où des fi-

gures humaines mutilées par les siècles révèlent cependant l'état de l'art avant la science des proportions et les observances du goût.

Si l'attrait de la nouveauté avait groupé quelques curieux autour de l'antiquaire, c'était avec distraction, néanmoins, que les plus zélés ou les plus complaisants écoutaient sa docte péroraison; l'aspect d'une table, non pas gauloise cette fois, mais toute française, et qui étalait son abondance sous une tente protectrice, devait nécessairement obtenir la préférence : on ne tarda pas à s'asseoir sur des pliants, et l'on dévora, c'est le mot, tout ce qui fut présenté à l'avidité des estomacs en revolte contre une abstinence prolongée.

Après le repas le plus joyeux, comme le plus solide, on se dispersa pour se livrer, chacun selon son caprice, à des explorations diverses.

CHAPITRE XVIII

L'isolement.

Tandis que les convives s'éloignent plus ou moins du point culminant de la montagne, madame de Thérange se contente d'en visiter la capricieuse circonférence, et rencontrant une saillie de rocher sous laquelle règne une fraîcheur bienfaisante, elle s'assied sur un fragment favorable au repos. Combien elle se félicite d'une solitude qui lui permet de savourer à son aise les magnificences exposées devant elle !

Quel spectacle, en effet !... L'immensité où les plus hautes montagnes apparaissent dans un panorama lumineux, semblable aux ondulations immobilisées d'un océan sans limites !... Les nuages, étonnés de se sentir arrêtés au passage par des aspérités altières, flottent sur la vallée comme

le voile transparent d'une mariée ; puis parfois, ils la tiennent ensevelie sous un épais linceul ; partout, la terre et le ciel confondent leurs merveilles, comme pour contraindre l'homme à l'adoration envers leur auteur.

Parmi les âmes en état de comprendre le langage divin du beau dans la nature, celle de la marquise était assurément une des plus ouvertes aux joies de l'admiration ; car la vivacité de ce sentiment est proportionnée à l'appréciation intelligente des causes qui le font naître.

Dans les organisations artistiques, le besoin d'admirer est toujours accompagné d'un autre besoin, celui de reproduire ; madame de Thérange, qui possédait, avec le don précieux de sentir, le talent d'exprimer en divers langages, ne put résister au désir de fixer par un simple croquis le souvenir de cette grande scène ; elle sortit un album de son escarcelle de voyage, et se hâta d'y tracer les lignes principales du tableau qui l'enchantait.

Nous ignorons, ainsi qu'elle-même, le temps qui s'écoula dans ce captivant travail ; nous sa-

vons seulement qu'elle fut tirée de son absorption par un de ces violents coups de tonnerre, qui se reproduisent presque périodiquement au mois de juillet dans les montagnes : une pluie torrentielle lui succéda.

Il n'y avait pas à délibérer : la seule chose raisonnable à faire, était de conserver l'abri favorable du rocher solitaire, jusqu'au moment où les fureurs de l'orage auraient cessé.

Dès qu'il lui fut possible d'abandonner son asile, Pauline, inquiète du sort de ses amis, moins heureux qu'elle sans doute, courut vers le centre de la plate-forme, où figurait, il y a peu de temps, la salle improvisée... Tout avait disparu !

La tente, repliée avec célérité aux approches de la tempête, ne disputait plus ses rideaux aux vents de la montagne, et les convives qu'elle avait protégés, n'avaient laissé de leur apparition d'autres vestiges, que les débris gastronomiques sur lesquels divers oiseaux de proie s'étaient abattus. A l'arrivée précipitée de madame de Thérange, la troupe vorace effrayée prit son vol en jetant des

cris sinistres qui, cent fois répétés, produisirent un long et lugubre charivari. Ces lieux, si animés il y a peu d'instants, rendus à leurs sauvages propriétaires, n'offraient plus désormais à la marquise interdite, que l'aspect de leur dénûment et de leurs dangers.

Immobile sous les battements accélérés de son cœur, elle fixait de son regard troublé cet horizon sublime tant admiré ; mais le prestige avait disparu, et Pauline restait tout entière au sentiment douloureux de sa situation : vainement son oreille attentive cherche à saisir le moindre témoignage de vie humaine, tout était rentré dans un silence de mort.

La marquise essaya de livrer aux échos les notes aiguës d'une voix tremblante ; mais les échos bavardèrent impitoyablement, sans reproduire d'autre bruit que celui de son plaintif appel.

Pour comble de malheur, la noble dame n'avait pas sa montre, et ne pouvait qu'imparfaitement mesurer le temps. « Sont-ils donc si loin qu'ils ne puissent m'entendre ? pensait-elle, et ne s'apercevra-t-on pas de mon absence ?... Trop tard,

peut-être !... et la nuit peut me surprendre dans cet affreux désert !... »

La marquise frémit. Elle hésite cependant à s'éloigner... Elle réfléchit encore... Une convention qu'elle avait oubliée se présente à sa mémoire :

« *On descendra le Donon par le versant opposé à eelui de son ascension, et le rendez-vous général est au hameau de G...* »

Heureuse de ce souvenir, elle croit entendre des chants dans la direction indiquée; l'imagination est si prompte à servir le désir !... « Allons, » se dit-elle. Et la jeune femme commence à descendre, avec plus de courage que d'assurance, l'escarpement rocailleux de l'âpre sommet.

Dépourvue de toute assistance, elle y trouve des difficultés réelles : parfois inquiète d'un bruit qu'elle seule a causé, on eût pu la voir palpitante, s'arrêter tout à coup; reprendre sa marche pénible, puis de nouveau rester sans mouvement !... Son œil a comparé l'espace parcouru à celui qu'il faudra franchir encore !... Alors, sa fermeté faiblit, ses genoux fléchissent et tombent sur le sol ;

puis, par un mouvement instinctif, elle couvre son doux visage de ses mains, pour se soustraire à la vue de ce qui l'entoure.

Une situation si douloureuse devait s'aggraver encore.

La marquise avait dépassé cette partie de la montagne qu'on pourrait comparer au crâne dénudé d'un géant. A mesure qu'elle descend, le sol commence à se couvrir de mousses, de bruyères, d'arbustes épineux; plus loin apparaît une épaisse fourrée ; puis plus loin encore, un bois, dont les ombres vont augmentant d'intensité, en raison de la taille et de l'envergure toujours croissante des sapins.

Parvenue à la première zone végétative de la montagne, une circonstance imprévue jette madame de Thérange dans une perplexité nouvelle : deux sentiers qui se fuient de plus en plus se présentent... du choix qu'elle va faire dépend peut-être son salut ou sa perte!... Elle se recueille, sa pensée quitte la terre et va se réfugier dans le sein du père qui est aux cieux; son courage renaît.

« En définitive, se dit-elle, pas un cheveu ne

peut tomber de ma tête sans l'ordre ou la permission de celui qui sait tout; que sa volonté s'accomplisse. »

La marquise cherche sur sa poitrine les insignes de sa foi, et certaine de les posséder, elle s'abandonne à la sagesse divine.

Le chemin qu'elle a préféré, forme à quelque distance une courbe subite. Quelle est la joie de notre voyageuse en apercevant une petite cabane!... « Je suis sauvée!... » se dit-elle. Mais... oh! douleur!... cette habitation est déserte, et son état de dégradation prouve assez que le propriétaire l'a depuis longtemps abandonnée!...

Madame de Thérange poursuit tristement sa course, et dépassant la chétive demeure, elle se trouve bientôt sur un tertre découvert qui, semblable à la proue d'un navire, s'avance dans le vide. Au-dessous de ce cap, est un autre promontoire offrant une superficie de quelques mètres, après quoi il n'y a plus que l'abîme.

Un profond soupir s'échappe du sein gonflé de la pauvre Pauline : « Retourner sur mes pas, se dit-elle avec amertume, — et le temps... le temps

perdu !... Si du moins de ce point avancé je pouvais les apercevoir, ou découvrir le chemin qu'ils ont suivi !... »

Remplie de cette idée, de cette espérance, la voyageuse avance, avance encore... Tout à coup, le sol s'affaisse, s'éboule, et dans sa chute rapide, entraîne la malheureuse femme !...

Un cri déchirant et prolongé d'angoisse et de douleur retentit dans les airs !... puis, le silence règne comme auparavant dans les solitudes de la montagne.

CHAPITRE XIX

Descente de la montagne.

Et Rothenbourg ?... demande sans doute le lecteur, ne songe-t-il plus à madame de Thérange ? Ne peut-il rien faire de mieux en ce moment que rêver et soupirer ?... Ne nous pressons pas de juger.

Le jeune comte, trop préoccupé désormais de la marquise pour la perdre du regard, l'avait fort bien vue s'esquiver et pénétrer sous l'anfractuosité du rocher, mais comment oser se permettre de l'y joindre !... Sa courtoisie sentimentale avait eu la veille si peu de succès !... Il se mit donc à promener solitairement son ennui, et finit par descendre machinalement dans la direction indiquée pour le retour, lorsque rencontrant sur sa route une espèce de grotte, il voulut, comme

madame de Thérange, jouir de l'ombre, de l'isolement, et s'étendit sur le sol.

Il fut tiré de sa rêverie par les voix de ses compagnons, qui, présageant la tempête, avaient quitté précipitamment la cime de la montagne, et passaient près de sa retraite pour gagner quelques chalets que l'on apercevait çà et là.

« Laissons-les courir, se dit-il, je saurai bien les rejoindre. » Et caché derrière des blocs de pierre, il profita d'un interstice favorable pour observer ceux parmi lesquels son œil, disons mieux, son cœur, cherchait madame de Thérange.

Lorsque arrivés sur une des plates-formes de la montagne, les fuyards purent se compter, ils reconnurent que la marquise ne faisait partie d'aucun groupe; aussitôt mille conjectures et mille propositions.

Les hommes voulaient tous se mettre à sa recherche; cependant les femmes, Flora et Coraly surtout, firent observer qu'elles-mêmes, à leur tour, se trouveraient privées de protecteurs.

« Laissez-moi faire, s'écrie d'Alry, je connais

ces montagnes, le Donon surtout, ainsi je me charge de retrouver la marquise et de vous la ramener saine et sauve. »

A ces mots, qui révélaient en ce moment plus de véritable dévoûment que de vanité, l'assemblée partit d'un grand éclat de rire. Un peu de justice et de charité eussent arrêté cette démonstration blessante et intempestive ; mais la marquise n'était pas là !...

« Mon cher ami, dit le prince, vous êtes un excellent homme, mais un fort mauvais guide ; veuillez vous rappeler que votre excursion dans les Vosges date de vingt ans, et il est supposable que depuis cette époque les chèvres et les pâtres se sont frayé de nouveaux chemins, vous ne sauriez donc vous tirer de la difficulté, en dépit de votre mémoire !...

— Je ne vous conseille pas de compter sur elle, reprit la princesse, puisqu'elle vous laisse oublier déjà notre désastre nocturne et notre station au chalet.

— Est-ce ma faute ? répondit d'Alry, dont les joues se boursouflaient sous l'influence de

l'amour-propre blessé, est-ce ma faute? si dans ce pays on donne le nom de route à des sentiers sans issue, et si les maisons ne sont que des baraques!... Est-ce que dans les plus petites localités il ne se trouve pas ordinairement quelque auberge bonne ou mauvaise?... un grand cerf!... un cheval blanc!... que sais-je!...

— Du reste, interrompit Flora qui venait de remarquer avec déplaisir l'absence de Rothenbourg, gardez votre zèle pour une autre fois; ma belle-sœur est en bonne compagnie, et je pense qu'un seul chevalier lui suffit. »

Ces mots ayant attiré l'attention sur la disparition du comte, chacun fut persuadé qu'il accompagnait madame de Thérange. « Ils ont apparemment pris les devants, se dit-on, et pendant que nous nous troublons à leur sujet, ils nous attendent au hameau choisi pour rendez-vous!... »

Toute inquiétude ayant donc cessé, la malignité se donna carrière.

C'est pour elle, en tous les temps, une excellente aubaine, que le tête-à-tête d'une jeune et belle femme avec un galant troubadour; mais combien

bien pénétrant, avait cependant jusqu'à un certain point apprécié madame de Thérange, il garda le silence : ses impressions n'avaient, du reste, jamais ni profondeur, ni durée ; il tourna donc sur ses talons et ne s'occupa bientôt plus de ce romanesque incident.

Il fallait se hâter ; on continua de descendre avec rapidité, et toutes les préoccupations furent pour d'Alverno, qui allait prendre congé des Castelmont ; un congrès artistique l'appelait en Angleterre à jour fixe, et devait l'y retenir quelques mois. Une chaise de poste l'attendait au pied de la montagne.

Certains hommes comptent sur l'insensibilité que leur donne l'habitude de plaire, pour échapper aux impressions sérieuses ; mais il leur arrive quelquefois d'être pris aux piéges qu'ils ont tendus... Les avances inexpérimentées d'une jeune fille qui commençait à s'enflammer au feu que sa vanité s'efforçait d'allumer, faisaient travailler, plus que de coutume et de raison, une imagination blasée à l'égard de conquêtes moins flatteuses ; or il advint que les petits témoignages de sympathie

CHAPITRE XX

Recherche.

Nous avons laissé le comte cherchant à distinguer madame de Thérange au milieu des touristes qui descendaient la montagne.

Accusant d'abord sa vue, il sortit de son asile, prit une lorgnette, et répéta vainement à distance sa précédente investigation. Une pensée rapide comme l'éclair, ou plutôt comme l'espoir, vint électriser tout son être. « Serait-elle restée seule sur la montagne ?... » Des jambes de vingt-deux ans au service de l'amour sont des ailes !

Cependant l'ouragan se déchaîne... qu'importe ! Edmond gravit avec une agilité fiévreuse un espace considérable : sa préoccupation est si vive, que le soleil resplendit de nouveau sans qu'il s'en aperçoive ; sa pensée ne voit que le sommet dont il est loin encore.

Le jeune homme y arrive enfin, et se précipite vers le rocher... personne !... une circonstance de sa descente solitaire lui revint à l'esprit ; il a vu en passant, et comme par hasard, la bifurcation funeste ; nul doute ; la marquise, cherchant ses amis, aura suivi une direction fausse.

Rothenbourg franchit, en bondissant de roche en roche, les accidents du sol, et retrouvant l'angle formé par les deux sentiers, il s'engage dans celui qu'a dû prendre madame de Thérange. Mais qu'a-t-il entendu ?... serait-ce un cri lointain? Edmond s'arrête... écoute... Silence profond ! Son imagination l'a donc trompé? Le jeune homme le croit, et parcourt de nouveau l'espace avec rapidité.

Cependant, retenu par les fortes épines d'un buisson, l'impatient explorateur est contraint de travailler à se dégager... Mais voici que des lambeaux de vêtements féminins frappent ses regards ! leur nature et leur couleur ne lui laissent pas de doute, la marquise vient de passer ici, la question de vitesse est la seule à résoudre... le comte arrive à la cabane délabrée ; d'un coup d'œil il l'exa-

mine, poursuit sa course, et demeure bientôt interdit devant un promontoire sans issue.

Rétrograder ?... c'est ce qu'a fait la marquise, sans doute... Cependant, un trouble indéfinissable s'empare de lui, et le contraint à rester dans ce lieu. Étonné de ce qu'il éprouve, n'en pouvant expliquer la cause, et dominé par la crainte du retard, Rothenbourg va reprendre sa course, lorsqu'une affreuse idée, un glaive ! lui traverse l'âme : cédant au besoin étrange qui pousse invinciblement l'homme à constater ce qu'il redoute, le comte avance, il observe le terrain, et ne tarde pas à se convaincre d'un récent éboulement !.... Saisissant alors les tiges d'un genêt, il incline son corps, et parvient à diriger vers les plans inférieurs un regard perpendiculaire...

Edmond a vu !!!... Elle était là, immobile.... presque ensevelie !

Le premier mouvement du comte est de s'élancer, mais la réflexion vient heureusement lui démontrer l'inutilité de cet acte téméraire. Livré aux plus cruelles alternatives, son œil parcourt l'espace... Oh ! bonheur !... un homme se montre

sur une corniche naturelle, qui peut conduire au tertre escarpé où gît la victime; l'impuissant libérateur dirige vers cet individu toutes les forces de sa voix : le paysan se retourne, lève la tête, fait un signe, qu'Edmond ne comprend pas, et disparaît.

« Misérable !... » dit Rothenbourg indigné.

Mais bientôt le bûcheron revient, portant sur l'épaule un paquet de cordes. Cet homme avait tout vu, tout entendu, et connaissant parfaitement les sinuosités de la montagne, il ne tarda pas à trouver l'isthme par lequel on pouvait arriver sur le lieu de l'accident. Voyant le comte comme suspendu au-dessus de sa tête, il lui crie de se tenir prêt à saisir une corde au bout de laquelle une pierre est solidement fixée, son bras vigoureux la lance, et elle arrive aussitôt à sa destination : Rothenbourg devine aisément l'usage qu'il doit en faire, et l'attachant à la base d'un sapin, il se laisse glisser jusqu'à l'étroite plate-forme qui a reçu l'infortunée Pauline. Quel spectacle !... Cette jeune femme, naguère si pleine de vie, semble maintenant une statue de marbre !...

« Morte!!! s'écrie Rothenbourg.

— Pas encore. » Répond le bûcheron, avec le calme de ceux qui acceptent aisément la mort, parce qu'ils ont beaucoup souffert de la vie, et il ouvre la gourde qui pend à son côté : le comte présente le creux de sa main, répand l'eau qu'elle a pu contenir sur le pâle visage de la marquise, puis se rappelant son flacon de voyage, il essaye d'introduire quelques gouttes d'un cordial entre les lèvres contractées de Pauline, qui fait entendre un faible gémissement : quelle joie, au milieu de tant de craintes!...

Cependant il fallait sortir d'un lieu si funeste, le bûcheron et Rothenbourg soulèvent la marquise, un cri déchirant les arrête!... L'une des jambes de Pauline est brisée!

Les deux hommes consternés demeurent immobiles et muets pendant quelques minutes, puis ils s'ingénient à construire précipitamment une sorte de civière, et avec des précautions infinies, qui ne suppriment pas la douleur, ils réussissent à y déposer la patiente et courageuse blessée.

Alors commença une marche pénible, entravée

par mille obstacles, et forcément ralentie par bien des haltes!...

L'obscurité était presque complète, lorsqu'on parvint enfin au bas de cette montagne qui, le matin même, avait été le théâtre de si joyeux ébats.

CHAPITRE XXI

L'opération.

Les Castelmont et leurs amis avaient pris possession du seul hôtel que possédât le petit bourg. Réunis dans la salle d'honneur du *Coq d'or*, ils devisaient sur les événements dont la journée avait été remplie : on peut croire que la disparition du comte et de la marquise, était le texte principal des conversations. Flora, tirant adroitement profit d'une légitime inquiétude, faisait remarquer avec toutes les apparences d'une sensibilité alarmée, l'heure avancée de la soirée. Tout à coup, on entend le galop d'un cheval et, de la fenêtre ouverte, on voit passer à quelque distance la silhouette d'un cavalier.

« C'est le comte!... » s'écrient les uns.

« Ce n'est pas lui, répondent les autres. »

Pendant ce débat, plusieurs vont aux informations, et l'on apprend que,

« Un jeune monsieur, bien comme il faut, mais
« couvert de sueur et bien essoufflé, s'est arrêté
« un instant à la porte de l'auberge, pour deman-
« der la demeure du chirurgien de l'endroit, parce
« qu'une dame est blessée. Il a aussi donné l'ordre
« d'apprendre aux personnes de la société, que
« madame la marquise a été déposée dans la mai-
« son Valdour, sur la route de Remiremont. »

A cette nouvelle, grande rumeur dans l'assemblée :

La princesse, agitée par des mouvements contraires, essaie de verser quelques larmes.

Coraly a fait entendre une bruyante exclamation, et paraît subir les accidents nerveux par lesquels ses sentiments ont coutume de se manifester, lorsqu'elle est en spectacle : les plus crédules, ou les plus courtisans, s'empressent de lui porter les secours usités dans pareille circonstance.

Le prince a donné l'ordre d'atteler avec promptitude et monte en voiture avec d'Alry : Céline

Marcel les accompagne, munie de linge et de flacons dont les dames ont rempli ses poches. Alice conjure son père de la laisser partir avec lui. « Mon enfant, répond d'Alry, *moderato*, tu es trop jeune pour voir la souffrance de si près ; je ne veux pas que tu te rendes malade. »

— De grâce ! laissez-moi vous suivre, mon père, je ne pourrais supporter mon inquiétude !.... »

La jeune fille insista si fort et si bien, que le marche-pied s'abaissa pour la recevoir, et l'on partit avec rapidité.

Cependant, quand la courageuse enfant arriva près de la demeure indiquée, une vive émotion s'empara d'elle et cette émotion faillit dépasser ses forces, lorsque prête à pénétrer dans l'appartement, un long gémissement vint frapper son oreille et déchirer son cœur. « N'allez pas plus loin, dit Rothenbourg qui arpentait en silence une des chambres de la maison ; l'opérateur ne veut près de lui que son aide et des personnes utiles, ainsi ni vous, ni moi, ne pouvons rien pour elle en ce moment...

— Quoi ! pas de femme à ses côtés ?... dit Alice.

— Madame Valdour et sa vieille tante l'assistent.

— Des étrangers!... et moi ,moi qui l'aime!!!...»
Alice n'en dit pas davantage, et avec un aplomb et une autorité qu'elle ne se connaissait pas, elle pénétra dans la chambre, et s'établit au chevet de la marquise.

Les hommes de l'art mécontents de voir ainsi violer la consigne qu'ils avaient donnée, et craignant qu'une si jeune personne manquât d'empire sur elle-même, voulurent l'obliger à se retirer; mais elle joignit ses mains d'un air si suppliant, et son geste révélait un sentiment si grave, qu'ils se désistèrent de leur sévérité.

Pendant l'opération, qui fut longue et cruelle, le regard de la patiente resta fixé constamment sur le crucifix que ses mains pressaient convulsivement.

Alice, muette, mais empressée, essuyait la sueur glacée qui se renouvelait sur le front de son amie, et la pauvre Céline, les yeux baignés de larmes, apportait aux chirurgiens les objets dont ils avaient besoin.

Après une pénible attente, les amis reçurent enfin du docteur la permission d'arriver jusqu'au

lit de la marquise. Elle tendit la main à chacun, accompagnant ce témoignage d'un regard ineffable; mais un repos absolu était indispensable, tout le monde s'éloigna, excepté la fidèle Céline et la courageuse Alice, que rien ne put déterminer à la retraite.

CHAPITRE XXII

Les cancans

Une fièvre ardente, accompagnée de délire, s'était emparée de la marquise et dura toute la nuit. Elle venait de s'assoupir, lorsqu'au point du jour arriva le comte, ne pouvant plus contenir son inquiétude. Alice avait préparé une lettre pour le docteur Louis d'Hermel. Rothenbourg offrit de porter lui-même à la poste cette missive importante; il fut alors prié par la jeune fille, de donner aux Castelmont des nouvelles de la malade. Edmond partit sans retard pour le village, où l'on sait que la famille princière avait trouvé un asile provisoire. Quand l'obligeant messager parut, on allait monter en voiture pour se rendre à la maison Valdour, projet qui fut retardé, afin de ne pas troubler le sommeil de la marquise.

« Puisque vous nous avez tous devancés, Monsieur le comte, dit Flora d'un ton qui exprimait plus de blâme que d'éloge, veuillez nous donner des détails qui puissent calmer notre inquiétude.

— Vous prévenez mon impatience, princesse, répondit Edmond, avec beaucoup de calme et de politesse ; » mais jugeant bientôt que les questions dont on l'accablait avaient pour but principal de le ramener sur les événements de la veille, plusieurs fois déjà racontés, il saisit un prétexte pour battre en retraite, et se mit à la recherche d'une habitation voisine du lieu que sa pensée ne quittait plus désormais.

« Où va-t-il ? » se dirent les dames.

— Belle question ! la sentinelle se rend à son poste ; le prince l'a trouvée hier faisant *sa veille des armes* à la porte de la marquise...

— Choisir un *garde du corps* pour être si mal gardée, c'est jouer de malheur !...

— Que ne faisait-elle comme tout le monde !... ne sommes-nous pas descendues sans accident ?...

— Il est des personnes qui ne sauraient s'accommoder des chemins battus, des routes frayées,

il leur faut de l'extraordinaire, de l'excentrique!...

— Plaisanterie à part, reprit une nouvelle interlocutrice, comment ajouter foi aux histoires qu'on nous débite?... Cette solitude sur la montagne, ces conjectures habiles au moyen desquelles son chevalier découvre sa trace, tout cela est trop romanesque pour être exact.

— Madame, interrompit d'Alry, qui ayant prêté l'oreille à ce colloque était devenu plus grave que de coutume, vous oubliez ce vers du poëte :

« Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable ! »

— C'est possible, mais on ne saurait me persuader qu'un jeune homme épris, comme le comte paraît l'être, ait reçu du hasard seul le bonheur de sauver la vie à *la dame de ses pensées !...* »

D'Alry, chez qui certaines qualités naturelles tenaient parfois lieu de principes, ne pouvait écouter patiemment les propos malveillants; surtout lorsqu'ils avaient pour objet des personnes dont le caractère lui paraissait estimable. Il essaya de tenir tête à l'ennemi, et de repousser la calomnie;

mais, reconnaissant la supériorité du nombre et des armes chez ses adversaires, le pauvre champion abandonna la partie, et se dirigea seul et tout agité vers l'amie de sa femme.

Cependant l'auberge du Coq-d'Or était trop petite pour abriter longtemps ses nobles hôtes.

Flora et Coraly ne cessaient de faire entendre les plus tristes lamentations sur les inconvénients d'un tel gîte, et toutes deux, au milieu de leurs gémissements, se communiquaient leur pensée intime, qui n'était guère en harmonie avec les sentiments dont elles s'efforçaient de conserver les dehors.

Cette mise en commun d'égoïsme et de dépit opérait entre la mère et la fille un rapprochement momentané, ressemblant à ce qui n'existait pas ; l'union de leurs âmes.

Les deux femmes attendaient donc avec impatience qu'il pût devenir convenable de prendre des arrangements plus conformes à leurs vœux ; mais le docteur, consulté sur l'état de la malade, était peu rassurant ; on ne pouvait pas songer à s'éloigner de ce lieu maudit !... Adieu pour

longtemps aux fêtes, aux plaisirs, qui devaient signaler l'arrivée des Castelmont à leur terre favorite; car le prince avait renoncé, pour cette année, aux excursions projetées d'abord : que faire?...

A force de songer aux expédients, la princesse se rappelle que son amie, la duchesse de Méninval, possède une propriété qui s'étend jusqu'au pied des Vosges, et qu'elle y a fait construire récemment un vaste rendez-vous de chasse : certaine de son assentiment, elle ira, dès le jour même, y demander l'hospitalité au régisseur de la princesse.

Cette résolution autorisant au départ le reste de la société, satisfaisait le désir secret de chacun.

Les drames, qui sur le théâtre intéressent si vivement, n'ont pas le même sort, transportés dans la vie positive!... Ceux qui du fond des loges s'attendrissent sur les malheurs imaginaires, ont rarement une larme pour les infortunes réelles de « leurs amis!... »

CHAPITRE XXIII

L'enquête

Huit jours s'étaient écoulés depuis la triste catastrophe, qui avait clos si péniblement la série des plaisirs agrestes, et le docteur d'Hermel n'arrivait pas!...

Un obstacle invincible pouvait seul l'empêcher d'accourir près de la marquise, pour laquelle il professait autant d'admiration que de dévoûment; il était malade lui-même.

Tous les médecins avaient déclaré que si madame de Thérange conservait la vie, elle ne le devrait qu'à la force de sa constitution; la chute ayant présenté plus de gravité qu'on ne l'avait d'abord supposé : en effet, la fièvre persistait, et le délire ne cessait qu'à de rares intervalles.

Rothenbourg rôdait sans cesse autour de la

maison où gisait la marquise, et comme le besoin d'aérer sa chambre au rez-de-chaussée faisait souvent ouvrir les issues, le regard d'Edmond, en dépit des rideaux, pouvait apercevoir quelques fois les traits de celle qu'il aimait désormais, avec toute la vivacité de son imagination.

Aussi, le banc de bois fixé près de la porte d'entrée, non loin d'une favorable fenêtre, était-il devenu sa place accoutumée ; si bien, que le siége rustique fut bientôt appelé « le banc du comte. »

Parfois, la voix de Pauline arrivait jusqu'à son oreille ; mais hélas !... elle n'exprimait que des idées incohérentes, au milieu desquelles, toutefois, se révélaient ses pieuses pensées, et ses sentiments habituels d'acquiescement à la volonté divine.

Elle était encore dans cet état funeste, lorsque d'Hermel surmontant les langueurs d'une convalescence, monta en voiture et prit le chemin des Vosges. Son fils Henri, inquiet des suites de ce voyage, voulut absolument l'accompagner.

Lorsque le docteur fut introduit près de la malade, le calme commençait à s'établir ; elle le re-

connut, et les soins intelligents, assidus, qu'il lui rendit, favorisèrent le retour complet de ses facultés intellectuelles.

Sa mémoire ne lui rappela d'abord que très-coufusément les causes de son état présent ; puis, peu à peu, ses idées s'éclaircirent, et elle comprit enfin tout ce qu'elle devait au comte de Rothenbourg.

La marquise avait trop de jugement et d'expérience, pour ne pas entrevoir à l'instant ce que sa position d'obligée aurait de difficile à l'égard d'un jeune homme, dont elle avait remarqué dès longtemps les romanesques allures; et sans rien savoir encore de précis à l'égard des assiduités dont elle était l'objet, sa prudence lui fit une nécessité d'apprendre, avec détails, la conduite qu'avait tenue le comte, depuis l'événement du Donon. Mais à qui s'adresser pour obtenir ces informations ?... des étrangers pouvaient se méprendre sur le but de cette inquisition ; Alice était trop jeune pour recevoir des ouvertures d'une nature si délicate; d'Hermel seul répondait aux difficultés de la circonstance.

Madame de Thérange s'ouvrit donc à lui avec toute la simplicité, toute la droiture dont ses actes étaient toujours empreints.

Le docteur, édifié dès longtemps sur le caractère de Pauline, comprit parfaitement le motif de sa sollicitude, et remplit adroitement son office.

Le résultat de l'enquête fut que Rothenbourg avait agi avec toute la naïve imprudence des amoureux de premier ordre.

La certitude d'être devenue l'objet d'une véritable passion à laquelle elle ne pouvait répondre, attrista profondément la marquise. Naturellement compatissante, elle gémissait sur les souffrances qui devaient atteindre le comte, alors que ses espérances se verraient déçues...

Sérieusement chrétienne, elle éprouvait une sainte épouvante à la pensée de se voir mise à la place de son Dieu, dans un cœur abandonné aux honteux désordres de l'idolâtrie, du sensualisme.

Tremblante de se trouver responsable en cette conjoncture, elle plongea un regard sévère au fond de sa conscience, et n'y trouvant rien qui pût l'accuser, elle ne se crut pas dispensée néanmoins

de s'anéantir en esprit, devant la majesté du Tout-Puissant.

Pénétrée d'une humilité qui avait sa source dans une vive appréciation des perfections divines et de sa profonde misère personnelle, elle médita devant l'image du Sauveur sur les moyens à prendre pour arrêter une plus grande invasion du mal dans le cœur qu'il s'agissait de guérir.

Mais il ne suffisait pas à la pieuse ambition de cette noble femme, de sacrifier toutes considérations d'amour-propre et de sensibilité naturelle, en obtenant un acte extérieur de renoncement de la part du comte. « Ces circonstances ne pourraient-elles tourner au profit de cette âme ? se dit-elle, Dieu ne fait rien d'inutile... S'il m'a placée sur le chemin de ce jeune homme, s'il a permis l'accident étrange dont j'ai été victime, ce doit être pour une fin digne de sa bonté. »

Se rappelant alors les paroles qu'elle avait prononcées du fond de son cœur peu de temps avant sa chute, elle ne douta plus de l'intervention divine au milieu des péripéties de ce drame douloureux, et l'événement qu'elle avait considéré

comme une épreuve, lui sembla désormais une faveur : son abnégation, son zèle ardent, devenaient ainsi pour elle-même la source d'une inénarrable consolation et d'un réel soulagement ; car la douleur ne se trouve-t-elle pas tout à coup allégée d'un poids immense, quand nous pouvons la croire féconde ?...

CHAPITRE XXIV

Le congé

Cependant Rothenbourg, apprenant avec ravissement l'amélioration rapide d'une santé qui lui était devenue si chère, crut le moment favorable pour une première entrevue avec la marquise.

Son imagination avait combiné cent fois tous les détails supposables d'un charmant tête-à-tête, dans lequel il comptait déployer toutes les ressources de son esprit et de son cœur : il se représentait madame de Thérange dépouillée de son énergie accoutumée, recevant avec bienveillance l'expression de son zèle et de son dévoûment.

« Les femmes, pensait-il, ont besoin d'être aimées ; et madame de Thérange, pas plus qu'une autre, ne peut se soustraire à la loi universelle. Le veuvage est un état anormal pour une jeune et

belle héritière : le goût de l'indépendance peut bien éloigner du sacrement; mais ce goût n'est pas inconciliable avec les douceurs d'une intimité de prédilection. La marquise paraît pieuse, il est vrai; toutefois, la piété n'empêche pas un cœur de battre dans un poitrine de vingt-huit ans, et l'on est bien faible quand on aime!... »

Ces deux vérités, auxquelles Edmond ne connaissait pas de contre-poids, exaltant sa présomption, le portèrent à prendre une résolution subite : il se dirige vers l'habitation de Pauline, et demande la faveur d'être admis près de madame la marquise. A peine la femme de service vient-elle de s'éloigner pour remplir son message, qu'un tremblement intérieur s'empare du pauvre comte, et lui enlève en un clin d'œil cette belle assurance sur laquelle il avait compté. Honteux de lui-même, l'orgueil lui rend d'abord un peu de courage; mais une porte s'ouvre... il se trouve en présence de madame de Thérange!...

La parole lui fait complétement défaut, et son émotion seule traduit sa pensée.

La marquise rompt le silence avec empresse-

ment : « Combien je me félicite, Monsieur le comte, de pouvoir vous adresser tous mes remercîments avant votre départ. »

A ce mot de départ qui produisait une si choquante dissonance avec ses idées et ses sentiments, Rothenbourg ne put que balbutier quelques mots inintelligibles, et Pauline voyant son trouble, se hâta de reprendre l'initiative.

« Quels regrets pour moi d'être l'occasion de tant d'ennuis pour ma famille et mes amis !...

— Que parlez-vous d'ennuis, Madame !... reprit Edmond avec chaleur, dites plutôt que nous sommes trop heureux d'un événement.... »

Un léger sourire de madame de Thérange interrompit le comte qui comprit la maladresse d'une phrase, dont il avait espéré quelque succès. Jugeant qu'il devait peu compter sur son esprit dans ce jour néfaste, et dépité de se trouver au-dessous de lui-même, un certain découragement commençait à le gagner.

« On est trop bon pour moi, reprit la marquise, et je ne pourrai jamais acquitter mes dettes de gratitude.

— Ah ! Madame, ceux qui vous servent seront éternellement vos obligés....

— Le jour de votre départ est-il fixé ?.... demanda gravement Pauline.

— Non, Madame la marquise, dit Edmond avec aplomb.

— Cependant vous devez être attendu, désiré, par vos nombreux amis....

— Des amis !.... je n'en ai pas, Madame ; je le sens plus que jamais en ce moment....

— Pourquoi douter ainsi de la bienveillance ?...

— Parce que les cœurs ne battent pas toujours à l'unisson.

— Il est vrai que l'amitié véritable exige certaines conditions d'âge, certains rapports moraux, sans lesquels ce sentiment ne saurait exister.... quelquefois aussi nos ennuis dérivent d'illusions regrettables.... Mais à notre époque, on se plaît à lutter avec l'impossible et....

— Qu'y a-t-il donc d'impossible dans l'union des cœurs ?....

— Leur véritable union exige plus de vertus

qu'on ne le croit communément, et l'on n'y cherche trop souvent que des plaisirs.

— Mais il faut bien convenir que le plaisir est le premier élément du bonheur !.....

— Entre le plaisir et le bonheur, se trouve toute la distance de la terre au ciel.

— Le ciel, Madame la marquise, n'est pas à la portée de tous ; heureux sans doute celui qui peut viser à ce noble but, mais il faut pardonner au commun des mortels, de chercher un paradis plus facilement accessible.

— Monsieur le comte, Dieu, dans sa bonté, met le sien à la disposition de tous, et d'ailleurs, le paradis de la terre, dont vous parlez, ne se trouve pas où le grand nombre le recherche ; il est dans le renoncement, beaucoup plus que dans la jouissance.

— Cette assertion, Madame, me paraît en contradiction avec tous les instincts, et tous les besoins de la nature humaine !

— Croyez-moi, Monsieur le comte, cette contradiction n'est qu'apparente ; *L'homme ne vit pas seulement de pain.*

— Mais, reprit le comte avec véhémence, ce pain, qui après tout demeure nécessaire, qu'est-ce autre chose que l'amour?.... »

A ce mot « amour » hardiment prononcé, la marquise se demande intérieurement comment elle doit prendre cette témérité : fallait-il couper court à l'entretien ?.... ou bien devait-elle profiter de l'occasion qui s'offrait, pour éveiller quelques idées nouvelles dans un esprit jusqu'alors uniquement incliné vers les choses d'ordre inférieur, mais capable, cependant, d'élévation et de vertus?... Cette conversation tout à la fois la première et la dernière, pouvait peut-être laisser dans cette âme jeune et ardente une semence qui lèverait avec le temps!...

Cette délibération secrète fut l'affaire d'un moment, et la marquise reprit d'un ton affable mais sérieux : « Monsieur de Rothenbourg, j'ai vingt-huit ans, vous n'en avez que vingt-deux; je suis donc en bonne position pour vous parler en sœur : permettez-moi d'user un peu de mes droits de femme et de douairière, pour essayer de vous faire le peu de bien, par lequel je

puisse acquitter une partie de ma dette envers vous. »

Le comte s'inclina.

« Vous êtes arrivé, Monsieur le comte, à ce moment de l'existence, où l'âme ne saurait se contenter des aliments qui lui ont suffi jusqu'alors : de nouveaux horizons lui apparaissent, elle veut l'idéal et l'infini dans le bonheur !....

« C'est par ce désir surnaturel, par ce besoin céleste, que Dieu commence à se révéler à nous ; toutefois, ce désir venant à rencontrer un mirage, s'égare dans une poursuite inutile et funeste.... Il n'est qu'un seul moyen d'échapper aux déceptions, cruel partage des cœurs inexpérimentés !... C'est de réfléchir sur la portée des lois morales qui doivent diriger nos aspirations, et nous dévoiler les rapports existant entre l'homme et son créateur... c'est, en un mot, de se livrer à l'étude de Dieu et de soi-même.

« Lorsque vous aurez médité sérieusement sur ces graves et solennels sujets, bien des choses qui font aujourd'hui l'objet de votre étonnement, cesseront de vous surprendre, et vous comprendrez

alors, je l'espère, pourquoi les âmes reliées à Dieu n'éprouvent aucun vide! pourquoi dans l'isolement, elles ne sont jamais seules! pourquoi enfin elles sont rassasiées, au milieu d'un monde affamé!.... »

Rothenbourg avait écouté madame de Thérange avec une surprise qui s'était bientôt transformée en respect : cette jeune femme, dont le monde ne connaissait que la charité pratique, et dont les œuvres extérieures semblaient absorber tous les instants, toutes les facultés, avait pu s'élever ainsi dans les régions de la pensée !... Evidemment elle possédait parfaitement les raisons de sa foi, et, sans effort, pouvait en faire un exposé lumineux!... voilà ce que ce jeune homme sentait et ne s'expliquait pas ; voilà ce qui mettait en pleine déroute l'armée de sophismes qu'il avait équipée à grands frais, avant de se présenter devant la femme que, disons-le, il avait eu la pensée d'entraîner dans les désordres de la passion.

L'attention donnée par le comte aux paroles de la marquise, l'empêcha, dans le premier instant, d'apprécier la position qui lui était faite ; mais il

ne tarda pas à ressentir la souffrance intime d'un amour-propre humilié par l'insuccès ; toutefois, comme la sensibilité, chez ce jeune homme, l'emportait sur l'orgueil, son cœur se trouvait plus touché de la bonté de Pauline, qu'irrité de sa fermeté : le vrai, d'ailleurs, a des attraits qui s'insinuent dans les âmes, en dépit de leurs dénégations, car le vrai n'est-ce pas Dieu lui-même frappant à la porte de l'esprit, pour arriver bientôt à celle du cœur ?...

Edmond se trouvait donc en proie aux perplexités les plus pénibles, et sa contenance trahissait le secret de ses combats.

Madame de Thérange, à qui rien n'échappait, compatissait sincèrement à la situation douloureuse du comte ; elle reprit la parole.

« Convenez, Monsienr de Rothenbourg, que la vie serait insupportable, si la mort était son dernier mot.... quel être intelligent et sensible pourrait se contenter de ce que l'une donne et se consoler de ce que l'autre enlève!... n'en croyez pas une fausse philosophie qui place l'homme entre deux néants, celui du doute et celui de la tombe, et qui,

ne sachant que faire des aspirations sublimes de l'âme, ne pouvant pas plus les expliquer qu'elle ne peut les satisfaire, déguise son impuissance sous les dehors d'une sagesse, qui, en définitive, consiste à semer des fleurs sur un abîme!...

« Et maintenant, Monsieur le comte, il faut nous séparer... ma voie est tracée depuis longtemps... la vôtre est encore incertaine... j'espère que le ciel, pour lequel vous êtes fait, interviendra dans votre destinée et vous donnera, dès ici-bas, « *les joies et la liberté des enfants de Dieu.* »

A ces paroles aussi douces que solennelles, les yeux d'Edmond se remplirent de larmes, il éleva son regard un instant vers madame de Thérange avec une expression douloureuse et résignée; puis, par une de ces inspirations soudaines dont s'étonnent toujours après coup ceux qui les ont suivies, le comte, voyant à sa portée un chapelet suspendu au bras de la marquise, le porta respectueusement à ses lèvres.

Ce mouvement d'apparente dévotion disait-il ce qu'il semblait exprimer?... était-ce un acquiescement à de pieux désirs?... qui oserait l'affirmer?

Quoi qu'il en soit, Dieu seconde toujours le moindre mouvement dirigé vers lui, et comme il ne laisse jamais ses œuvres incomplètes, nul doute qne s'il y avait là une velléité de foi, elle ne dût obtenir plus tard des grâces abondantes de forces et de salut.

La marquise comprenant à l'instant le parti qu'elle pouvait tirer d'une circonstance si favorable et si peu attendue, voulant d'ailleurs se montrer généreuse à son tour, allait disposer de son rosaire pour l'offrir à Rothenbourg; mais sa prudence et sa délicatesse l'avertirent de n'en rien faire; détachant alors de la paroi proche de son lit le crucifix dont l'aspect avait soutenu son courage pendant l'opération :

« Acceptez ceci, Monsieur le comte, dit-elle; puisse, cet objet sacré, achever ce que vous venez de commencer.... »

Prenant ensuite le livre de l'Imitation :

« Voici le complément du bagage chrétien.... qu'ils soient tous deux vos compagnons de route. »

A ce moment, détournant doucement la tête, elle sembla dire :

« C'est assez. »

Edmond comprit; il se leva, et gagna tristement la porte qui avait été pour lui, quelques instants plus tôt, celle de l'espérance.

CHAPITRE XXV

L'importune

Au moment où, les yeux fixés en terre, le comte allait passer le seuil de l'appartement, il se heurta contre une dame, qui s'avançait vivement en sens contraire.

Un domestique semblait avoir mis quelque opposition à ce qu'elle fît irruption dans la chambre de la malade; mais la dame n'en tenait point compte et terminait lestement la discussion par ces mots : « Ne craignez rien, mon enfant, la marquise sera charmée de me voir. »

La personne qui parlait ainsi paraissait avoir environ cinquante-huit ans; sa taille était au-dessous de la moyenne, tournure mesquine et chétive, étrange toilette, air affairé, yeux petits et brillants, qui lancèrent sur le comte, sans qu'il le remarquât, des éclairs de courroux!...

Ces yeux appartenaient à la baronne de Rudzell.

« C'est moi ! ma chère amie, » dit-elle de loin à madame de Thérange ; et aussitôt, la visiteuse fut s'asseoir dans le fauteuil que le comte venait de quitter.

Comme Pauline essayait un mouvement de politesse : « Ne vous dérangez pas ! quand on est malade, il faut laisser de côté les cérémonies ; d'ailleurs, entre voisines !...

— A pareille distance de chez vous, Madame la baronne !...

— Ce n'est pas le hasard, comme vous pouvez croire, qui m'amène dans ce lieu perdu... En apprenant votre accident, je me suis dit que vous deviez avoir besoin de mes soins, de mon expérience, et me voici.

— C'est pousser trop loin...

— Que dites-vous ?... est-ce que le zèle chrétien doit avoir des bornes !... Au surplus, je ne dois pas me faire passer pour meilleure que je ne suis, et je vous dirai franchement que la majeure partie du voyage a été faite à l'occasion

de ma nièce, que sa mère ne pouvait pas immédiatement conduire aux eaux de Plombières : comme le docteur exigeait un prompt départ, je me suis offerte pour la remplacer ; il faut bien s'entr'aider en ce monde... Enfin, ma sœur est arrivée hier, je lui ai laissé sa fille, et je suis accourue.

— Mille grâces, mais heureusement vous me trouvez entourée des soins les plus intelligents et les plus dévoués.

— Oh ! (dit la baronne d'un ton aigre-doux), pour *dévoués* ! je n'en saurais douter, en voyant ceux qui vous les rendent ! ! ! mais, s'il faut vous dire ma pensée... vous avez tort, chère voisine, grand tort ! d'accepter, comme je vois que vous le faites, ceux du jeune comte de Rothenbourg.

— Je ne les accepte pas, Madame, reprit la marquise avec dignité.

— Vous ne les acceptez pas ! ! ! je veux bien le croire !.. je le crois ; mais il vous les rend néanmoins... et je vous dois... je me dois à moi-même !... de vous avertir qu'un scandale, véritable, est produit dans le public, par ses assiduités. »

Madame de Thérange se sentit blessée douloureusement : peut-être allait-elle prendre la parole ; mais son intrépide interlocutrice ne lui en laissa pas le temps, et suivant son idée avec la volubilité qui lui était ordinaire :

« Que voulez-vous, le monde est ainsi fait, on ne le changera pas, il juge sur ce qu'il voit, et en définitive peut-on s'en étonner ?.... *Dieu seul peut sonder les cœurs et les reins*, comme dit la sainte Écriture ; c'est pourquoi je vois avec peine qu'on donne ici à la malveillance prétexte de s'exercer. Vous me direz peut-être que je me mêle de ce qui ne me regarde pas, c'est vrai, et ce n'est pas vrai ; c'est-à-dire, que vous n'êtes ni ma fille, ni ma nièce, ni ma sœur ; c'est fort bien, mais les chrétiens ne doivent former qu'une seule famille, dont les membres soient solidaires ; c'est ainsi que nos pères des premiers siècles entendaient leur religion, et je crois qu'ils se connaissaient en dévoûment, en véritable piété !... Quant à moi, ce sont mes modèles, je n'en veux pas d'autres, car, par le temps qui court, les saints véritables sont rares !... mais, pour en revenir à notre af-

faire.... je vous dirai avec ma franchise accoutumée, que fût-on sainte Thérèse en personne, on ferait preuve de prudence, si l'on congédiait tout simplement les gens qui nous compromettent : je sais bien qu'un certain courage est nécessaire pour en venir à ce rigoureux expédient... Quand on est forcé de garder le lit, l'ennui vous gagne... et ceux qui vous amusent sont toujours les bienvenus.... D'ailleurs, *la jeunesse sera toujours la jeunesse*!... Mais encore une fois, du moment que la prudence l'exige, il n'y a pas d'amusement qui tienne, *fais ce que dois*, *arrive que pourra.* Vous allez dire que j'en reviens toujours au bon vieux temps.... que voulez-vous ? ce temps-là valait bien le nôtre!... Mais pour ce qui est de notre affaire, je vous dirai que, si vous voulez en croire mon expérience, vous sortirez, s'il le faut, de votre caractère un peu trop doux, trop indolent, pour les occasions graves, et vous donnerez congé à ce monsieur de Rothenbourg, qui ne fait ici rien de bon. Ah ! *si jeunesse savait!... et si vieillesse pouvait!...* le monde irait vraisemblablement un peu mieux qu'il ne fait.... »

Pendant cette éloquente tirade, la marquise avait été vivement tentée d'imposer silence à son impitoyable sermoneuse, par un de ces mots d'esprit qui assomment la plus robuste présomption; mais se rappelant bientôt les paroles admirables qui avaient la puissance d'apaiser chez elle toutes les tempêtes intérieures : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur*, convaincue d'ailleurs de l'inutilité des efforts qu'elle tenterait pour détruire les préventions de la baronne, elle réunit ses mains sur sa poitrine, avec le calme et la douceur de l'acceptation, et abandonna la parole à sa loquace partenaire, qui prenant en bonne part un mutisme favorable, continua de pérorer jusqu'au moment où la respiration un peu bruyante de la marquise, ne lui permit plus de prendre pour du recueillement, l'abaissement de ses paupières.

« La malade est vraisemblablement endormie, se dit madame de Rudzell, rien de plus naturel dans son état; et puis, il faut être indulgent pour le prochain, et ne pas craindre sa peine, quand on peut rendre service; je continuerai une autre fois.»

Se levant alors avec précaution, elle sortit sur la pointe des pieds et se rendit dans la pièce voisine, où se tenaient les habitantes de la maison.

N'ayant pas encore été annoncée, son apparition causa un étonnement extrême et un dérangement général, auxquels l'énergique baronne ne prit point garde.

« Mes chères dames, dit-elle, je ne suis pas venue de si loin pour ne rien faire, donnez-moi de l'ouvrage, ce sera m'obliger et en même temps vous soulager dans vos fatigues. Je vous offre de passer cette nuit auprès de notre malade ; la jeunesse n'aime pas à veiller, et puis les vieilles femmes ont un coup d'œil qui ne saurait être remplacé....

— Nous sommes bien reconnaissantes, Madame la baronne, de vos offres charitables, répondit Alice, seule personne de l'assemblée qui connût madame de Rudzell, mais nous suffisons à notre tâche, si douce d'ailleurs, que rien ne saurait nous déterminer à retrancher quelques-uns de nos soins.

— Voilà qui prouve un bon cœur, assurément !.... mais, ajouta la baronne, tout ce que

je vois ici et tout ce que j'entends, ne fait qu'affermir ma persuasion : je me sens nécessaire en cette maison, et j'y resterai ; il faut avoir le courage de faire du bien aux gens malgré eux.

— Nous sommes ici chez madame, dit Alice en désignant madame Valdour.

— Ah !... c'est donc à vous, Madame, qu'appartient cette maison ?...

— Oui, Madame.

— Eh bien, ma chère dame, avez-vous un lit que vous puissiez me céder pour quelques semaines ? »

A cette parole, Alice tressaillit d'épouvante, et profitant de sa position derrière le fauteuil de la baronne, elle s'empressa d'indiquer à madame Valdour, par des mines très-expressives, la réponse qu'il fallait faire. Celle-ci comprit parfaitement, et d'un ton un peu sec :

« Cette maison, déjà peu vaste pour ma tante et pour moi, dit-elle, loge en ce moment six personnes ; je suis donc, Madame, dans l'impossibilité de mettre à votre disposition ce que vous demandez.

— Ah çà, mais!... dites-moi donc?... comment font les voyageurs dans votre joli pays?... car l'hospitalité n'y est pas de mode vraisemblablement!...

— Le bourg de G... n'est pas bien loin d'ici, reprit à son tour la tante, et son auberge... »

Autres signes d'Alice; mais la vieille dame ne démêla pas le sens de cette pantomime télégraphique, et répondant tout haut à la pensée que la jeune fille avait exprimée sans parole :

— Si fait! si fait!... dit-elle, le *Coq-d'Or* n'est pas à dédaigner, et madame s'y trouvera bien, c'est moi qui vous le dis. »

Tandis que la naïve conseillère s'applique à décrire tous les agréments de ce gîte honorable, Alice, désolée, s'esquive, et monte en courant chez le docteur.

« Monsieur d'Hermel! lui dit-elle tout essoufflée, nous sommes perdus!!! Madame de Rudzell est ici!... Elle veut absolument y rester, ou du moins s'établir pour longtemps dans le village voisin, c'est à mourir de...

— Calmez-vous, ma chère enfant, calmez-vous;

j'aviserai au moyen de la faire renoncer à son projet; sa présence prolongée serait en effet une calamité pour tout le monde et surtout pour la malade. »

M. d'Hermel descendit aussitôt chez la marquise afin de s'entendre avec elle sur l'expédient à choisir pour se délivrer de l'importune baronne.

Il fut convenu que le docteur enverrait immédiatement son fils Henri à l'auberge de G..., afin de retenir toutes les chambres vacantes, en faveur d'une famille supposée; de telle sorte, que pas un cabinet ne pût être mis à la disposition de madame de Rudzell, qui se trouverait ainsi forcée de repartir immédiatement pour Plombières.

« Une autre expédition est encore nécessaire, docteur, dit la marquise, votre excellent fils ne peut rester longtemps dans notre voisinage, il aurait, à cause de moi, occasion de rapports trop suivis et trop intimes avec la jeune d'Alry... Ces chers enfants, grandis si près l'un de l'autre, sont déjà très-disposés à s'aimer... Alice devient de plus en plus remarquable; sa piété, sa candeur,

le charme de son caractère, l'élévation et l'énergie de son âme, tout se réunit pour la rendre aimable aux yeux d'Henri, et nous oblige, dans leur intérêt, à beaucoup de prudence : vous savez si je serais heureuse d'unir ces deux destinées!... Mais la marraine d'Alice a des droits sur elle, et qui sait si nos vœux pourront se réaliser?... Je vous engage donc à déterminer votre fils au départ le plus prochain. Vous avez, pour l'y décider, un excellent motif, bien digne de son cœur si religieux, si zélé, celui d'être utile au jeune Rothenbourg. En effet, celui-ci dans l'état d'esprit où nous le savons, a besoin de trouver des rapports sympathiques avec un homme qui dépasse de peu son âge. Henri semble amené ici par la Providence, pour combler une lacune dans l'âme du comte ; et la foi aussi profonde qu'éclairée de votre cher fils, pourra continuer l'œuvre ébauchée tout à l'heure. »

Le bon d'Hermel sentit toute l'importance des aperçus de la marquise, et la quitta aussitôt pour tout disposer selon ses vues.

CHAPITRE XXVI

Les deux jeunes gens

En quittant la marquise, le comte s'était hâté de retourner à la petite maison du garde forestier, son asile depuis l'événement de la montagne, et, après avoir donné des ordres pour son départ, il laissa un libre cours aux émotions qui remplissaient son cœur. Se jetant sur un siége et mettant son front dans ses deux mains, il conserva longtemps cette attitude; puis, se levant enfin avec un brusque mouvement qui répondait à l'agitation de sa pensée, il mesura d'un pas régulier la diagonale de son rustique domicile.

Au milieu de ses perplexités, il finit par se rappeler l'objet reçu des mains de madame de Thérange : un crucifix !...

Le jeune mondain le déposa sur une table, et

tira également de sa poitrine l'ouvrage célèbre dont il ne connaissait que le titre.

Comme il examinait légèrement le volume, celui-ci s'ouvrit naturellement aux feuillets qui contenaient un objet étranger ; c'était l'image de la vierge immaculée...

Edmond la considéra pendant quelques instants avec intérêt, puis sa vue rencontra sur la page en regard, ces mots si touchants : « *Mon fils, donne-moi ton cœur !...* »

A cet appel inattendu, notre sceptique se sentit impressionné comme il aurait pu l'être, si la voix d'un père ou d'une mère lui avait fait entendre cette parole d'amour.

« Hélas ! pensa-t-il, que n'ai-je conservé celle qui aurait pu me tenir ce doux langage !... »

Et cherchant à retrouver les circonstances de son enfance, il se rappela avoir vu entre les mains de sa mère expirante, un crucifix qu'elle avait porté à ses lèvres, puis aux lèvres de son enfant. Ce souvenir, d'abord incertain, s'éclaircit peu à peu, et Rotenbourg se dit :

« Elle aussi, aimait le Christ !... »

Quelques heures s'écoulèrent pour le comte dans une méditation profonde, et il avait envisagé bien des sujets sous un aspect nouveau, lorsque de légers coups frappés à sa porte, interrompirent le cours de ses idées.

C'était Henri d'Hermel qui, docile aux désirs de son père et heureux d'être appelé à servir une cause chère à sa piété, venait essayer de se faire agréer pour compagnon de voyage.

« J'arrive du bourg, lui dit-il, et j'apprends que vous avez retenu des chevaux pour demain matin, je vais donc être forcé de différer mon départ.

— Et pourquoi ?

— Par la raison que les écuries de la poste sont à peu près vides en ce moment, tant la concurrence de voyageurs est considérable.

— Il y a un remède fort simple à cet inconvénient, c'est de partir dans la même voiture, je n'ai pas besoin de vous dire que la mienne est à votre disposition.

— Vous prévenez mes désirs, je serai très-heureux de prolonger par ce moyen des rapports qui me sont précieux.

— Tout l'avantage sera pour moi, » répondit Edmond, en cherchant la main d'Henri.

Le lendemain matin, la meilleure berline du *Coq d'or*, attelée de deux vigoureux chevaux, attendait à la porte du chalet.

Rothenbourg et Henri montèrent dans le véhicule, qui les emporta rapidement vers Remiremont; de là, ils devaient se diriger sur Paris.

Edmond allait passer pour la dernière fois devant cette maison où s'étaient écoulés des jours bien chers à son souvenir!... Il allait revoir cette fenêtre près de laquelle les heures lui avaient semblé des minutes!

Son regard demeure tendu vers la portière : Voilà ce banc... Mais à cet instant un équipage croise le sien, une femme a tourné la tête du côté des voyageurs, c'est la princesse de Castelmont!... Le comte se retire vivement en arrière, et s'établit au fond de sa banquette.

Depuis l'événement qui avait mis en lumière les sentiments du comte pour la marquise, Edmond s'était éloigné complétement de la famille du prince et, si la vue de Flora devait lui être

désormais importune, c'était surtout, on peut le croire, dans un pareil moment! Toutefois, sa rencontre devint pour lui comme une leçon qu'il sut comprendre.

« J'ai pourtant aimé cette femme!... pensa-t-il: qu'est-elle aujourd'hui pour moi?... Bien plus, j'en aime une autre!... Que dis-je, hélas! et que va devenir cette passion nouvelle, cette chimère douloureuse?... C'est à dégoûter pour toujours!... et cependant mon cœur est-il rassasié?... Non; il reste avide, insatiable!... Mais je le sens trop, nulle femme, désormais, ne saurait me faire éprouver ce que j'ai senti pour la marquise... Elle répondait à l'idéal de ma pensée... Me faudra-t-il prostituer mon cœur dans mille tentatives infructueuses peut-être, pour essayer de combler le vide affreux qui me tue?... Je suis bien malheureux!!! »

Edmond ne s'abusait pas; un malheur très-réel pesait sur lui: son âme avait faim, avait soif, et ne trouvait ni pain ni eau... C'était le désert dans toute sa stérilité; pas même le mirage!...

Les paroles de madame de Thérange se présen-

tèrent alors à sa mémoire. « *Vous comprendrez bientôt, je l'espère, pourquoi les âmes reliées à Dieu n'éprouvent aucun vide, pourquoi dans l'isolement, elles ne sont jamais seules, pourquoi enfin elles sont rassasiées au milieu d'un monde affamé.* »

« Je veux approfondir ce mystère, se dit Edmond ; mais par quel moyen?... « *Par l'étude de Dieu et de soi-même,* » prétend madame de Thérange ; fort bien, mais c'est résoudre la difficulté par la difficulté : se connaître soi-même!... les plus grands philosophes n'y sont point parvenus... Connaître Dieu!... il semble à l'entendre que rien ne soit plus simple et plus facile... Cependant la marquise aime Dieu... elle le connaît donc? car comment aimer ce qu'on ne connaît pas?... Si du moins elle m'avait remis le fil d'Ariane dont elle n'a plus besoin... »

Pendant ce monologue, d'Hermel ayant remarqué chez son compagnon le besoin du silence, avait tiré d'un paquet de livres placé devant lui un volume, dont la lecture paraissait l'absorber.

« Peut-on vous demander le titre de cet ouvrage?... demanda enfin le comte à Henri.

— C'est un volume des Conférences du Père Lacordaire.

— Vous possédez la collection ?

— Oui, je l'emporte à Paris pour la faire relier ; elle est à votre service. »

Le comte eût préféré trouver sous sa main quelque roman nouveau qui pût le sortir de ses préoccupations pénibles; mais faute de mieux, il accepta ce qu'on lui offrait, et ouvrant un tome au hasard, il y trouva ce chapitre admirable où l'auteur démontre clairement que Dieu étant nécessairement amour, n'a pu créer le monde que par un motif d'amour (1). Quelques pages de cette sublime et lumineuse logique suffirent pour

(1) *Sur les attributs divins*, conférences du P. Lacordaire à Notre-Dame, année 1848.

D'autres ouvrages précieux doivent ici être indiqués, comme pouvant satisfaire à la curiosité des cœurs sincèrement jaloux d'approfondir ces graves questions.

Les *Conférences du P. Félix, sur les dogmes et les mystères*, conférences de Notre-Dame, années 1861-62-63. — *Conversion et entretiens sur la résurrection*, par Droze.

Du dogme générateur, par l'abbé Gerbet ; *les Confessions de saint Augustin*, traduction de Moreau ; *les Études philosophiques sur le christianisme*, par Auguste Nicolas.

plonger Edmond dans un suprême étonnement : Élevé par un précepteur philosophe, qui, trouvant toutes les religions bonnes, avait conséquemment pour toutes un égal mépris, son éducation, très-soignée sous le rapport des sciences et des arts profanes, l'avait tenu éloigné de toutes les études de philosophie chrétienne, non moins que des pratiques religieuses ; et sa situation était celle de beaucoup d'hommes très-capables, très-érudits, qui savent tout, excepté ce qu'ils ont le plus besoin de savoir ; c'est-à-dire d'où ils viennent et où ils vont.

« Quoi ! se dit-il, l'intelligence humaine possède la puissance de pénétrer si profondément dans la pensée divine et d'assigner les motifs de ses actes les plus mystérieux en apparence ?... quoi ! réellement, des rapports incessants existeraient entre le ciel et la terre ?... entre le Créateur et la créature ?... quoi ! je ne suis pas un être isolé venu dans la vie pour une fin à jamais impénétrable ?... »

Ainsi, la parole d'un génie chrétien commençait à dissiper les ténèbres d'une intelligence pri-

sonnière de l'erreur : Dieu cessait d'être pour elle un inconnu auquel on n'a rien à dire...

Et les premières atteintes d'une joie nouvelle se faisaient sentir au cœur oppressé du jeune incrédule... c'était le Seigneur, qui sous les arguments de la logique sacrée, visitait cette pauvre âme en détresse, et produisait en elle un soulagement inespéré.

Si Rothenbourg n'était pas sans objections à l'égard des vérités qui passaient devant lui, du moins était-il sans résistance systématique ; et bien que l'ignorance paralysât certaines facultés de son âme, la bonne foi siégeait en son cœur; la grâce devait donc à une heure donnée, apporter en lui la lumière.

Cependant, le comte, tout novice encore en l'étude des choses d'ordre spirituel, se fatigua bientôt de cette ascension impromptue, et rendu au sentiment de son état présent, désireux d'apprendre, sans les demander, divers détails sur les œuvres fondées par madame de Thérange, il reprit la conversation :

« Ainsi donc, vous êtes fixé à la campagne, Monsieur Henri ?...

— Oui, Monsieur le comte; lors même que le souvenir de ma mère ne m'y attacherait pas, j'aurais encore des motifs pour y rester : mon père possède près du château de Thérange une assez belle propriété dont il m'abandonne le soin, et je me livre là, tout à mon aise, à mon attrait pour l'agriculture et pour l'horticulture en particulier.

— Ce goût est, assurément, de ceux dont on peut se faire honneur, mais suffit-il pour absorber toute l'existence d'un jeune homme?... Ne sentez-vous jamais le besoin d'une vie moins monotone?...

— Ma vie est régulière sans être monotone, reprit Henri : quoi de plus varié que la nature!... quoi de plus charmant à observer!... Combien l'étude qu'on en fait élève l'esprit et remplit le cœur!... C'est le jardin de Dieu, il s'y montre si prodigue de beauté!...

— Mais, dans ce jardin que vous cultivez avec tant d'amour, la plus belle des fleurs vous manque, ce me semble... est-ce que votre cœur n'aspire pas à la posséder?...

— Je vous comprends, cette fleur précieuse viendra, j'espère, un jour faire l'ornement de mon parterre; toutefois, Dieu ne m'a pas encore désigné ce trésor, et j'attends.

— Je vous félicite de votre patience... Ainsi, les dévots n'ont jamais la fièvre?...

— Pardonnez-moi, ils sont exposés à ces accidents comme le reste des mortels; mais ils connaissent les moyens d'en arrêter les accès.

— Et ces moyens sont?...

— Je vais vous étonner, provoquer même peut-être votre hilarité!...

— Qu'en savez-vous?...

— Eh bien, ces spécifiques merveilleux... c'est la religion qui les possède. »

Ainsi que Henri l'avait prévu, un sourire effleura les lèvres du comte : l'heure n'était pas venue pour lui, d'apprécier la justesse de cette assertion.

Henri ne se déconcerta point : il avait acquis une certaine expérience sur les causes et les effets de l'incrédulité, comme sur les causes et les effets de la foi, lors de son contact avec le jeune

monde des hautes études parisiennes : il savait que, si dans certaines âmes le rayon de la vérité pénètre lentement, son action n'en est pas moins certaine.

Ainsi l'on voit la vrille conduite par une main sûre, traverser peu à peu, mais irrésistiblement, l'écorce la plus dure, pour arriver enfin à la moelle de l'arbre.

« Expliquez-moi, je vous prie, dit Edmond, comment monsieur votre père, avec toutes ses capacités, a pu se contenter d'un village pour théâtre de son activité?...

— Trois raisons ont fixé sa détermination :

Ce village est son pays natal; cette localité avait besoin de son zèle; ce lieu est le centre d'une activité intellectuelle qu'on ne trouve pas toujours dans les grandes cités.

— Je sais que Thérange possède quelques établissements de charité, mais...

— Ah! Monsieur le comte, Thérange possède la marquise, c'est tout dire...

— Fort bien, reprit Edmond qui voyait avec plaisir le tour que prenait la conversation; mais

madame la marquise n'est pas à elle seule tout un public...

— Elle est tout un monde ! ce qui vaut mieux ; c'est-à-dire qu'elle résume en sa personne tous les éléments de la vie intellectuelle et morale, et qu'elle a le secret de répandre cette vie, par un rayonnement qui lui est particulier. »

Rothenbourg sentit la justesse de cet éloge.

« Quel malheur ! se dit-il, d'être ainsi rejeté loin de cette femme que tout le monde peut approcher, excepté moi... c'est ma faute, et non la sienne...

— Je vois, reprit Henri, que vous n'avez pas une idée précise de ce qu'est Thérange ; mais peut-être un jour viendrez-vous le visiter. »

Le comte soupira.

« En attendant, répondit-il tristement, veuillez me donner quelques renseignements sur les établissements créés par la marquise.

— Nous avons d'abord, comme bien vous pensez, un hôpital pour les besoins de la localité et des environs ; une distribution de vivres s'y fait journellement aux indigents ; dans ses dépen-

dances se trouve un petit pavillon consacré aux voyageurs sans ressources, qui peuvent, à toute heure de la nuit comme du jour, y trouver un abri momentané (1). Un orphelinat de garçons est sous le patronage de mon père; madame de Thérange s'est réservé particulièrement la surveillance des filles; cependant, persuadée que les deux sexes ont également besoin pendant longtemps des soins d'une mère, elle visite souvent le

(1) Un journal donnait dernièrement des détails sur le projet de fonder une association consacrée à l'œuvre des *Petites hôtelleries* ou *refuges temporaires*. Le *Moniteur catholique*, du 26 février 1865, contenait l'indication suivante qui rentre trop bien dans la pensée de l'auteur, pour ne pas être ici reproduite.

« La ville de Mulhouse, qui n'est jamais la dernière dans la création d'institutions de bienfaisance, a ouvert un asile pour les voyageurs sans gîte et sans ressources. Cette auberge a été fondée par M. Jean Dolfus, le 1er avril 1859. On donne à chaque hôte le gîte pour une nuit, un souper, un déjeuner le matin, et au départ, du pain et 20 centimes. L'auberge contient une chambre spéciale pour les femmes, et une infirmerie pour les malades. Il arrive souvent qu'aux plus nécessiteux, on donne une chemise ou une paire de souliers. Il serait à souhaiter que cet exemple fût suivi dans tous les grands centres de population. »

premier établissement, et sa présence fait le bonheur de nos chers petits élèves.

Ce qui distingue cette fondation, c'est qu'elle est l'expression d'une idée particulière à la marquise, celle de venir en aide à un genre d'infortune dont les souffrances sont rarement connues, ou que l'on apprécie mal, et pour lesquelles n'existent pas d'asiles spéciaux ; je veux parler des enfants chez qui se révèlent l'intuition et le goût des arts. Sachant ce que la vie renferme, pour ces natures impressionnables, de douleurs inconnues à la plupart des autres hommes, madame de Thérange les réunit, afin de les soustraire aux atteintes du découragement, qui trop souvent paralyse leurs moyens, dans les colonies où rien n'est en rapport avec leurs besoins moraux.

— Cette idée est aussi généreuse qu'elle peut être féconde ; mais comment reconnaître les vocations artistiques dès le jeune âge ?...

— Nous avons la classe d'expérimentation : lorsqu'après un certain temps d'études dirigées, soit vers les arts du dessin, soit vers celui de la musique, le sujet ne répond point aux prévisions

qu'on avait pu croire fondées, il est envoyé dans un établissement rural ou industriel, plus conforme à ses aptitudes. De même, et par suite de conventions arrêtées avec la marquise, ces maisons lui adressent les enfants dont elles ne peuvent tirer aucun parti : ce fait est ordinairement, à moins de nullité réelle, le signe précurseur de leur vocation artistique.

— Mais, que fera-t-on plus tard de cette légion privilégiée ?...

— Les membres protégés par madame de Thérange, trouvent des ressources comme professeurs parmi les familles qui se font un religieux scrupule de n'admettre dans leur sein que des individus d'une moralité certaine. En cas d'infortune, ils conservent pour toute leur vie le droit d'hospitalité sous le toit qui a protégé leur enfance. Ceux qui, plus aptes à la composition, veulent se fixer à Morinville, près Thérange, y sont autorisés. Ainsi, grâce à la marquise, le dénûment qui flétrit l'inspiration, la misère qui expose le talent de l'artiste à servir les mauvaises doctrines et les mauvaises mœurs, ces deux fléaux du génie des

arts, se trouvent conjurés par le génie d'un cœur de femme. »

« Quelle femme! en effet, pensa le comte, que ne l'ai-je mieux connue !... » « Une seule objection se présente à mon esprit, dit-il à Henri, comment ces talents naissants peuvent-ils se développer, atteindre à l'apogée de leur puissance, être mis en valeur enfin, dans un vieux château, situé en pleine campagne ?...

— L'émulation est entretenue par des concours et des prix décernés en public, après exposition et manifestation des œuvres. La peinture a son musée, la musique possède son odeum, et la poésie unit ces deux arts sur un théâtre.

— Un théâtre !... s'écria le comte, est-ce que les dévots ont des théâtres? est-ce qu'ils en prononcent seulement le nom sans épouvante ?...

— La religion, Monsieur le comte, ne condamne que leurs abus ; mais quand la scène s'épure et s'ennoblit, elle est autorisée par la sagesse et la piété. Combien de personnages éminents dans l'Église ouvrent cette lice aux capacités des élèves qu'ils ont groupés autour d'eux ?...

— Vous me confondez! j'étais loin de soupçonner une si grande libéralité.

— Ah ! dit Henri avec chaleur, si l'on pouvait tout à coup retrancher la prévention du cœur de nos ennemis, à quel petit nombre ils seraient réduits !... mais on juge,... et cependant on ignore...

—Il a raison, pensa le comte ; j'ai cru savoir, et je ne sais rien de ce monde religieux qui se meut dans un élément complétement inconnu du monde profane. J'avoue, dit-il tout haut, que j'ai partagé la prévention que vous venez de détruire.

— Puisque nous voilà sur un chapitre si vaste, dit Henri, et que vous paraissez accueillir avec indulgence mes réflexions, j'aborderai un autre sujet de préventions non moins funestes ; je veux parler du célibat : quoi de plus démonétisé que cette valeur sociale ?... et cependant c'est le célibat qui engendre et soutient les dévoûments les plus utiles au genre humain : je ne parle pas, bien entendu, du célibat pratiqué par l'égoïsme, j'entends le célibat accepté par le chrétien à qui Dieu en indique la vertu. Jugeons du célibat catho-

lique par ses effets ; ils sont là sous nos yeux.

A qui tant d'âmes en souffrance doivent-elles dans notre canton le bien-être et la paix ?... Au célibat de madame de Thérange ; si cette femme courageuse eût contracté une seconde union, croyez-vous qu'absorbée par ses intérêts propres, elle eût trouvé le temps de songer à ceux d'autrui ? Les devoirs de la famille n'auraient-ils pas dû primer sur tout autre devoir ?... Quelle était alors la destinée de cette population qu'elle alimente et qu'elle moralise par le travail dans l'ordre et la paix ? Comptez ses bienfaits dans le présent, et surtout dans l'avenir (car ses œuvres lui survivront) ; multipliez le nombre des individus par le nombre des années, par le temps probable de leur durée ; puis, posez, si vous le pouvez, le chiffre des heureux qu'elle aura faits !...

Maintenant, supprimez par la pensée toutes les femmes célibataires qui, sous des vêtements de velours ou de bure, possèdent l'âme de la marquise et reproduisent ses dévoûments... Je ne crains pas de le dire, le monde lui-même frémirait de crainte ; car le bruit de ses plaisirs serait

bientôt couvert par les hurlements de la misère et de l'émeute!... Voilà, Monsieur le comte, pourquoi les catholiques honorent le célibat (1). »

Edmond avait écouté religieusement cette apologie d'un état qui jamais ne s'était offert à son esprit sous cet aspect si grand, si vénérable; il resta silencieux, et son intelligent compagnon, sachant tout ce que l'âme peut acquérir dans un instant de réflexion, se garda bien de troubler la disposition que ses paroles avaient provoquée; il reprit son livre, en adressant secrètement au père des lumières, une chaleureuse invocation.

(1) *Le spectacle du sacrifice et de l'abnégation, devient d'autant plus salutaire et d'autant plus nécessaire à une société, que l'égoïsme y a pris des proportions plus effrayantes.* (Discours prononcé à Sainte-Clotilde, par le révérend P. Félix.)

CHAPITRE XXVII

Une confidence

La marquise recevait depuis un mois l'hospitalité de madame Valdour, et, malgré les souffrances de sa situation, son cœur toujours libre de préoccupations égoïstes, demeurait attentif aux intérêts d'autrui.

Elle avait remarqué plusieurs fois chez sa douce hôtesse, l'expression d'une mélancolie qui annonce ordinairement les réminiscences de la douleur. Trop discrète pour chercher à pénétrer ce qu'on n'avait pas l'intention de lui apprendre, elle désirait trouver néanmoins une circonstance favorable à l'épanchement de sa commisération. Madame Valdour éprouvait sans doute de son côté un besoin de confidence qui répondait à la charité de madame de Thérange, car un soir, se

trouvant seule auprès de Pauline, et la conversation s'étant engagée sur des sujets qu'on ne saurait traiter longtemps sans ouverture de cœur, Joséphine finit par avouer à la marquise sa véritable situation.

« Je ne suis pas veuve, comme on le croit dans ce pays, lui dit-elle, mes vêtements noirs, mon isolement, tout concourt au crédit de cette opinion, et j'en profite pour me renfermer dans le silence, au sujet d'un passé qui me laisse une blessure inguérissable. »

Madame de Thérange lui tendit la main ; une effusion mutuelle suivit ce premier mouvement, et, encouragée par le soulagement que procure un véritable et profond intérêt, madame Valdour entreprit le récit abrégé de sa vie.

« A seize ans, je n'aimais que mon père, et mon père, veuf depuis ma naissance, n'aimait que moi. Nous vivions tous deux sur les bords du Rhin, dans une belle propriété, où les talents du grand oculiste Obermann, ce père chéri, attiraient souvent des voyageurs, en dépit de sa volonté bien arrêtée de retraite et de repos.

« Un jour on lui annonce la visite d'un homme d'environ vingt-cinq ans, d'un aspect remarquable. Toutefois, une certaine hésitation d'allures contrastait singulièrement avec l'ensemble de sa personne; ce jeune homme avait récemment perdu l'usage de la vue, bien que son regard n'annonçât point la cécité.

« Mon père, touché de compassion pour une telle infortune, questionna l'inconnu avec un intérêt qui lui permit d'établir son opinion sur la nature du mal à combattre et il en prédit la guérison, pourvu que le malade se mît entièrement à sa discrétion pendant au moins une année.

« Soumission et patience ayant été promises, M. Valdour, car c'était lui, fut installé dans un pavillon du château, et devint l'objet de soins assidus. Peu à peu, les rapports entre le malade et nous devinrent plus intimes : ne recevant de consolation, d'encouragement, de distraction, que par notre entremise, il ne se sentait heureux qu'en notre compagnie.

« Mon père prévoyait bien les suites probables de cette liaison; mais il ne les craignait pas. En

effet, M. Valdour, rejeton d'une honorable famille, orphelin depuis longues années et libre possesseur d'une fortune à peu près égale à la mienne, lui paraissait un parti convenable ; il pensait donc avoir rencontré dans ce jeune homme, doué des qualités les plus brillantes, l'époux qu'il avait souhaité pour son enfant. Erreur bien fatale à tous ! et qu'un jugement plus pénétrant eût reconnue à propos !... Il est vrai que l'état de dépendance où se trouvait réduit le patient, avait assoupli momentanément son caractère, et tempéré l'impétuosité de sa nature.

« Je m'accoutumai donc à partager la sollicitude de mon père pour son intéressant malade ; je le dépassai même bientôt dans l'exercice de ces prévenances, de ces menus soins, dont les femmes possèdent le secret, et mon cœur était envahi tout entier par l'amour le plus profond, avant que j'aie pu me rendre compte de mes impressions.

« Les jours s'écoulaient avec douceur et rapidité dans les jouissances de la vie de famille : le malade touchait au moment d'une entière guérison, et mon respectable père se félicitait

avec nous du succès de ses efforts, lorsque frappé d'apoplexie, il fut en quelques secondes enlevé à ma tendresse.

« Je ne vous peindrai pas mon désespoir...

« Ma situation était en effet déplorable; je demeurais sans protecteur!...

« L'homme que mon père avait aimé, se trouvait alors mon seul soutien... Il se montra reconnaissant, et m'offrit aussitôt de réaliser un mariage projeté depuis longtemps.

« L'hésitafion n'était pas possible en pareille occurrence; le besoin de trouver un appui, me fit accepter la pensée de pleurer mon père sur le sein d'un époux : La nature des circonstances hâta donc une union qui, sous d'autres auspices, eût été longtemps différée.

« Six mois à peine étaient écoulés... et déjà un certain malaise se faisait sentir entre moi et mon mari!... Les regrets si légitimes que je donnais au souvenir de mon père, l'ennuyaient, le fatiguaient!!!

« Bientôt, il incrimina ma tristesse comme une offense faite à lui-même.

« Je fus aussi étonnée que blessée de cet égoïsme, et je commençai à m'apercevoir que nos sentiments avaient peu de parité : cette douloureuse découverte affligea mon cœur profondément.

« M. Valdour prit bientôt occasion de toutes choses, pour me reprocher de ne pas l'aimer assez. Ce reproche n'était pas mérité, il me découragea ; et comme je n'avais aucune expérience, je suivis dans ma douleur tous les mouvements de ma sensibilité, sans prévoir les conséquences de ce laisser-aller dangereux.

« Si j'avais possédé à cette époque ce qu'on appelle « l'esprit de conduite, » j'aurais peut-être pris de l'empire sur le cœur de mon mari ; mais je n'étais à ses yeux qu'une enfant, et il me traitait comme telle.

« Le deuil que je portais au fond de mon cœur bien plus encore que sur ma personne, me fit résister au désir exprimé par M. Valdour, de quitter notre demeure pour aller habiter la ville.

« Je me reprocherai toute ma vie ce manque de condescendance !... car probablement, à la faveur des distractions du monde, je serais parve-

nue à satisfaire l'esprit avide d'émotions, qui se trouvait sans aliments au milieu du beau domaine dont mon père m'avait laissé l'héritage.

« Un jour, à mon réveil, je trouvai sur ma table la lettre que voici :

« Quand vous lirez ces pages, je serai déjà bien « loin de ces lieux où de trop chers souvenirs « vous retiennent invinciblement attachée. Ne me « demandez pas où je vais... je l'ignore : moins « encore si je reviendrai ; ce serait m'obliger au « mensonge. Oui, Joséphine, c'est un adieu que « je dépose ici ; je souffre en vous l'adressant, « croyez-le bien, et cependant, rien ne saurait « ébranler une résolution longtemps méditée.

« Qu'ai-je donc fait, direz-vous, pour mériter « un pareil abandon ?... Joséphine, vous possédez « toutes les vertus qui ont droit au respect, peut-« être même à l'amour de certains hommes valant « mieux que moi, et je me plais à déposer ici l'aveu « solennel de ma profonde estime pour votre noble « caractère; que cela suffise, je ne dis pas à « votre bonheur, mais du moins à votre consola-« tion. Nous n'étions pas faits l'un pour l'autre,

« Madame, le hasard nous avait réunis, la né-
« cessité nous sépare. Une triste expérience m'a
« démontré ce que j'avais pressenti, c'est que
« mon organisation, exceptionnelle peut-être,
« me rend insupportable tout ce qui devient
« obligatoire. Il me faut, comme au coursier du
« désert, un espace sans limites; la liberté m'a
« toujours semblé le premier des biens en ce
« monde.

« Vous le voyez, Joséphine, c'est moi seul que
« j'accuse; soyez généreuse, et consentez à me
« rendre une indépendance dont le besoin est
« tellement impérieux, qu'il me contraint à l'in-
« gratitude envers une femme digne assurément
« d'un meilleur sort.

« Que des recherches et des poursuites ne me
« contraignent pas à vous haïr, Madame!... Je
« renonce à tous mes droits sur vous, renoncez à
« ceux que vous avez sur moi, à ce prix, mais à
« ce prix seulement!... je pourrai jusqu'à la fin
« de ma vie bénir votre mémoire. »

« Après une pareille épître, poursuivit madame
Valdour, je ne pouvais conserver aucune illusion,

j'étais veuve et orpheline à la fois, qu'allais-je faire de moi?...

« L'idée d'entrer dans l'état religieux s'offrit à mon esprit; je la repoussai comme une tentation. Me couvrir des insignes de la sainteté, tandis que mon cœur appartenait tout entier à la créature!... Hypocrisie : pour être digne de vivre dans le sanctuaire, pour y trouver le bonheur, l'âme doit avoir conservé sa liberté ou l'avoir recouvrée.

« Je résolus donc d'attendre, et ne pouvant convenablement demeurer seule dans ce château devenu désert par l'absence de tout ce que j'aimais, j'acceptai de ma tante, seule parente qui me reste, l'offre de venir vivre sous son toit.

« Depuis ce temps, j'ai trouvé en elle une seconde et tendre mère...

« Voilà mon histoire. »

La marquise tendit les bras à madame Valdour qui, se précipitant vers sa nouvelle amie, et posant sa tête sur le sein qu'on lui offrait, y demeura quelque temps en versant des larmes.

Après cet épanchement, madame de Thérange dit à la pauvre affligée :

« Je comprends et j'honore le sentiment qui vous porte à l'accusation de vous-même; mais, bonne Joséphine, croyez bien qu'eussiez-vous possédé toute l'expérience et l'habileté imaginables, un cœur fiévreux comme celui de votre mari n'aurait pu s'accommoder d'une vie régulière et d'une affection telle que la vôtre; il faut des événements tout particuliers, dont la Providence a le secret, pour triompher de semblables natures.

N'imaginez pas non plus que le monde et ses plaisirs, excitateurs funestes de nos passions mauvaises, pouvaient apporter un remède à vos maux; ils les auraient compliqués, multipliés, au contraire, en provoquant les appétits désordonnés de l'être que vous espériez alors apaiser; et de plus, ils eussent promptement porté atteinte à la noble candeur de votre chère âme...

Dieu connu, Dieu aimé, peut seul triompher des ardeurs indisciplinées, en leur offrant pour carrière les régions du dévoûment, dans l'ordre et l'harmonie. Si votre époux, dès ses jeunes années, avait reçu une éducation véritablement chrétienne, il aurait été prêt pour lutter contre

l'orgueil, l'égoïsme et le sensualisme, qui tourmentent tout cœur d'homme à son entrée dans la vie!... L'âge des tempêtes l'aurait trouvé fort!... Il eût expérimenté que le bonheur et la réelle indépendance, se rencontrent précisément dans l'observance d'une loi qui impose le discernement et la mesure à l'exercice de nos aptitudes, et il eût éprouvé de vives sympathies pour ce que votre cœur lui offrait de profondes, de délicates, de religieuses tendresses.

— Que vous me faites de bien! s'écria madame Valdour; je m'accusais de tous mes malheurs et je comprends aujourd'hui qu'ils étaient inévitables... Oui, comme vous le dites, notre religion sainte possède seule des recettes contre ces maladies de l'âme appelées passions à si justes titres; moi-même, comment aurais-je survécu au coup terrible dont je fus frappée, si le Dieu de la paix n'eût agi secrètement dans mon âme?... Je vous l'avouerai, sans l'onction versée peu à peu sur ma blessure par l'usage des sacrements, je serais morte, soit par le suicide, soit par l'excès de ma douleur. »

L'histoire de madame Valdour venait de rappeler à la marquise les premières années de sa jeunesse... Elle, aussi, avait aimé avec toute l'énergie de sa grande âme; elle, aussi, avait été subitement privée de l'objet de sa tendresse; elle, aussi, avait éprouvé la douce et puissante assistance de son Dieu, dans ces heures où le désespoir semble la seule porte ouverte à la douleur!

« Bénissons le ciel, dit-elle, bonne Joséphine, de nous avoir accordé l'intelligence des choses surnaturelles et divines, car, n'en doutons pas, sans cette grâce d'en haut, nous eussions été jetées violemment dans les abîmes si souvent ouverts par l'exaltation de l'esprit et la fièvre du cœur!... Oh! non, la force expansive qui travaille les âmes n'est pas de celles qu'on peut réduire à néant!... C'est la vapeur brisant toute résistance; à moins qu'une issue ne lui soit ménagée au sommet du vase qui la contient! Nous voyons chaque jour ce que deviennent les plus belles intelligences, lorsqu'elles ne se dirigent pas à propos vers le ciel!... Considérez, au contraire, par l'exemple des Augustin, des François-Xavier et

tant d'autres, ce que produisent les lumières de la foi, ajoutées aux facultés intellectuelles de l'homme, et s'emparant des énergies de son cœur !... C'est, pour celles-ci, le passage d'une obscure captivité au plus délicieux affranchissement...

— Tout cela est vrai, reprit madame Valdour ; mais, ajouta-t-elle en soupirant, le cœur est un insensé, qui s'avise parfois de regretter le temps de sa captivité !...

— Ce regret, ma bien chère, révèle une seule chose, c'est que la guérison n'est point parfaite... il ne prouve rien contre le remède... Je me figure un infirme auquel on aurait rendu l'usage de ses jambes, et qui, en se séparant de ses béquilles, s'écrierait avec douleur : « Hélas ! qu'elles étaient « belles !... » Mais ne plaisantons pas sur un sujet si grave !... » ajouta vivement la marquise, craignant que la justesse de sa comparaison ne vînt blesser une âme endolorie.

Madame de Thérange, aussi bonne que perspicace, sentait profondément ce que le désœuvrement, l'inaction, peuvent avoir de fâcheux pour

un cœur convalescent encore ; elle exprima donc chaleureusement le désir d'emmener sa douce compagne au château de Thérange, où celle-ci trouverait mainte occasion d'exercer tout le dévoûment dont sa belle âme possédait l'instinct.

« A l'âge de ma tante, répondit madame Valdour, on ne saurait s'accommoder d'aucun changement, je me dois tout entière à sa vieillesse; mais, plus tard, si je me trouvais seule une seconde fois, c'est près de vous que j'irais chercher force et consolation. »

CHAPITRE XXVIII

La marquise à madame d'Alry

« Je vais de mieux en mieux, chère amie, et j'use avec bonheur de la permission d'écrire, qui m'est enfin octroyée par mon excellent docteur d'Hermel.

« Ah ! que n'étiez-vous près de moi pendant ces jours d'épreuves !... Combien la présence d'un être aimé est bienfaisante !... combien son absence laisse de vide !... mais ne louez pas tant mon courage ; il ne m'appartient guère, je vous l'assure... La patience me manquerait à chaque instant, si la vue du Sauveur sur la croix ne prolongeait d'heure en heure, de minute en minute, l'état d'acceptation où je me trouve.

« Dieu est bien généreux, chère Léonie ; il rend au centuple le peu qu'on fait en union de volonté

avec la sienne!... Au plus fort de mes douleurs, j'éprouvais parfois des ravissements intimes inexplicables pour ceux qui ne croient pas à l'action directe de Dieu sur les âmes ; mais que vous comprendrez parfaitement, car vous savez goûter les procédés divins...

« Quel bonheur de causer avec vous de tout cela !... Depuis si longtemps, nous sommes privées de ces échanges d'âme à âme, qui font la joie des moins riches en intelligence, comme ils faisaient celle de saint Augustin et de sainte Monique!... joie qui, sans conteste, occupe le premier rang des félicités en ce monde!...

« Mais je m'arrête,... des réprimandes tendrement sévères pleuvraient sur moi, si j'abusais de mes forces renaissantes. Je vous embrasse avec effusion, en sollicitant de votre part de longs détails sur vous et les vôtres. »

Madame d'Alry à la marquise de Thérange.

« Quelle joie!... voici enfin cette chère écriture!... Le croiriez-vous, ma bien-aimée Pauline, j'ai considéré longtemps l'adresse de votre lettre avant de l'ouvrir!... ce papier ne pouvant m'échapper, je me reposais dans la satisfaction que j'allais goûter à le lire, avant de m'en donner la jouissance!... L'heure des félicités est si rare et si courte en ce monde!... qu'il faut bien l'allonger en avant et en arrière autant que possible...

« Vous voulez de mes nouvelles, vous demandez des détails... Je ne saurais rien vous taire... votre affectueuse missive m'est arrivée au moment où je me sentais atteinte par un accès de véritable désespoir maternel... Hélas! mon fils encore enfant, se pose en révolté contre moi et contre son précepteur... Le dernier fruit de mon sein désole sa pauvre mère, si maladive et si affaiblie...

« L'esprit du siècle s'est tellement emparé de ce jeune cœur, que, non-seulement je ne trouve

plus en lui de soumission, mais, le dirai-je, hélas ! presque plus d'amour !... C'est un ton !... des manières !... Il faut voir mon Rodomont de douze ans prétendre à la suprématie et jouer au dictateur !... Que faire contre l'exemple et les mauvaises impressions inévitablement reçues au milieu des jeunes gens qui suivent avec lui les mêmes cours ?... J'ai fait mille efforts pour garantir mon fils de leur influence pernicieuse...

« Je voulais prolonger pour lui la vie de retraite et de famille, jusqu'au temps où il eût acquis un développement d'intelligence et de sentiments, capable de résister à l'action des principes perturbateurs ; car, c'est pendant la période écoulée au foyer maternel, que se construit jour à jour pour l'homme destiné aux grandes luttes, le rempart de principes qui doit sauvegarder les intérêts de son âme, de son cœur, sa destinée tout entière !... Mais pouvais-je réussir, quand l'ennemi le plus dangereux est le chef de la famille !... Chose déplorable, mon mari, loin de seconder mes vœux, compromet continuellement tout le succès de mes efforts vis-à-vis de Charles. L'insouciance de

mon pauvre d'Alry, sa légèreté à ce sujet, sont inouïes. Sa philosophie consiste à mettre toutes les données morales et religieuses en question!... Son fils est complétement séduit par cette *largeur!*... cette *hauteur!* de vues... il est ravi par les raisonnements qui autorisent tous les abus du sens individuel, en mettant l'*ad libitum* à la place de l'absolu doctrinal, si nécessaire à l'aplomb et à la joie des âmes!... Un tort incalculable est ainsi fait au jeune être pour qui des principes certains sont de toute nécessité, dès les premiers pas dans la vie!... Malheureusement, il suffit d'un geste, d'un sourire, pour anéantir à l'instant le crédit des leçons données à l'enfant.

« L'éloignement habituel de monsieur d'Alry ne remédie pas au mal : l'esprit de critique outrecuidant et badin, reprend sa désastreuse influence sur Charles, à toutes les époques où il revoit son père, qui ruine ainsi périodiquement l'édifice moral dans lequel j'espère, toujours en vain, pouvoir abriter le cœur de mon fils!...

« Où allons-nous, ma chère amie?... la société tout entière a pris le genre qui me désole chez

mon enfant!... On ne respecte aucune autorité, on est hostile aux hiérarchies!... on n'a de déférence ni pour la science, ni pour les traditions : un étourneau vous donne son sentiment sur les grandes questions d'ordre religieux, politique, etc., etc., et tout est dit, vous devez vous incliner... Les imberbes et les barbus méprisent désormais également les enquêtes sérieuses à l'égard des causes les plus graves. On entend les catholiques, eux-mêmes, bavarder sur l'Église sans l'ombre de ce respect prudent que commandent la foi et l'amour sincères : la crainte de scandaliser les faibles, ne suspend aucune attaque, et la verve de ceux qui se prétendent *dévoués*, fait souvent plus de tort que celle des ennemis!!!... On la critique, cette sainte Église, sans avoir approfondi l'importance des principes qu'elle soutient, sans même bien connaître sa doctrine!!!... On jase sur les textes sacrés, sur les Saints Pères, sans les avoir lus!... On décide du bien ou du mal social, sans avoir fixé sa morale à soi!... On n'étudie plus, on tranche, et personne ne prie!...

« Je pose la plume, car mes pensées deviennent si tristes en ce moment, que je vous affligerais.

« Écrivez, écrivez, autant que cela vous deviendra possible. »

Madame d'Alry à la Marquise.

« Je m'attendais à votre réponse, chère amie ; selon mon habitude, doux fruit de notre amitié, je me suis fait dire par vous ce que ma conscience murmurait, et parce que vous l'avez dit, je suis plus courageuse à l'entendre... Oui, je me séparerai de Charles, il faut l'isoler de ce monde qu'il voit trop ; ce n'est pas dans les conditions où je suis, que l'éducation particulière peut avoir des avantages au delà de douze ou quatorze ans !...

« Oui, je sais quelle sorte d'institution offre le plus de sécurité sous le rapport moral.

« Non, je n'écouterai plus les lamentations de mon cœur... je tâcherai d'enrayer le mal au début; c'est bien là ce que la raison commande, je ne le comprends que trop !... et je vous remercie tendrement de tous les ménagements dont vous entremêlez vos conseils... Oh ! croyez que je les suivrai : à la vue de tant de désastres dans mon intérieur de famille, ma résolution est bien prise; j'éloignerai de moi mon enfant si frêle, si délicat,

et qui aurait pu si facilement être heureux longtemps encore sous mes ailes !...

« Cependant, il y a une époque convenable à choisir pour prendre ce parti, et je ne puis rien conclure en l'absence de mon mari. Je vais par écrit commencer la discussion à ce sujet ; puisse ma déplorable santé se soutenir, et suffire à tant de soucis, d'émotions.

« Mais voici encore une question à résoudre, et elle est pour moi un nouveau sujet d'angoisse. Les amis de mon fils ont fait naître en lui l'ardent désir d'assister à quelque représentation théâtrale. Je ne puis longtemps différer de me prononcer d'une manière catégorique.

« L'impatience de Charles est extrême ; elle est activée par les propos des parents qui, sans hésitation, conduisent leurs enfants au spectacle. Il faudra bien dire oui... mais je l'avoue, cette parole me semble si redoutable pour l'avenir de mon fils, elle comporte une telle responsabilité maternelle, que je tremblerai certainement en la prononçant. Ces enfants !... s'ils savaient !... s'ils pouvaient comprendre les alarmes des mères pour

leurs âmes, fleurs célestes que Dieu nous donne à cultiver et que ces jeunes imprudents brûlent d'exposer à tous les vents!...

« Je sais les considérations qu'on fait valoir ordinairement en faveur des représentations scéniques: il en est qui paraissent judicieuses, et cependant une répugnance instinctive me laisse en suspicion à l'égard du théâtre le mieux dirigé, à l'égard même de celui que vous protégez à Morinville!... C'est l'effet de mon éducation sans doute et la prévention agit ici plus peut-être que mon bon sens...

« Je vous l'avouerai, les discussions qui se succèdent à ce sujet dans ma pensée la fatiguent; il me semble assister à une assemblée tumultueuse où les arguments en faveur de principes opposés s'échangent avec rapidité, sans qu'un accord soit possible entre les idées; et cependant chacune me paraît également fondée en raison!...

« Au milieu de tout ce bruit intérieur, je reste incertaine et d'autant plus troublée, que je me sens obligée de prendre mon parti promptement... Je dois avec aplomb indiquer une route

à mon élève, et je sens que je ne jouis pas de mon équilibre!... Je penche tantôt à gauche, et tantôt à droite, évidemment je suis un mauvais guide... il me faut une solution, une lumière, et pendant que je la cherche, mon enfant tempête!... il veut s'élancer dans l'arène, il se désole, parce qu'il sent que je serre le frein...

« Parfois il se plaint naïvement encore de moi, à moi!... il gémit d'une manière touchante de la résistance que j'oppose à son désir... si je persiste longtemps dans mon hésitation, je vais incessamment être appelée «*tyran*» et mon fils brisera ses dernières amarres à mon cœur!...

« Faut-il que, pour le satisfaire, je lui donne facilité de goûter à des plaisirs dont je l'ai jusqu'à présent complétement sevré?... Il ne réclame encore que des joies modérées... mais quand on va au feu on s'y brûle, et l'incendie gagne!...

« Je ne puis pourtant le mettre au cachot, par la crainte qn'il ne se perde dans les voies de la vie; car enfin, il a droit à la vie, au bonheur!...

« Je serais intarissable sans sortir de mes alternatives...

« Venez à mon aide, hâtez-vous de me secourir !... »

P. S. « J'oubliais de vous dire que la baronne de Rudzell vient de m'écrire une longue lettre, fort obligeante, pour savoir si je suis satisfaite des gens qu'elle m'a procurés au moment de mon départ pour Paris; un garde que j'ai laissé surveillant à ma campagne, et la femme de chambre que vous connaissez. Elle a eu l'attention d'aller jusque chez moi malgré la demi-lieue qui sépare ma maison de son castel, afin de s'assurer si son protégé exécute fidèlement mes ordres : bien que les détails qu'elle croit devoir me donner soient assez superflus, je dois lui savoir gré de sa bienveillance.

« Mais ce ne sont pas seulement mes intérêts qui l'occupent, elle prend surtout les vôtres à cœur et me demande de vos nouvelles, ce que vous faites, etc., avec le ton d'une sollicitude toute particulière. Décidément, cette ancienne et nouvelle voisine me semble une bonne et sainte personne, qui pourra faire beaucoup de bien dans le pays. »

La marquise à madame d'Alry.

« Je comprends vivement vos angoisses, ma pauvre Léonie; l'incertitude produit la désolation, comme l'*ad libitum* amène le désarroi... « *Venez à mon aide!* » dites-vous, « *hâtez-vous de me secourir!* » Chère amie, cette parole est sacrée et c'est à Dieu qu'elle doit être adressée.

« Ce qui est nécessaire au milieu de vos troubles, c'est que vous vous attachiez aux données fournies par nos dogmes religieux eux-mêmes, car la logique qui découle de leur énoncé, vous fournira tous les préceptes nécessaires à votre conduite dans la circonstance actuelle.

« Je reprends une des dernières phrases de votre lettre : « Mon fils a droit à la vie, au bonheur!... » Causons, puisque vous le désirez.

« Il est certain que nos âmes, arrivant à la vie avec les instincts révélateurs de leur destinée primitive, veulent la félicité accompagnée de toutes ses divines conditions de durée, variété,

plénitude, et que notre intelligence, s'emparant des moyens laissés à notre disposition en ce monde, prétend organiser la jouissance sans entraves; la question est de savoir si ce résultat est possible et s'il faut en poursuivre l'accomplissement. L'expérience humaine se charge de la réponse... « *Toute jouissance qui aura pour effet d'exalter nos appétits d'ordre inférieur, sera pernicieuse.* » Les faits sont là pour attester la valeur de cette assertion, nul esprit droit et sincère ne lui fera opposition.

« J'entends la jeunesse s'écrier : « Quoi!... il faut admettre que nous tenons de Dieu des instincts en contradiction avec la destinée qu'il nous a préparée?... »

« Dieu nous avait établis corps et âmes dans les conditions de l'ordre, de l'harmonie, et gravitant vers lui, source de félicités infinies.

« Cette gravitation n'existe désormais qu'à un degré réduit chez la plupart des hommes : l'harmonie, l'unité de tendance, ont été remplacées par un dualisme déplorable; l'homme extérieur est souvent hostile à l'homme intérieur; tantôt la

chair opprime l'esprit, tantôt l'esprit tente la chair; néanmoins nos besoins psychologiques gardent le caractère de notre vocation primitive, et rien n'affirme mieux le désaccord survenu dans la création, que l'impossibilité où nous sommes désormais d'atteindre au bonheur voulu par notre âme, en satisfaisant tous nos désirs sensuels.

« Une ressource pourtant est restée à la disposition de l'homme déchu, elle lui est fournie par une franche appréciation de sa situation en ce monde.

« Son état d'infirmité est flagrant; un régime approprié à ses maux lui est donc nécessaire. Bienheureux celui dont le bon sens accepte ces vérités, et qui consent à mettre sa conduite en rapport avec elles !...

« Pauvres blessés de la chute originelle, nous n'avons absolument d'autre parti à prendre que d'ajourner, à l'heure de l'entrée dans l'autre patrie, la jouissance pleine et entière de tout ce que rêve le cœur de l'homme : jusqu'à ce moment, l'amoindrissement de nos épreuves ne nous sera procuré que par la pratique des vertus, et le dé-

veloppement, toujours croissant, de notre personnalité spirituelle.

« A ce compte, dira-t-on, la vie est donc un long martyre ?... »

« Les experts dans la cause s'empressent d'affirmer que la prudence, la réserve, unies aux dévoûments de la piété catholique, savent ouvrir des portes d'or à des félicités qui dépassent en douceur, tout ce que les jouissances d'un autre ordre peuvent procurer ; et vous savez aussi bien que moi, chère amie, la vérité de ce que j'avance.

« En face de ces principes, que doivent faire ceux qui ont charge d'âme ?... ce que fit le Sauveur ; il répandait la parole de vie... puis il courait au secours de ceux qui s'étaient perdus, pour n'avoir pas écouté !...

« Vous tendrez les bras au prodigue, et s'il vient à tomber aux épines, vous irez l'y chercher.

« Mais résolvons la question pendante, direz-vous ; mon fils, emporté par le courant mondain, fréquentera le théâtre,... il y sera enivré !...

« Hélas ! ma pauvre amie, vous employez bien ici le mot le plus juste, car, malgré toutes les

thèses que l'on voudra soutenir, les gens sincères avoueront que le théâtre moderne équivaut, pour la jeunesse surtout, à une liqueur enivrante... Il faudrait dire corrosive ; car vous savez à laquelle on peut comparer ce que l'art dramatique sert actuellement au goût émoussé du public !...

« Supposons qu'on choisisse son spectacle ; que l'empoisonnement ne soit pas positivement le résultat du sujet mis en scène !... il sera peut-être la conséquence du mode adopté pour l'interprétation ; puis enfin, ne nous le dissimulons pas, ce poison, il est aussi dans nos veines !... Elles le charrient depuis la sortie de l'Eden, et il y acquiert inévitablement un degré d'effervescence dévastatrice, sous l'influence de tout ce qui nous est offert à la fois, par les représentations de notre époque.

« J'entends, chère Léonie, votre gémissement qui se renouvelle :

« — La difficulté ne saurait donc être levée ?...
« La sagesse maternelle demeure placée entre ces
« deux écueils : compromettre l'innocence par un
« consentement, ou provoquer la rebellion par un
« refus !... »

« Dans cette extrémité, trois moyens d'atténuer le mal doivent être employés.

« Choisir les pièces les moins mauvaises ;

« Accompagner votre fils au théâtre ;

« Causer beaucoup avec lui de ce qu'il aura vu et entendu, le mettant bien à l'aise vis-à-vis de vous et de lui-même, en ayant grand soin de vous garder par une sévérité intempestive, de le porter à vous dissimuler la moindre de ses impressions ; car, ce qui importe avant tout, c'est de posséder sa confiance et de l'obtenir, par le charme qui s'attache à l'épanchement.

« Que votre enfant soit vrai dans ses rapports avec vous, et tout sera gagné ; la sincérité est la seule vertu qu'on puisse attendre de l'être qui ne connaît encore que le désir et l'espérance.

« Une précaution doit être soigneusement prise de la part de l'instituteur. Elle consiste à empêcher que la sagesse et l'expérience dont il jouit, ne l'entraînent à se servir de la mesure d'appréciation qui lui est propre vis-à-vis de son élève.

« L'échelle de la perfection a de nombreux de-

grés; il importe de les gravir doucement l'un après l'autre... C'est donc avec une grande modération qu'il faut prêcher la vertu; cependant on doit soutenir sa cause sacrée; et même, on est dans l'obligation d'être assez habile pour disposer le jugement d'un élève à se déclarer en faveur du bien, quels que soient les séductions de son esprit, les entraînements secrets de son cœur.

« Vous entendez dire souvent, d'une part : « *l'art est divin! les représentations dramatiques, supposées au service de la morale, sont le moyen le plus prompt et le plus efficace d'instruire les masses populaires...* »

« D'autre part, vous voyez briser plus d'une lance pour soutenir que « *l'art est corrupteur!...* » Eh! bien, ces deux assertions sont à la fois justes et fausses; la nature du résultat tient à la manière dont l'art se produit.

« Le théâtre doit avoir pour mission d'épurer les mœurs, en tirant les âmes de la torpeur que leur impose la vie matérielle, pour les introduire dans la région où s'allument les saints enthousiasmes.

« C'est par suite de cet ordre d'idées, chère amie, que j'ai fondé l'école dramatique de Morinville. Elle a pour programme l'étude des moyens propres à concilier les exigences de la scène, et celles des bonnes mœurs.

« Je serais bien heureuse ! si ma jeune académie, dans son émulation sainte, finissait par engendrer un théâtre religieux; car, il n'y a pas à sortir de cette assertion : « *L'art ne cessera d'être corrupteur, que lorsqu'il sera religieux dans l'acception exacte du mot; c'est-à-dire, lorsqu'il portera nos âmes à se rallier à leur principe.* »

« Je ne puis avoir la pensée d'opérer une régénération, mais chacun en ce monde est tenu de semer son grain de sénevé, le Seigneur ensuite en dispose.

« Puisque vous-même, ma Léonie, avez mis en cause notre petite académie naissante, modeste sanctuaire où se recueillent quelques âmes de bonne foi, je vous dirai ici encore un mot qui vous fera complétement saisir le but de son institution.

« Tout sujet qui s'y présente ayant aptitude à

embrasser la carrière artistique, dans quelque partie que ce puisse être, est moralement élevé au point de vue de l'apostolat : on lui inculque de bonne heure que sa mission par le monde sera sacrée; car l'artiste, doué de la vive perception des attributs divins que reflètent les choses du monde physique, capable d'en propager par ses œuvres une saisissante répercussion, est tenu de posséder une doctrine qui l'empêche d'égarer ses efforts.

« Cette doctrine peut formuler des préceptes spéciaux, aussi bien pour le peintre, le sculpteur, que pour le musicien.

« J'ai la persuasion que le secret du plus ou moins de succès des œuvres d'art, dans le monde profane lui-même, est en raison du plus ou moins d'*orthodoxie* de ces œuvres, c'est-à-dire de leurs fidèles rapports avec les vérités dogmatiques siégeant au sommet éblouissant de la théologie, et s'adaptant par leurs conséquences à l'esthétique de l'art.

« Je mets en dehors de ma pensée, bien entendu, la réussite des productions du vice, devant les

disciples de la dépravation, je n'en tiens point compte; car les affluents de la corruption portent leurs flots bourbeux promptement aux abîmes, ne fût-ce qu'à celui de l'oubli.

« Il est cependant, je dois en convenir, des œuvres puissantes et durables en apparence, qui jouent parmi les masses le rôle de l'hérésie!... Foncièrement pernicieuses par leur secret antagonisme à l'égard du Dieu parfait, elles sont séductrices, et s'attirent des partisans passionnés... Mais, grâce au Seigneur, le beau véritable ne perd jamais entièrement sur les âmes son légitime empire, et il arrive qu'à un instant donné, cet empire se révèle!... Les plus fiers sceptiques alors se trouvent réduits à d'étranges et bien heureuses inconséquences!...

« Au moment où ils s'y attendaient le moins, est venu briller un reflet de la perfection divine... et les voilà émus, saisis par l'enthousiasme!...

« Ce qui prouve qu'au fond des cœurs, Dieu reste possesseur d'une fibre sacrée, qui frémit et lui rend hommage, quand il se manifeste.

« Vous êtes, chère Léonie, en tout ceci d'ac-

cord avec moi, comme toujours, j'en suis sûre.

« Puissent les idées que je vous communique vous aider un peu à résoudre vos alternatives ; mais ne négligez pas de consulter les autorités compétentes, relativement à l'opportunité de la permission réclamée par votre fils...

« C'est la connaissance particulière et intime de l'enfant, qui pourra surtout vous déterminer au consentement, ou motiver votre refus.

« Je vous embrasse tendrement. »

P. S. « Je suis obligée d'ajouter quelques lignes à ma lettre déjà trop longue, pour vous parler de la baronne de Rudzell.

« Vous avez oublié ce que je vous écrivis un jour... Eh bien ! mes appréhensions se trouvent trop justifiées, et j'avais mille fois raison de vous inviter à beaucoup de circonspection dans vos rapports et votre correspondance avec elle : c'est une personne qu'il faut tenir à distance le plus possible, si l'on ne veut devenir la proie de son zèle âpre, intempestif et inconsidéré. Je vous raconterai sa visite en cette maison : elle fut pour moi une véritable épreuve, et je vous assure qu'en

ce moment-là, ce n'était pas ma jambe qui me faisait le plus souffrir !

« La chère dame possède le secret de mettre hors de soi, toutes les personnes qu'elle prétend obliger. Alice, malgré sa douceur, ne peut qu'à grand'peine contenir son irritation, quand il lui faut subir sa présence ; et ma bonne petite Céline, qui sent si vivement tout ce qui me touche, entre en fureur, dès que la baronne a tourné les talons.

« Mon absence de Thérange a surexcité le dévoûment de la bonne dame pour mes œuvres, au point de vouloir se mêler de toutes choses ; et sans d'Hermel, qui a mis son veto partout, « *la confu-*
« *sion la plus complète régnait au camp d'Agra-*
« *manthe !...* »

« J'ai dit, *bonne dame*, ne croyez pas en effet que cette femme soit méchante ?... Elle veut le bien, mais elle ne sait pas l'accomplir, et se fait à son propre égard de grandes illusions !... Nous en causerons ; il faut la plaindre, et nous mettre autant que possible à couvert de son artillerie bruyante, qui bat en brèche tous les remparts de la prudence, de la convenance et du bon ton. »

CHAPITRE XXIX

Histoire de Lucile

Pendant la convalescence de la marquise, Céline Marcel reçut de Thérange une lettre de son amie Lucile Fleurval : cette missive lui fit verser d'abondantes larmes ; elle se rendit près du docteur d'Hermel, pour lui demander conseil sur l'usage qu'elle en devait faire.

« Puis-je la montrer à madame la marquise ? lui demanda-t-elle.

— Non, mon enfant, madame de Thérange recevrait certainement à ce sujet une impression très-pénible, et elle a besoin de calme, de ménagement...

— C'est ce que j'ai pensé, répondit Céline ; cependant la mort n'attend pas, et si ma pauvre Lucile n'était plus de ce monde quand nous retournerons au château, madame ne me pardonne-

rait jamais de lui avoir laissé ignorer qu'elle fût si près de sa fin.

— Voulez-vous que madame la marquise parte avant complète guérison?... Qu'elle s'expose à perdre tout le fruit de son courage et de sa patience?

— Oh! non, non!... s'écria Céline, je garderai la lettre et j'y répondrai de mon mieux.... Mais comment consoler cette chère Lucile?... Quelle douleur pour elle ajoutée à tant d'autres!... Se voir privée à son agonie, peut-être, d'une parole de madame!... »

Et Céline se retira le cœur bien gros.

On voudra sans doute apprendre ce qui avait amené chez madame de Thérange la jeune malade tant aimée de Céline; il est nécessaire que nous donnions ici l'abrégé de son histoire.

Lucile Fleurval habitait avec sa mère une petite propriété située au pied des Alpes, à nos frontières de Suisse. Son père, habile cultivateur, avait en mourant laissé à sa famille assez d'aisance, pour qu'elle pût vivre dans l'indépendance et dans la paix.

Cette paix, si précieuse, sans laquelle rien n'est bonheur ici-bas, régnait dans le cœur des deux femmes : elles ne comprenaient pas qu'on pût souhaiter quelque chose de plus que le bien-être dont elles jouissaient ; car usqu'ici, les sollicitudes causées à toutes deux par la direction du petit faire-valoir, était un aliment d'activité suffisant pour chacune.

La mère élevait sa fille avec tous les soins dont elle était capable, et cette enfant à seize ans flattait son orgueil autant que sa tendresse.

Un jour, deux voyageurs fatigués, frappèrent à la porte de la demeure champêtre : L'un, portait sur toute sa personne le cachet d'une distinction qui révèle toujours l'élégance des mœurs si non leur pureté parfaite. Le timbre de sa voix était sonore et mélodieux ; son regard vacillant, où la douceur semblait n'être que factice et passagère, trahissait par instant, soit une insouciance orgueilleuse, soit une morosité sauvage ; toutefois, ces nuances échappaient aisément à une observation superficielle, et ce qui frappait tout d'abord en cet homme, c'était l'agrément des manières

dont l'autorité n'excluait pas le charme ; on pouvait même trouver en lui, selon l'occurrence, une sorte de bonhomie, dont il ne fallait pas sonder la réalité, mais qui suffisait à prévenir en faveur du personnage dont nous esquissons le portrait.

Son acolyte, plus jeune, et doué aussi d'un beau visage, ne faisait néanmoins pas plus d'effet à ses côtés, que le garçon de bureau près du ministre ; et malgré l'air d'importance qu'il cherchait à se donner, comme en dépit de la riche épingle qui brillait à sa cravate, une certaine vulgarité de traits, de gestes, et de tournure, disait à tous, avant même qu'il n'eût révélé par son langage les défauts de son éducation : « voici le valet ! voilà le maître ! »

Cependant, une sorte de compagnonage, à défaut de confraternité, existait entre ces deux hommes ; ils semblaient se donner le mot, pour diminuer la distance qui les séparait.

Cet état de chose était-il le résultat du sentiment équitable et délicat, né du christianisme, qui porte le supérieur à voir un frère dans celui dont il paye les soins ?... De ce précepte évangéli-

que, qui dispose l'inférieur à rendre sa servitude honorable en la faisant remonter jusqu'au maître suprême ?...

Évidemment, nos deux individus ne s'inspiraient point de cette donnée sublime et bienfaisante ; quelque intérêt du moment produisait sans doute cette familiarité suspecte, entre deux personnes de conditions si différentes.

On voit souvent l'amour des plaisirs établir une fausse et funeste égalité entre le supérieur et l'inférieur, lorsque ce dernier devient le confident indispensable des vices de celui qu'il devrait pouvoir respecter...

La suite de cette histoire fera connaître le genre d'intimité qui régnait entre ces deux singuliers rivaux ; mais nous saurons dès à présent qu'un caprice d'homme blasé, un accès d'humeur avantureuse, avait déterminé le premier de nos héros à entreprendre un voyage pédestre en qualité d'artiste, et que, charmé par l'aspect pittoresque des lieux où sa course vagabonde l'avait conduit, il avait résolu de s'y arrêter pour prendre diverses esquisses, et enrichir sa collection d'amateur.

« Nous ne sommes pas dans l'usage de prendre des locataires, » répondit la maîtresse de la maison à la demande qu'on venait de lui adresser ; mais ayant considéré attentivement celui qui portait la parole, et subjuguée peut-être par l'air et l'accent de ce visiteur inaccoutumé, elle reprit bientôt :

« Je ne refuse pas néanmoins de vous donner l'hospitalité pour quelques heures, si cela peut vous obliger... entrez vous reposer.

— Lucile !... dit-elle en ouvrant une porte, dis qu'on apporte des rafraîchissements, voici des visiteurs qui nous arrivent. »

Ces paroles avaient frappé agréablement l'oreille du chevalier errant : il avait compris que la vieille dame avait une fille : un éclair brilla dans ses yeux, et ce fut avec empressement qu'il s'installa près de la table d'une salle à manger, tandis que l'obligeante hôtesse conduisait le second voyageur dans une chambre voisine, pour y déposer quelques effets dont il était porteur.

« Comment s'appelle *votre monsieur*, et qui est-il ? lui demanda-t-elle.

— Il se nomme Derlac ; c'est un artiste, et des

meilleurs : il fait de son pinceau tout ce qu'il veut ; paysage, portrait, tout enfin.

— Ah ! vraiment !... reprit la bonne dame, il fait le portrait !... est-ce heureux ! moi qui désirais tant avoir celui de ma fille !... Mais quel est votre nom à vous ?...

— Bertrand, pour vous servir...

— Eh bien ! Monsieur Bertrand, votre maître m'a tout l'air d'un brave homme ; d'un homme comme il faut...

— Ah !... çà, je m'en vante, reprit le serviteur en se redressant fièrement.

— Je vous crois ; en conséquence, s'il a véritablement l'intention de rester quelque temps dans notre pays, je pourrais lui offrir deux chambres qui sont là-haut à ne rien faire, depuis la mort de mon pauvre mari.

— Monsieur voyage pour son plaisir, il suit sa fantaisie, quand il se trouve bien dans un lieu, il y reste ; c'est tout naturel.

— En ce cas, il ne manquera de rien ici, ni vous non plus. »

« Voilà qui va vite et bien !... » se dit tout bas

le rusé Bertrand : il avait remarqué l'impression joyeuse de son maître en entendant l'ordre donné à la fille de la maison, et il ne doutait pas qu'un petit roman de quelques heures, ne vînt faire diversion à la monotonie du voyage.

Laissons le *Figaro* français forger ses plans démoniaques, et retournons dans la salle où monsieur Derlac, comme l'appelait Bertrand, avait été introduit.

Resté seul, il s'était emparé de deux chaises, dont l'une supportait ses jambes fatiguées. Le coude soutenu par la table, la tête par le poing, et les yeux fixés sur la porte, le nouveau venu attendait avec un intérêt marqué qu'elle s'ouvrît.

Un homme de quarante ans, saturé de ce qu'on appelle les plaisirs, qui a vu inscrire ses succès dans les annales d'une haute galanterie, semble ne pouvoir être accessible aux impressions fournies par une rencontre si modeste en son genre... Mais hélas!... le cœur peut être insensible, aride, sans que l'imagination ait perdu le triste privilége de susciter des convoitises momentanées; et le

libertinage de l'esprit a des accès de fièvre d'autant plus intenses, que la situation dont ils résultent est plus anormale : or, tout ici était nouveau, imprévu, et par cela même plein d'attrait : et puis, est-ce que l'incitateur du mal, n'est pas toujours prompt à servir celui qui pactise avec son pernicieux pouvoir?...

L'innocence est comme un diamant que tout le monde veut approcher, les uns pour l'admirer davantage, les autres... pour le voler!... s'il est possible.

Derlac était du nombre de ces derniers amateurs, et bien qu'il n'eût encore pris le temps de former aucun projet, il avait pour auxiliairè de ses mauvais instincts, la force de l'habitude; quelque chose d'ailleurs lui disait que la jeune fille attendue était belle, et... il ne se trompait pas.

Lucile Fleurval était remplie d'attraits : elle joignait à de justes proportions, la délicatesse des contours, et une grâce native que l'art ne saurait imiter; parce qu'elle provient d'une nature privilégiée qui s'ignore, et se manifeste à son insu :

sa modestie toute virginale, n'excluait donc pas l'aimable aisance de la candeur, qui ne rougit pas encore.

Lorsqu'elle parlait, sa physionomie, toujours pleine de douceur et de suavité, s'animait avec franchise et gaîté ; rendue au silence, à la solitude, ses traits prenaient ordinairement l'expression d'une vague mélancolie : ce n'était pas de la tristesse, mais on pouvait y reconnaître cette tendresse instinctive qui attend et qui espère.

Lucile n'avait jamais quitté ses parents ni leur petit domaine ; cependant, son père lui avait donné une certaine éducation, qui ayant élevé l'esprit de la jeune enfant au-dessus de son banal entourage, avait eu pour effet de lui créer, sans qu'elle s'en aperçût, une espèce d'isolement dans lequel sa nature recueillie trouvait jusqu'alors du charme.

Sa beauté, si finement accomplie, ne lui avait non plus attiré aucun hommage ; car ce qui la distinguait, n'avait pas le cachet propre à éveiller les sympathies de l'homme sans culture et sans

imagination : il faut avoir rêvé l'idéal, pour en saisir les rudiments dans ce qui s'éloigne de la matière et tend à la spiritualité; mais le goût exercé d'un expert, ne pouvait rester insensible à la poésie d'un pareil ensemble.

Quelque chose manquait toutefois à ce type attrayant,... c'était le reflet des religieuses croyances qui, du fond de l'âme montent à la surface de l'être, et lui impriment un sceau véritablement céleste.

Cette touche surhumaine était absente en effet chez la jeune Lucile; son père ne lui avait point donné les notions de la foi, il les jugeait inutiles et même nuisibles : sa mère, façonnée à l'incrédulité ou plutôt à l'indifférence, pendant tout le cours de l'union conjugale, fixée d'ailleurs dans une habitation fort éloignée de la ville, privée de tout enseignement religieux, sa mère, docile à de bons instincts, avait communiqué à son enfant ce qu'elle possédait elle-même; l'amour de la famille, le goût de l'ordre, l'habitude de l'occupation; toutes choses bonnes, qui suffisent aux natures paisibles pour les maintenir dans

le bien ; mais qui deviennent complétement inefficaces au moment où certaines âmes fortes, encore endormies, sont éveillées tout à coup par un sentiment nouveau.

CHAPITRE XXX

Suite de l'histoire de Lucile.

Notre intention n'est point de suivre les péripéties du drame intime rapidement déroulé dans la vallée, que nous devrons appeler « *Vallée des larmes !* » disons seulement, qu'environ trois semaines après l'arrivée de nos étrangers dans la demeure hospitalière, le colloque suivant s'établit entre eux.

« Vous avez dépassé mes ordres, Bertrand !... me voici dans l'embarras... Quelle était la nécessité de mettre ces rêves dans la tête de la mère ?..

— Monsieur doit bien comprendre... c'est pour le servir que j'ai ajouté cette petite drôlerie à tout le reste.

— Fort bien, mais il fallait du moins obtenir mon assentiment.

— Ah! Monsieur, les gens d'esprit devinent, ils ne demandent pas.

— Je vous pardonnerais votre impertinence, si du moins vous trouviez un expédient convenable pour sortir de cet impasse.

— Sortir?... pourquoi donc reculer quand il s'agit d'avancer?

— Avancer!... mais...

— En vérité! je ne reconnais plus Monsieur... qu'importe à cette petite, que Monsieur soit marié ou garçon?... Si elle aime Monsieur, elle l'aime, et tout est dit... elle n'aura qu'à le suivre...

— Vaurien!... » reprit Derlac; et un sourire effleura ses lèvres.

Ce léger témoignage d'une adhésion secrète, n'échappa point à l'œil expert du valet qui ajouta aussitôt.

« Monsieur n'ignore pas qu'un bon joueur n'abandonne pas une partie commencée, parce qu'on lui sert une mauvaise carte; c'est moi qui ai fait mauvais jeu, c'est à moi de tout arranger, et je me flatte de m'en tirer avec honneur; que Monsieur me laisse faire... Je ne lui demande qu'une

chose, c'est de ne pas me démentir, car enfin, ce qui est dit est dit, et il ne nous reste plus désormais qu'à nous taire; cela n'est pas difficile!...

— Je suis étonné que madame Fleurval ne m'ait adressé aucune question.

— Ah! la chose n'est pas naturelle en effet; à qui Monsieur croit-il devoir cela?...

— Si c'est à vous, Bertrand, je vous félicite de votre habileté; mais enfin, que sait de moi cette femme?... ou que croit-elle à mon sujet?...

— Elle pense que Monsieur a été mal récompensé d'un amour très-tendre pour une grande dame fort coquette, et que dégoûté de ces capricieuses-là, Monsieur ne serait pas fâché de donner son cœur à une jeunesse plus constante que les autres; et qu'enfin, s'il venait à rencontrer ce qu'il souhaite, il se fixerait peut-être à la campagne, dans la solitude, tant le monde le fatigue et lui déplaît.

— L'article est bien fait!... mais l'erreur ne pourra pas durer longtemps, et alors...

— Ah! dame! alors, comme alors!... « *Au jour le jour!* » c'est la devise des amoureux... Et puis,

si la fille a le cœur tendre, la mère n'est pas sans ambition, et l'argent ne lui fait pas peur : j'ai découvert cela, moi ! Ainsi, Monsieur en sera quitte pour quelques billets de mille francs, comme à l'ordinaire. »

Malgré la gêne secrète que faisaient éprouver à Derlac, et sa position critique, et l'erreur de ses deux hôtesses, il ne pouvait se défendre d'une joie satanique à la pensée des prompts avantages qu'il pouvait en tirer, et il soulageait sa conscience tant bien que mal, en se répétant qu'après tout, ce n'était pas sur lui que devait peser la responsabilité du mensonge.

Un mois s'écoula et le roman se compliquait de plus en plus.

Le portrait de Lucile avait été fait et refait cent fois ; celui de sa mère figurait aussi à la paroi la plus lumineuse de la chambre d'honneur : les excursions dans les montagnes, les haltes champêtres, les soirées intimes, tout avait concouru à cimenter, en apparence, les liens qui semblaient unir les cœurs.

Un mois, c'était peu !... mais c'était beaucoup

trop, pour notre naïve héroïne : la passion n'en demande pas tant, pour ravager un cœur sans défense ?... Un jour, une heure quelquefois, suffisent à son action dévastatrice !... Ceux qui ont étudié les mystères de l'âme humaine le savent... Ils savent aussi que la flèche aiguë qui l'a blessée, n'y produit la douleur qu'au moment où l'on veut essayer de l'en extraire !...

Tels sont, du moins, les effets désastreux réservés aux cœurs qui se laissent enivrer par l'encens de l'idolâtrie, et se trouvent privés des principes capables de faire éviter le danger, ou triompher de lui.

Les lumières de l'humilité, les scrupules de la modestie chrétienne, et les énergies de la piété, faisaient ici défaut, pour sauver la pauvre Lucile de sa folle infatuation !...

Si l'on demandait comment une fille de seize ans peut s'éprendre d'un homme de quarante, nous répondrions que les dissemblances ont souvent le privilége de stimuler l'attrait : la faiblesse veut trouver la force ; la timidité aime l'assurance ; et qui s'ignore, est captivé par qui sait définir.

Cependant, l'homme des salons avait déjà épuisé près de Lucile, fille des champs, la série des impressions capables jusqu'ici de le fixer près d'elle.

La satiété arrrive promptement dans une âme, lorsqu'elle vit seulement par les sens!...

Derlac avait hâte d'en finir avec une situation exigeant désormais des sentiments, auxquels il ne savait pas répondre.

Il est certain que sa situation devenait de plus en plus difficile à soutenir; Lucile ayant le droit désormais d'exiger beaucoup : aussi, Derlac n'avait plus qu'une pensée; celle de se soustraire promptement aux embarras qui le menaçaient.

Comptant sur l'efficacité d'un moyen consolateur qui lui avait réussi maintes fois, il remplit d'or un élégant coffret, auquel il joignit une bague de grand prix, et remit à Bertrand le soin d'une négociation hasardeuse, dont il n'osait se charger lui-même.

Un jour donc, tandis que sous prétexte d'une chasse lointaine, son maître se tenait prudemment hors du logis, l'effronté serviteur va trouver madame Fleurval, et de l'air d'un homme qui

mérite des remercîments, il place devant elle le riche présent dont il est porteur.

« Ah! dit la mère, monsieur Derlac se prononce donc à la fin?...

— Comme vous voyez, bonne mère.

— Bien, bien ; mais pourtant j'aimerais mieux qu'il fît lui-même ses cadeaux de noce: et puis, pourquoi ne parle-t-il pas?... a-t-il peur d'un refus?... Dites-lui, je vous prie, qu'il ne soit pas si fier, ou si poltron : ma fille est bien belle! pas trop pauvre, c'est vrai... Elle peut choisir celui qu'elle voudra... Mais votre maître en est si amoureux, qu'il faut se décider ; il est temps que cela finisse.

— C'est tout ce que monsieur Derlac demande, répond Bertrand.

— Eh bien!... dans ce cas-là, qu'il fasse donc venir ses papiers, et qu'on arrange le contrat.

— Ah!... nous ne nous comprenons plus... que parlez-vous de papiers et de contrat?... est-ce que l'amour a besoin de ces ingrédients-là?...

— Mais!!! dit la mère en regardant fixement

son interlocuteur, nous ne nous comprenons plus en effet... Expliquez-vous donc...

— Est-ce que ces cadeaux-là ne parlent pas assez? reprit Bertrand, est-ce que çà ne suppose pas un échange?...

— Bon Dieu!... s'écria madame Fleurval épouvantée de l'idée qui venait de se présenter à son esprit; le malheureux!... il nous croit à vendre!!!

— A vendre?... non, non; mais à enrichir.

— Retirez-vous, misérable!... et dites à votre détestable maître, de ne remettre jamais les pieds ici.

— Soyez tranquille, je n'aurai pas besoin de faire votre commission; il a prévu le coup, et il a déjà pris *la poudre d'escampette*... Mais vous avez tort, ma bonne dame, de faire ainsi la difficile; votre fortune et celle de votre fille auraient été des plus brillantes, car vous ne savez pas tout... mon maître est riche, très-riche, et sa femme... »

A peine ce mot venait d'être prononcé, qu'un cri perçant et douloureux parti de la pièce voisine, vint frapper l'oreille de madame Fleurval et celle de Bertrand, qui devinant aisément la tra-

gédie dont un pareil gémissement était l'indice, se hâta de sortir de la maison avec son bagage, tandis que la pauvre mère se précipite...

Sa fille était étendue près de la porte, et comme privée de vie... Lucile avait tout entendu!...

Les soins de sa mère lui rendirent peu à peu le sentiment de l'existence; mais son regard demeura fixe, et ses lèvres restèrent sans paroles!...

Docile aux invitations de la tendresse, elle consentit à se mettre au lit, et n'opposa aucune résistance à ce que lui firent subir les sollicitudes de sa mère et du médecin; mais rien ne put lui arracher, ni un mot, ni une larme. Une fièvre ardente la saisit, et huit jours se succédèrent, sans que l'on parvînt à calmer la violence du mal qui la dévorait.

Enfin, la force de la jeunesse triompha de cette crise dangereuse, et Lucile sembla rentrer dans la vie; mais une douleur latente minait son cœur.

Son caractère jusqu'alors si expansif, avait subi une complète transformation, et sa mère, elle-même, ne parvenait pas à susciter ces épanche-

ments affectueux qui jadis faisaient le bonheur de l'une et de l'autre ; que se passait-il dans cette pauvre âme dévastée !... On pouvait le pressentir, mais le savoir, jamais...

Madame Fleurval, inquiète à juste titre, ne perdait pas de vue sa malheureuse enfant. Un jour pourtant, elle fut forcée de quitter momentanément sa demeure ; mais de sinistres pensées l'y ramenèrent avant l'heure fixée pour son retour...

Lucile trompant toute surveillance, venait de disparaître, et c'est en vain qu'on la cherchait dans la maison et ses alentours. Poussée par un de ces pressentiments particuliers à ceux qui aiment, et sous l'influence d'une horrible appréhension, c'est vers l'étang voisin que la mère dirige sa course... Et son regard ardent distingue bientôt une scène à la fois touchante et terrible !... Un chien, la fidèle Diana, s'efforçait de maintenir à la surface de l'eau et d'entraîner vers le bord un fardeau, qui surpassait de beaucoup ses forces !...

Aux cris jetés par madame Fleurval on accourt...

Lucile est sauvée.

Six mois plus tard, celle qui lui prodiguait les soins de sa maternelle tendresse, cessait de vivre!... Et la pauvre orpheline se trouvait sans appui, dans un état mental offrant tous les caractères de la folie.

Des voisins, témoins de sa détresse, se souvinrent d'avoir vu quelquefois une parente, venir visiter la famille Fleurval : on s'empressa d'écrire à cette personne, qui fut profondément touchée d'une situation si désespérée; elle en parla aussitôt à la marquise de Thérange, sa chère maîtresse, car la parente de Lucile était Céline Marcel.

L'atmosphère de paix et de piété régnant à Thérange, améliora peu à peu l'état de la malade, que Céline entoura de soins assidus.

La marquise, ainsi qu'il a été dit au commencement de ces récits, avait, dans sa vive compassion, trouvé le moyen de combattre le mal affreux dont la jeune fille subissait alors les atteintes.

Lucile rendue à la raison, soutenue par la charité de son pieux entourage, se prit à contempler

de nouveaux horizons : les lumières de la piété la firent joyeusement tressaillir, et les célestes espoirs vinrent enfin rafraîchir son âme, en couvrant de leur baume toutes ses anciennes blessures.

Cependant, sa frêle organisation avait été profondément affectée au milieu des luttes à mort qu'elle avait soutenues, et sa tentative criminelle pour s'arracher la vie, devait avoir son effet quelques années plus tard.

Dieu « *qui est patient, parce qu'il est éternel,* » attendait pour reprendre l'âme de la coupable, que cette âme régénérée par la foi ait eu le temps de se donner à lui, non par dépit, mais par un intelligent amour.

La lettre que Céline avait reçue, et dont nous avons parlé au commencement du précédent chapitre, fut une des dernières manifestations de cette vie languissante, qui allait bientôt s'éteindre.

CHAPITRE XXXI

Quelques mots sur la baronne.

La marquise touchait enfin au moment de quitter la vallée des Vosges : elle avait essayé ses forces dans quelques promenades en voiture, et le docteur assurait qu'elle était en état de supporter le voyage.

Alice s'attendrissait à la pensée de revoir sa mère, car l'accident du Donon avait modifié le plan de campagne, et au lieu de se rendre en famille à Castelmont, on devait reconduire d'abord la marquise chez elle, en traversant Paris.

Céline, malgré ses habitudes réservées, se répandait en paroles de joie ; n'allait-elle pas reprendre ses douces habitudes au milieu des œuvres de Thérange ?... Et comme son cœur bondissait, surtout à la pensée de retrouver encore sa chère Lucile !... Un nuage, cependant, projetait

son ombre sur ces jouissances vivement pressenties... Ce n'était rien moins que l'idée des fréquents rapports de voisinage entre la marquise et cette inévitable baronne, dont le zèle malencontreux avait soulevé la bile des habitants de la maison Valdour : Sans doute ces rapports n'atteignaient la jeune fille qu'indirectement ; mais c'était encore trop pour elle.

La marquise essaya de calmer l'irritation que faisait naître le nom seul de la dame, chez cette enfant.

« Oui, j'ai tort, s'écria-t-elle, avec une liberté naïve ; mais c'est plus fort que moi, les hypocrites me font l'effet de serpents, j'ai pour eux une horreur invincible.

— La baronne n'est point hypocrite, reprit l'équitable marquise, elle s'abuse sur les véritables motifs de son activité ; mais c'est de très-bonne foi qu'elle se croit remplie de l'ardeur la plus sainte et la plus digne de louange ; sa piété manque de lumière, voilà tout.

— Mais Madame, répliqua Céline, qui dans la chaleur de ses convictions ne savait pas apprécier

les nuances, est-ce qu'on peut être sincèrement pieuse, et manquer d'indulgence ?...

— La piété, mon enfant, peut être sincère sans être parfaite.

— Sans doute ; et cependant, comment se fait-il que moi, qui aime tant les personnes pieuses, je ne puisse souffrir cette dame ?...

— Céline !... Céline !... rentrons en nous-même...

— Oh ! je sais bien que je suis loin d'être sans défauts, mais du moins je suis franche et...

— Et vous êtes peu indulgente, ma petite, quoique « *sincèrement pieuse*, » dit la marquise en regardant la jeune fille avec un certain air qui était chez elle l'indice du mécontentement. »

Céline baissa les yeux et garda le silence.

« Madame, pensa-t-elle, veut toujours excuser les défauts du prochain, c'est superbe ; mais cela n'empêche pas, que si madame la marquise ressemblait à madame la baronne, je ne resterais pas une heure auprès d'elle. »

Madame de Thérange devina aisément que ce silence produit par un sentiment de respect, n'était

pas approbatif: sa charité lui offrait deux intérêts à servir; celui de la baronne, puis celui de Céline: elle savait trop bien que l'âme se perfectionne par la lumière, pour laisser subsister chez sa protégée une erreur de jugement qu'une simple explication de sa part pouvait dissiper, elle reprit:

« Je vois que pour vous rendre la paix, il faut vous expliquer ce mystère... Eh bien! sachez-le donc; madame la baronne, comme toutes les personnes qui lui ressemblent, ne s'aperçoit pas que l'estime de soi et un vif désir d'obtenir celle d'autrui, est le secret mobile d'un zèle fébrile, qu'elle décore du nom de charité; mais il y a au fond de cette âme quelque chose de bon et de beau: grâce à des circonstances favorables ménagées par la Providence, ces heureuses velléités peuvent se dégager des entraves de l'amour-propre, et surmonter les défauts qui vous offusquent si fort. Il en est ainsi plus ou moins de nous tous; gardons-nous donc de porter des jugements sans appel, sans miséricorde, et de mépriser personne.

— Oh! Madame a raison, je ne suis qu'une ignorante, et je n'ai pas la patience que... Mais,

n'est-il pas fâcheux pour madame la baronne, qu'elle reste ainsi, peut-être bien longtemps, tellement satisfaite d'elle-même, que nulle piété ne lui semble approcher de la sienne, et que nulle bonne œuvre n'ait de valeur à ses yeux, si elle n'a pu y prendre part?... Ne serait-ce pas l'obliger beaucoup que de la confondre, et de lui montrer le ridicule de ses prétentions?... Madame qui a tant d'esprit, pourrait mieux que tout autre, si elle le voulait, « *aplatir* » l'orgueil de madame de Rudzell, et pour mon compte, je ne serais pas fâchée, si Madame la marquise voulait bien lui rendre ce service-là.

— Mon enfant, on ne triomphe pas de l'orgueil par des attaques brutales; dès qu'il se tient pour offensé, il se redresse plus haut que jamais, il s'exalte, il entre en courroux, et la colère accroît les ténèbres : on doit donc par conscience, et sous peine d'insuccès, agir à l'égard des infirmités morales, comme le bon Samaritain pour le blessé du chemin: il faut que la vérité tant chérie des âmes religieuses, pénètre dans les plaies intimes du malade, comme le vin mêlé à l'huile de la cha-

rité; et cela ne peut s'opérer qu'avec du temps et de la douceur.

— Si Madame la marquise me le permettait, je lui dirais que cette extrême douceur semble fort incommode à ceux qui sont dévorés pas le zèle, ils voudraient bien aller un peu plus vite en besogne!...

— Méfions-nous, ma chère petite, de cette ardeur inconsidérée qu'on ne découvre pas chez les vrais imitateurs de Jésus... Elle provient souvent d'un levain secret!...

Apre mélange d'égoïsme, et d'estime enthousiaste de nous-mêmes, il fait trouver un plaisir impitoyable, une joie réellement satanique, à épier, à humilier, à terrasser le prochain; à cause de ses imperfections.

Ce mauvais zèle est impatient et batailleur, il ameute avec plaisir, il brave avec fierté le scandale pour lui-même, et n'a point souci des inconvénients de ce scandale pour les faibles; il en rit! et ne parvient, en définitive, qu'à faire détester la cause qu'il prétend servir: Or, quand on se fait apôtre d'une doctrine aussi belle que celle du

christianisme, on doit trembler de la compromettre dans les esprits, ne fût-ce que par l'imprudence avec laquelle on la leur présente : Dieu nous demandera compte, un jour, du discrédit que nos imperfections auront fait peser sur la religion!... Je vous le répète, une sainte industrie, une patiente et douce charité, une exquise délicatesse, sont nécessaires ; lorsqu'on veut pénétrer dans une âme tyrannisée par des passions qu'elle aime : l'amour-propre qui veille à l'entrée du cœur, est un concierge ombrageux!... Il ferme la porte aux vérités qui ne savent pas s'offrir à ses yeux, sous des dehors favorables.

Écoutez une petite histoire :

« Un jour, je visitais une maison d'aliénés, et, dans une cour entourée de hauts murs, je remarquai un homme dont la démarche pleine d'hésitation, trahissait une inquiétude extrême ; il porta sa vue de tous côtés, puis se croyant certain de n'être pas observé, il se dirigea vers une fontaine d'où jaillissait une eau fraîche et abondante. Le malheureux exposa son crâne brûlant au flot de la source, demeura quelques minutes dans

cette attitude, puis se retira satisfait et soulagé.

« Jamais, me dit le docteur, mes pauvres malades ne profiteraient de ce moyen de salut, s'ils pouvaient croire qu'on les voit l'employer!... »

Le procédé de la folie est exactement celui de l'orgueil, sorte de folie il est vrai : le malade ne veut pas avouer sa maladie, et dissimule le besoin qu'il éprouve du remède; mais il l'accepte volontiers, lorsqu'il se sent à l'abri d'une critique désobligeante; c'est donc au médecin à lui en épargner l'impression douloureuse.

— Mais, Madame, reprit Céline qui ne pouvait se taire tant qu'il lui restait une objection à présenter ; j'ai entendu cent fois Madame la marquise elle-même déclarer que nulle considération ne doit arrêter, lorsqu'il s'agit de faire prévaloir le bien sur le mal, sur l'erreur.

— Ma pauvre Céline, il y a dans votre esprit une grande confusion d'idées : autant nous devons défendre énergiquement, et jusqu'à la mort s'il le faut, une vérité, un principe, autant il nous est ordonné d'user d'indulgence et de ménagement

envers les personnes... L'important, encore une fois, est que la vérité pénètre dans le cœur : quand elle en a pris possession, elle transforme l'amour-propre en humilité, et celle-ci enlève rapidement, par les ordres de la vertu, tous les *chevaux de frise* dont l'amour-propre hérissait les abords.

Voulez-vous encore un exemple fourni par vous-même à l'appui de mon sermon?...

— Oh ! oui !... oui, ma très-chère maîtresse... à moi, la vérité, quand même !...

— L'hiver dernier, une multitude d'oiseaux affamés s'étaient rassemblés sur la terrasse, comme pour implorer notre compassion : je vous vis courir aussitôt pour chercher de la pâture, et revenir les mains pleines ; malheureusement votre libéralité fut accompagnée d'un geste si brusque, si peu ménagé, que la troupe effrayée s'enfuit à tire d'aile !... Il en était ainsi toutes les fois que vous paraissiez, et vous ne parvîntes pas, malgré votre désir, à les apprivoiser. Votre grain, cependant, était des meilleurs, et votre pitié aussi profonde que vive !... »

Céline sourit ; elle avait compris cette fois :

cependant madame de Thérange, qui lisait dans sa pensée avec une extrême facilité, vit bientôt que la jeune fille conservait une dernière objection qui pesait sur son cœur sincère :

« Allons, enfant, lui dit-elle, parlez.

— Que Madame est bonne !... Eh bien ! oui, j'ai besoin de parler encore, c'est mal de ma part..., mais malgré tout ce que Madame vient de me dire, il y a dans la religion de madame la baronne, quelque chose qui me repousse.

— Ce qui vous repousse chez madame de Rudzell, ce n'est pas la religion, c'est ce qui lui est contraire ; et vous tombez en ce moment dans une erreur bien commune ! celle d'attribuer à la religion les défauts de nos caractères.

— La religion, cependant, doit nous rendre meilleurs !...

— La religion combat sans cesse, et voilà sa gloire !... Elle ne triomphe pas toujours, parce que nous la faisons taire pour suivre nos mauvais instincts, et voilà notre malheur !...

— Si elle ne sert à rien, à quoi bon...

— Croyez-vous sérieusement qu'elle ne serve

à rien?... retranchez-la chez les personnes où vous la jugez le plus inutile, et nous verrons si vous pourrez les supporter davantage : mais sans aller si loin, comparez vos idées, vos sentiments d'aujourd'hui, à vos idées, à vos sentiments d'autrefois, et dites-moi, chère enfant, si vous n'avez rien acquis dans l'étude des principes religieux, et dans l'exercice des devoirs chrétiens.

— Je suis une ingrate et une insensée! s'écria Céline; mais il faudrait, pour l'honneur de la religion, que toutes les personnes pieuses fussent aimables...

— La véritable amabilité; celle qui s'épanche pour tous, dans tous les lieux, dans tous les moments; celle qui fait délicatement abstraction de soi pour entrer avec intelligence et bonté dans les dispositions d'autrui, en un mot cette amabilité chrétienne que vous exigez des personnes dévouées à Dieu, est l'effet d'un véritable affranchissement intérieur... La concentration causée par l'égoïsme et l'orgueil, exclut de nos cœurs cette amabilité qui est une des formes de la charité; mais on peut l'acquérir par l'assistance divine; elle

doit avoir son jour d'avénement, il faut donc savoir l'attendre.

— Ah ! Madame, reprit Céline, avec cette véhémence qui la caractérisait, je crains bien que ce jour n'arrive jamais pour madame la baronne !...

— Et quand cela serait vrai ! faudrait-il en conclure que la religion est vaine, ou que la baronne est une hypocrite ?...

— Non, non, dit la jeune fille dont le jugement commençait à prévaloir sur l'antipathie ; je comprends qu'il est des natures rebelles à la grâce, et je tâcherai d'être du nombre des chrétiennes aimables, pour glorifier le doux maître que je voudrais voir aimé par tout le monde. »

Depuis cette conversation, Céline fit taire ses répugnances pour la baronne ; ou du moins, elle ne leur permit plus de s'exprimer, avec intolérance et rudesse.

CHAPITRE XXXII

Le retour.

« La voilà!... la voilà!... »

Ces mots, lancés dans l'espace par une bouche enfantine, furent aussitôt répétés par mille échos vivants, placés de distance en distance, à l'ombre d'un vieux rempart.

Ce débris des siècles passés n'avait conservé de sa destination primitive, que des créneaux restaurés avec un soin intelligent; et de sa dentelure antique s'échappaient, au lieu d'engins destructeurs de la vie, des giroflées odorantes et de frais liserons qui s'enlaçaient, pour former les plus gracieuses guirlandes.

Une petite tourelle gothique, destinée autrefois à protéger la sentinelle nocturne, semblait se cramponner en dépit du temps, à l'un des angles

du bastion qui dominait la vallée : c'est de cette tourelle, ou plutôt de ce nid d'hirondelle, que la voix argentine de la vigie moderne avait jeté le cri de joie dont nous devinons aisément la cause.

L'enfant placée là en observation depuis l'aurore, avait rempli fidèlement sa mission : à peine avait-elle aperçu les voitures de madame de Thérange et de sa suite, débouchant des bois de Morinville, et s'avançant dans la plaine, qu'elle avait donné à ses compagnes le signal convenu. Toutes alors, comme une volée de passereaux, se dirigèrent vers le village et répandirent la bonne nouvelle.

La place communale était déjà remplie d'une foule empressée ; les corporations de la colonie se groupèrent et s'avancèrent en cortége au-devant de la marquise.

Du fond des équipages qui s'approchaient avec rapidité, on put bientôt apercevoir toute une population en habits de fête, livrant au vent les banderoles indicatrices de nombreuses confréries artistiques et ouvrières.

La légion villageoise fit halte près d'une grande croix de pierre surmontant quelques degrés, et adossée au talus de la montagne.

Ce monument rustique signalait autrefois au voyageur l'endroit le plus guéable de la rivière ; aujourd'hui, cette croix se contente de regarder en face un pont nouvellement construit, et de ses bras toujours étendus, elle semble prendre plaisir à désigner les deux chemins qui, partant de sa base et contournant la montagne, aboutissent à l'hospitalier château de Thérange.

Ce jour-là, le signe rédempteur avait pour vis-à-vis, à l'extrémité du pont, un arceau de feuillage dressé par les habitants du lieu, et semblait autoriser le plus pacifique triomphe.

A la vue de cet arc improvisé étalant aux rayons du soleil ses vertes guirlandes, les postillons jetèrent un coup d'œil par-dessus leur épaule pour s'assurer de ce qui se passait derrière eux, et ne découvrant rien de nouveau sur la route, ils commencèrent à se demander si la dame de la première calèche n'était pas quelque souveraine voyageant incognito...

A ce moment, accourent de jeunes hommes faisant retentir les airs du cri de : « Vive la marquise ! ! ! » En quelques secondes, les écuyers se trouvent dépossédés de leurs fonctions au profit des envahisseurs, qui, jaloux de prouver leur dévoûment, substituent leur force multiple à celle de l'attelage devenu inutile.

Au milieu de ce tumulte, de cet empressement, la marquise affaiblie par ses longues souffrances, et subissant une impression que l'on comprend sans peine, ne put s'opposer à cet élan sympathique; ce fut donc avec son cortége enthousiaste, que la reine de la fête franchit le pont placé comme un trait d'union, entre ses deux domaines; mais arrivée devant la croix, l'humble châtelaine voulut absolument mettre pied à terre. Comment ne pas saluer, avant de passer outre, ce mémorial antique, objet d'une vénération traditionnelle dans la contrée !... D'ailleurs, madame de Thérange voyait dans cet acte de piété, un moyen de faire cesser l'ovation qui blessait sa modestie.

La marquise se mit à genoux; profondément

touchée en retrouvant ces lieux et ces personnes qu'elle avait cru ne plus revoir, reconnaissante de tant d'effusion dont elle était l'objet, une émotion invincible s'empara d'elle, et bientôt elle fondit en larmes.

Les assistants comprenant tout ce qui se passait dans l'âme de la pieuse femme, se prosternèrent à son exemple, puis par un rapport d'idées plein de délicatesse, tout ce peuple entonna un des cantiques d'action de grâce accrédité dans le pays (1).

Les étrangers qui se trouvaient là, sans trop se rendre compte de leurs propres sentiments, suivirent le mouvement universel et firent *chorus*.

Une seule âme s'isolait de cette harmonie touchante, c'était celle du prince : au moment où Pauline se relevant chercha du regard son frère, elle rencontra la prunelle audacieuse et sombre du sceptique !... Son cœur se serra dou-

(1) Bénissons à jamais !...

loureusement, et une prévision sinistre s'empara de sa pensée; le bonheur de cette journée était gâté pour la pauvre marquise... « Hélas, se dit-elle, le malheureux!... qu'il est ennemi de lui-même!!!... »

CHAPITRE XXXIII

Suite du retour.

Cependant, les forces à peine renaissantes de la marquise, ne lui permettaient pas de faire à pieds un long trajet; on l'avait prévu. Un siége lui fut apporté, et les serviteurs du château, heureux de se retrouver sous les ordres de leur bienfaitrice, se disputèrent l'honneur de la porter; de cette manière, pouvant sans retard satisfaire à l'empressement des groupes joyeux qui se succédaient autour d'elle, l'aimable châtelaine acheva le reste du chemin en distribuant, de la main et par la parole, les témoignages de sa sollicitude et de son affection.

Quant aux Castelmont, ce jour n'était pas pour eux assurément « le plus beau de leur vie!... » car, l'attention générale était si concentrée sur

madame de Thérange, que nul ne songeait à eux; aussi, laissant passer la foule, ils remontèrent tranquillement en voiture, espèrant échapper au spectacle d'ovations qui étaient peu de leur goût. Malheureusement en arrivant au château, il leur fallut être témoins d'une autre scène, non moins émouvante que la première.

Tous les vieillards et les malades qui n'avaient pu aller au devant de leur « *chère bonne Dame*, » comme ils l'appelaient, s'étaient réunis devant le perron, et attendaient avec impatience le bonheur de la revoir.

Parmi eux, se trouvait un octogénaire à la chevelure neigeuse et flottante, encadrant un visage où la bonhomie et l'intelligence se confondaient, pour former un ensemble très-attachant.

Cet homme, par les gestes les plus expressifs, exprimait l'état de son âme, à l'aspect de celle qu'il avait vue naître, dont il avait protégé l'enfance, et dont il honorait la jeunesse; mais ses lèvres émues ne rendaient que des sons inarticulés!... C'était « *le sourd*, » comme on l'appelait, et c'était aussi le muet... Dès son adolescence, il

avait été au service de la douairière mère de sa protectrice, et celle-ci comblait ses vieux jours de soins et de douceurs.

Dieu, qui se plaît à demeurer dans les cœurs simples, avait donné au pauvre sourd un sens religieux plus développé qu'on ne devait le supposer ; aussi cet homme comprenait parfaitement toute la portée des œuvres créées par la marquise, et professait pour elle une admiration respectueuse, qui faisait son passe-temps intime de tous les jours.

Quand elle traversait l'office, le sourd s'empressait de lui rendre hommage, puis il retournait dans son grand fauteuil avec de la joie pour toute la journée.

Mais lorsque sa bienfaitrice se rendit à Paris et que son absence de Thérange dut se prolonger, il ne mangea plus, et l'on crut à sa mort prochaine.

L'annonce du retour de Pauline sembla lui rendre sa vigueur accoutumée : il la revit avec bonheur, lui baisa les mains cent fois ; puis il fit comprendre qu'il fallait le porter dans la chapelle ;

on se rendit à son désir : il y fit une fervente action de grâce, puis un sommeil profond s'empara de lui, et dura plusieurs jours... Il ne s'éveilla plus !...

Le sourd désormais entendait les concerts célestes... Il avait mérité, par l'innocence de sa vie, les joies ineffables de l'éternité.

Ses obsèques furent dignement ordonnées par celle qui savait apprécier tous les genres de mérites.

« C'est un bienheureux ! » répétait-on en sortant de la cérémonie, « c'est un bienheureux !... » Cette opinion suffit à son panégyrique populaire, et valait mieux pour le défunt, que les plus pompeux éloges.

CHAPITRE XXXIV

Thérange.

Le château, centre de la colonie de ce nom, occupe, on le sait déjà, un plateau fort élevé. A ses pieds, sur le versant de la colline, sont groupées des maisonnettes riantes, entourées d'opulents vergers, c'est le village. Cet ensemble produit un effet à la fois majestueux et pittoresque.

Le gigantesque manoir offre aux regards un corps de logis principal, à la toiture pyramidale et ardoisée : il est flanqué de deux pavillons aux briques émaillées ; on dirait un grave magistrat en robe rouge à larges manches, coiffé de sa toque doctorale, et immobile sur son tribunal.

Si cet aspect éveille l'idée de prédominance et d'autorité, elle fait aussi naître une pensée de protection et de paternité.

Depuis que la marquise a fixé sa vie dans ce lieu, la population du pays trouve plaisir à lui témoigner respect et dévoûment... C'est que, à moins d'être mauvais, bien mauvais!... on aime la puissance, lorsqu'elle se montre ce qu'elle doit être, bienfaisante et désintéressée.

Ainsi qu'on a pu s'en rendre compte, le style des constructions accuse le siècle d'Henri IV et de Louis XIII, mais les débris de fortifications que nous avons décrits, attestent l'existence d'une primitive demeure, que sa vétusté contraignit à sacrifier pour construire celle qui subsiste aujourd'hui.

Le prince de Castelmont n'avait pas revu ces lieux, depuis l'époque du mariage de Pauline. Tout lui parut nouveau, attrayant; tout en effet se trouvait transformé, tout y portait désormais l'empreinte des dispositions qui animaient la population du domaine.

Quand la joie, la véritable joie, habite les cœurs, elle semble projeter des rayons dorés autour d'elle, et l'on était si joyeux à Thérange!!!... « *Fantasia! Fioriture!* » d'auteur, dira-t-on...

— Non; la joie n'aît de l'ordre, et l'ordre sur la terre est toujours un reflet du ciel.

Au ciel, il y a des catégories, des hiérarchies, des principautés, des dominations, en un mot, des supériorités; mais les volontés les acceptent, parce qu'elles sont établies selon la justice... Puis, au ciel, il y a un pouvoir central bienfaisant, que nul ne jalouse, ne conteste, d'où suit l'unité de tendance et de vœux, dans la variété d'action.

Sur terre, une tête et des membres, unis par l'amour.

Au ciel, un amour dominant tous les amours et les ralliant sans effort; parce que le bien, le beau, aimé par chaque individu, se retrouve à l'état de perfection absolue dans l'être qui en est la source : et voilà le mot du bonheur!...

Thérange, qui grâce au bienfaisant ascendant de la marquise, avait autant que possible modelé son organisation d'après le plan divin, devait être, et était, une sorte de paradis; car au lieu d'envier, on aimait et l'on bénissait.

Ce n'est pas que la nature humaine y fût meil-

leure que dans tout autre lieu ; mais elle s'y trouvait dans un état de bien-être, qui la dispensait d'user des moyens par lesquels l'homme malheureux essaie d'échapper à son supplice.

En général, s'il est envieux, c'est qu'il souffre; s'il est cruel, c'est qu'il se venge. Rendre heureux, voilà le moyen de civiliser et d'améliorer l'humanité. Le véritable progrès ne saurait donc s'accomplir que par les procédés d'une hygiène intellectuelle et morale, dont le catholicisme, en dépit de toutes les dénégations, possède seul le secret.

Les Castelmont étaient surpris des allures qu'ils remarquaient partout dans la colonie; c'est-à-dire, oubli de la maîtrise chez les supérieurs, observation constante du respect sans servilité chez les inférieurs; et le prince dit à sa sœur :

« Vos gens sont-ils donc faits exprès pour votre service?....

— S'ils ne sont pas façonnés d'avance, répondit Pauline en souriant, ils se réforment facilement ici.

— Peut-on vous demander votre recette ?

— C'est dans le catéchisme que je l'ai trouvée : « *Tu aimeras ton prochain comme toi-même, pour l'amour de Dieu.* »

Les lèvres du prince se serrèrent légèrement, malgré lui; mais il ne parut pas avoir entendu cette réponse, et changea le sujet de la conversation.

CHAPITRE XXXV

Divertissements

Tout ce que nous savons jusqu'ici de Thérange, n'est point sans quelque intérêt, diront peut-être certains lecteurs, mais quant aux divertissements promis par la marquise à son frère, il n'en est pas question....

Nous y voici.

Le soir même de l'arrivée, on vit tous les habitants de la colonie groupés sur le vieux rempart, d'où était parti le matin ce cri de joie : « *La voilà !* »

Maintenant, la marquise elle-même assiste avec sa famille adoptive au spectacle préparé en son honneur.

Le château de Morinville se dessinait en traits

lumineux, sur la sombre verdure des bois environnants, et le plus brillant feu d'artifice, complété par les magiques effets de la flamme de Bengale, ne tarda pas à lancer vers la voûte des cieux ses étoiles aux couleurs variées : la colonie artistique des orphelins exprimait ainsi sa joie et sa reconnaissance à la nouvelle arrivée.

Le lendemain, au déclin du jour, les équipages descendent le coteau, une population animée les précède ou les suit ; pourquoi ce mouvement?... On se rend au théâtre de Morinville.

La salle est vaste, les décors sont dus au travail des élèves et semblent de mains de maîtres.

La toile se lève, les costumes sont historiques, le drame émouvant et attachant.

Une comédie en vers lui succède : tous les arts sont mis à contribution, et quand le spectacle cesse, loin d'emporter en son âme le sentiment pesant et douloureux du vide, ou l'ardeur délétère des aspirations insensées, on se trouve des forces plus vives pour le labeur du lendemain ; car les convictions religieuses, au lieu d'avoir été affaiblies, ont acquis un degré de plus, et ce sont

elles seules qui réconcilient avec l'existence, en sanctifiant ses travaux et ses douleurs.

Tel doit être l'effet du théâtre chrétien (1).

Nous n'avons peint, jusqu'à présent, qu'à grands traits, les mœurs et la physionomie de Thérange ; car l'étude des moyens pratiques par lesquels on y opérait le bien au profit de tous, donnerait trop d'étendue à notre récit (2) : nous devons accomplir la tâche imposée par notre plan, et suivre nos personnages dans les péripéties de leur existence... Ajoutons seulement ici quelques mots sur l'emploi du dimanche, dans le domaine de la marquise.

C'était un beau jour, je vous l'assure : dès le matin tout prenait un air de fête ; l'idée du droit au repos, acquis par un bon et honnête labeur, était au fond de toutes les consciences et dominait toute autre pensée.

(1) Voir à la fin du volume, quelques considérations concernant ce même sujet.

(2) Pour ne point tenir en suspens trop longtemps l'intérêt du lecteur, on a reporté à la fin de ce volume une certaine suite de détails, concernant Thérange.

L'épanouissement des esprits s'annonçait par l'exquise propreté de la toilette, où régnait la simplicité, mais dont le goût n'était point banni : le coup d'œil de madame de Thérange avait encore eu là son influence.

A l'heure de la grand'messe, chacun se pressait dans le sanctuaire où les virtuoses de Morinville, stimulés par les paroles du texte sacré : *Ils seront instruits par l'harmonie du cantique*, ajoutaient le charme persuasif et inspirateur de leurs accords véritablement religieux, à la pompe de l'office divin.

Après les exercices de la piété, venaient les délassements variés; chacun, selon ses goûts, prenait part à des jeux différents, propres à développer les forces physiques, l'adresse et l'intelligence : puis, on se rendait à l'exposition des travaux artistiques ou manuels, produits d'horticulture, inventions, etc.; les habitants de la colline échangeaient des visites avec ceux de la vallée; enfin, dans les beaux jours, quelques danses modestes s'organisaient devant le château : elles étaient animées par le son d'un excellent

orgue, dont les cylindres exécutaient des quadrilles bien choisis. Des rafraîchissements, servis sur le perron, ne manquaient pas de compléter la fête, et madame de Thérange contemplait avec bonheur la joie décente de ses heureux amis.

Ce perron du château était parfois le théâtre de réunions plus graves : la famille de Castelmont fut un jour témoin d'une des audiences que l'on venait demander à la marquise pour régler des différends survenus entre les habitants du village. Les parties intéressées ne voulaient d'autres juges de paix que la *bonne dame*.

Celle-ci, après avoir écouté les griefs de chacun, répondait avec une sagesse et une charité qui calmaient les esprits, qui consolaient les cœurs; on se retirait sans aigreur de part et d'autre, convaincu de la parfaite impartialité de la sentence prononcée.

A la colonie de Morinville, toute œuvre un peu importante, éclose dans le sein de l'association, devenait le sujet d'une exhibition solennelle : les orphéonistes ne manquaient pas alors d'user de leur pouvoir; ils lançaient un programme qui

attirait un public nombreux et choisi à leurs amis les peintres, les sculpteurs, etc.; enfin, l'assistance mutuelle était pratiquée sans efforts dans ce pays, parce que l'infériorité n'était pas là, comme ailleurs, entièrement écrasée par le succès; les faibles étaient employés selon leurs facultés; aussi, l'émulation n'y prenait-elle point ce caractère fiévreux qui la fait si souvent dégénérer en rivalité hostile.

FIN DU PREMIER VOLUME.

NOTE (1) DE LA PAGE 294, CHAPITRE XXXV

Suite des considérations sur le théâtre

Nul doute, que les représentations dramatiques (pourvu qu'on les suppose chargées de préconiser les principes de la morale chrétienne) ne constituent un moyen prompt et puissant d'arriver aux âmes absorbées par le labeur matériel, et qui ont besoin de vives impressions pour retrouver la faculté de penser et de sentir ; mais nul doute aussi, que pour d'autres âmes qui, sous l'influence de la foi, ont grandi dans l'étude de la vérité, nul doute que, pour ces âmes, les moyens extérieurs d'action, loin de leur être favorables, n'aient d'autre effet que de les rappeler à des préoccupations d'ordre inférieur, en les replongeant dans l'atmosphère d'où elles étaient sorties. Que pourrait gagner au théâtre le plus édifiant une religieuse ou un religieux ?... qui ne comprend que l'usage des libres élans de la prière, des sereins épanouissements de la méditation, de la vie intérieure enfin, fait contracter à l'âme des habitudes de paix qui seraient troublées par la mise en scène des folles passions ?...

Quand le bonheur lui est venu de leur silence, elle ne peut que perdre à leur réveil !

Le bien-être intérieur dont jouissent les âmes que nous signalons ici leur est si précieux !... Il suffit tellement à leur ambition, qu'elles ne demandent plus rien à ce qui occupait leur passé.... Les appétits de la nature orgueilleuse, égoïste et sensuelle, ont fait place chez elles à l'humble détachement de soi-même, au dévoûment à Dieu, au zèle pour le prochain; aussi, elles ne ressentent plus désormais qu'impatience et dégoût, devant ce qui ne conduit pas à l'idéal (au positif divin, faudrait-il dire), par le plus court chemin!...

Rien de plus naturel et de plus vrai ; malheureusement, ces vérités seront toujours niées ou mal vues, par ceux qui n'ont pas fait l'expérience de leur valeur !...

Il est deux catégories d'âmes que l'on doit sauvegarder du danger offert par les trop vives impressions : celles qui sont déjà d'une nature exaltée et pour l'activité desquelles il importe d'ouvrir sans retard un champ d'actions sérieusement utiles, grandes, généreuses ; puis, celles de caractère paisible, qui peuvent, sans souffrir, se passer presque entièrement de nourriture, ou auxquelles il en faut une très-simple. Assurément à celles-là encore, le théâtre ne pourrait qu'être nuisible ; il les sortirait de leur repos, pour leur créer des besoins inconnus.

En définitive, nous croyons que l'on peut considérer le théâtre comme le feu.... il n'est bon qu'à ce que le froid détériore; ou bien encore, à ce qui doit perdre dans le creuset plus d'un élément grossier; aux individus, enfin, qui ont besoin d'acquérir la vision de points de vue nouveaux, d'horizons plus élevés que ceux par lesquels ils sont habituellement captivés. C'est le peuple surtout, que cette spécification désigne. Que fera le peuple de nos cités, à ses heures de repos? Un spectacle moralisateur ne lui vaudrait-il pas mieux qu'un misérable cabaret, qu'une maison de jeu, etc., etc.?...

Sans doute les joies de la famille seraient bien capables de le captiver; mais tout travailleur n'est pas chef de famille, et son esprit a quelquefois besoin d'un mouvement, d'une distraction, d'un oubli même, que le temple de l'art peut lui procurer.

Après toutes ces réserves, dira-t-on peut-être, il devient évident que vous acceptez le théâtre comme une concession faite à la faiblesse humaine. Nous n'en disconviendrons pas; c'est uniquement, à notre sens, un expédient pour occuper les forces intellectuelles et sentimentales qui surabondent et qui menacent, faute d'un emploi digne de nos destinées suprêmes. La *comédie* est un *jeu*! mais comme il a été déjà dit, dans l'état social où nous sommes, il n'est pas question de savoir si l'on aura des théâtres, il faut partir des faits. Les théâtres existent, on ne peut

les supprimer; une seule chose reste possible, les perfectionner, en y faisant entrer et dominer les idées et les sentiments par lesquels l'âme humaine se relie à son principe: quand l'art s'exerce à l'encontre d'un tel programme, il est perturbateur.

Nous ne pouvons nous livrer ici à l'analyse des moyens scéniques dont l'art religieux peut et doit disposer; mais nous engageons le lecteur à se procurer divers écrits que M. D. Laverdant a publiés sur ce sujet, soit dans le *Mémorial catholique*, soit ailleurs; on y trouvera sous la forme la plus saisissante, la plus spirituelle, la plus originale, des aperçus d'une élévation et d'une justesse bien capables d'entraîner l'art et les artistes dans les voies nouvelles, ou plutôt anciennes, dont nos siècles modernes ignorent les issues splendides.

NOTE (2) DE LA PAGE 294, CHAPITRE XXXV

Suite des détails concernant Thérange

L'imitation des grands par les petits, est un fait qui révèle clairement l'existence d'un plan divin. Cette tendance imitative produisait à Thérange l'effet le plus favorable. L'inaltérable mansuétude qui remplissait le cœur de la marquise, se traduisait sur son visage, et tous ceux qui vivaient dans ses rapports, en ressentant l'influence de sa bénignité, se trouvaient disposés à l'imiter. Les enquêtes malveillantes étaient étrangères aux mœurs des habitants de la colonie; Pauline y donnait constamment l'exemple de cette prudence charitable qui bannit du cœur certaine curiosité, compagne de la malice et de l'indiscrétion.

Lorsque l'esprit a contracté l'habitude d'une gravitation journalière vers le bien et le beau, tout ce qui se produit hors de ces sphères élevées, est sans action sur l'âme : elle passe à côté avec une sainte indifférence; aussi, ne connaissait-on guère à Thérange

ces agitations qui consument en secret les cœurs sans direction et sans nourriture; toutes les facultés y trouvaient un emploi proportionné aux aptitudes et aux forces de chacun.

« Utopie! dira-t-on peut-être; les choses ne se passent pas ainsi, voyez plutôt ici ou là!... »

— Mais êtes-vous bien sûr que dans ce lieu-ci, ou dans celui-là, le mobile des actions soit véritablement le même qu'à Thérange?... Les apparences peuvent être semblables, et le fond bien différent.... Le succès dépend uniquement de l'état intérieur de la personne qui dirige.

— Ainsi, vous prétendez qu'on peut rallier les cœurs, les subjuguer, les diriger; tandis qu'à notre époque nos domestiques, eux-mêmes, ceux qui nous approchent de plus près, sont nos premiers ennemis!...

— En effet; mais pourquoi?... parce que nous, maîtres, ne prenons aucune mesure pour faire cesser le duel des intérêts opposés dans les cœurs de nos subordonnés : Que veut, que doit vouloir celui qui nous sert?... Gagner assez pour posséder une rente, lorsque ses forces seront épuisées. Il lui faut absolument atteindre ce but très-légitime; favorisons ses efforts, il aura tout profit à nous être fidèle : que la sécurité pour ses vieux jours soit le prix de son dévoûment, et dès lors, plus de soustractions frauduleuses, plus de désertions, plus d'ingratitude.

Nos pères savaient inspirer l'amour à leurs inférieurs, parce qu'ils étaient pour eux vraiment *paternels*.

Encourageons à propos le zèle ; que la caisse d'épargne voie s'augmenter par nos libéralités, la somme économisée avec tant de peine, dans les labeurs de notre maison, et alors seulement nous aurons le droit de nous étonner, si nous rencontrons l'indifférence ou la trahison. Mais hélas ! combien de chefs de maison se montrent libéraux, prodigues même, envers les pauvres du dehors, et demeurent impitoyablement parcimonieux à l'égard de leur entourage!... Ils violent ainsi, sans aucun scrupule de conscience et en dépit de leurs prétentions au catholicisme, une des lois les plus formelles du code évangélique : Cette loi qui oblige la charité à procéder avec ordre, d'après les convenances d'une hiérarchie providentiellement établie sous le toit domestique.

Nous avons entendu faire l'objection suivante :

— « En nous montrant si facilement généreux à l'égard de nos serviteurs, nous craignons d'encourager leur convoitise. »

Le moyen d'y mettre un frein, serait-il d'occasionner leur jalousie en distribuant au dehors nombre de choses dont ils pourraient être gratifiés ?...

Les domestiques ont plus qu'on ne croit le sentiment de la justice ; ils apprécient parfaitement les obligations imposées à leurs maîtres par le rang so-

cial, l'éducation, etc.; mais ils ont aussi la conscience de ce qui leur est dû, à eux, serviteurs souvent mis à l'épreuve par nos exigences !... et la rigueur de nos résistances à des désirs, bien modestes parfois, fait naître la colère et l'indignation dans leurs cœurs.

Etablissons notre train de vie selon le programme chrétien, et nul n'en voudra à nos prospérités ; mais quand nous dépenserons notre fortune au service de petites passions ou de grandes ambitions, attendons-nous à n'avoir que des ennemis secrets dans les témoins de nos écarts.

La pensée d'acquérir une illustration dans les annales de la charité, n'était évidemment pas le mobile des actions de la marquise... elle voulait faire des heureux pour que son père céleste fût glorifié par eux, voilà tout : c'était assez.

La tâche qu'elle s'était donnée était lourde, nous l'avouerons ; mais elle possédait le secret de multiplier sans efforts, l'action de son intelligence et de son activité. Se rendant parfaitement compte des devoirs d'un chef, elle se gardait bien d'intervenir autrement que par voie de surveillance dans les fonctions de ses subordonnés ; sachant que ces derniers se trouvent dégagés de toute responsabilité, lorsqu'on ne leur accorde point dans l'action une certaine mesure de liberté.

Introduire ce qu'on peut appeler le tatillonnage au sein d'une administration quelconque, c'est para-

lyser le zèle individuel, car c'est lui soustraire le bénéfice de ses inspirations ; en sorte que le maître, qui pourtant doit tout savoir et tout voir, s'il veut aussi tout faire, n'accomplit rien de bon ; sa grande et belle tâche consiste à grouper les capacités diverses pour les mettre en valeur. L'être isolé demeure impuissant ; mais « l'union fait la force ! »... La marquise le savait ; aussi, avec ce jugement sûr, qui n'hésite pas quand il s'agit de l'application d'une idée, elle avait su intéresser tous ceux qui l'entouraient au développement de ses entreprises, et le succès couronnait ses œuvres, parce qu'elle était dans le vrai, c'est-à-dire que le programme de sa conduite, ainsi qu'on l'a constaté déjà, correspondait à la loi éternelle et divine.

Le grand caractère des choses célestes, dirons-nous, pour revenir sur la pensée indiquée au chapitre correspondant à cette note, c'est en effet l'unité, qui n'exclut pas la variété.

La pluralité résumée par l'unité, voilà le signe de la vie ; l'unité perdue dans la pluralité, voilà l'indice de la mort pour toutes les sociétés, dans tous les âges ; mais il n'appartient qu'à la foi chrétienne de consommer l'union des intérêts par l'unité de tendance.

Nous ne pouvons entrer dans le détail de tous les moyens pratiques employés par la marquise ; disons seulement qu'elle sut rallier tous les coopérateurs de

ses exploitations rurales, en leur donnant une part dans le succès : de cette manière, au lieu d'être aux prises avec des mercenaires et des salariés, elle élevait tous les travailleurs à la dignité d'actionnaires. Il est bien vrai qu'elle faisait les avances des fonds et qu'elle se réservait les pertes, ne mettant en commun que les bénéfices, proportionnellement à la participation, au travail de chacun des producteurs ; cependant, en dépit de ce désintéressement, qu'on ne manquerait pas aujourd'hui sans doute de taxer d'ineptie dans un certain monde, elle ne s'est pas trompée dans ses calculs... Loin d'être en perte, elle obtint des résultats fort avantageux pour elle-même. Du reste, la marquise avait parfaitement envisagé le cas de déficit ; mais, comme ses entreprises étaient toujours accompagnées d'une prudente modération, les grands désastres ne l'ont point atteinte. Elle s'était dit gaiement, avant que le succès n'eût justifié ses prévisions : « *Je joue à qui perd gagne !* Que je perde ou que je donne, n'est-ce pas toujours me déposséder ? En définitive, ma fortune ne m'appartient qu'à titre d'économe de la Providence ! »

Cette manière d'envisager sa haute position a sans doute attiré sur elle et sur ses œuvres d'abondantes bénédictions ; car les résultats ont dépassé ses espérances, et elle a réussi à faire, dans son domaine, ce que les nations prétendent réaliser et ce qu'elles sont impuissantes à établir : c'est-à-dire l'union de toutes

les volontés, de toutes les capacités pour une œuvre commune ; et c'est ainsi qu'en partant du précepte chrétien, l'égalité devant Dieu et la fraternité dans la hiérarchie, elle a fait éclore parmi les cœurs la charité qui reste à l'état d'utopie, dans un milieu où la paternité divine n'est pas plus admise, qu'elle ne s'y trouve représentée.

Il est bon de faire connaitre une des dernières conséquences de cette vertu de charité qui était prise à Thérange, pour règle de la vie et des mœurs.

La marquise pensait que pour être conforme au vœu du Créateur, cette charité devait s'exercer au profit des êtres placés sous la dépendance de l'homme, non point assurément pour qu'il en fût le tyran, mais afin qu'il remplît auprès d'eux, autant que possible, l'office de bienfaiteur.

Donc, à Thérange, on utilisait les animaux ; on n'abusait pas d'eux, et la pitié présidait à leur mort comme à leur vie.

La marquise ne permettait pas au premier venu de tuer les bêtes destinées à la nourriture journalière de l'homme. Elle avait consulté la science ; et le bon docteur d'Hermel, entrant dans ses vues, avait choisi des hommes d'humeur douce et compatissante auxquels il avait enseigné assez d'anatomie, pour les mettre à même de ne frapper qu'à coup sûr : on évitait ainsi aux victimes les supplices causés par des instruments impropres ou mal préparés, que l'on

voit quelquefois avec horreur dans les mains des exécuteurs de basse-cour. En conséquence, l'oreille n'était jamais affligée par ces gémissements prolongés qui annoncent l'incurie, la cruauté, ou l'incroyable insouciance des *tueurs*.

On ne souffrait pas surtout que l'enfance fut spectatrice de ces exécutions sanglantes; on savait que la sensibilité est un trésor qu'il faut ménager, comme préservatif puissant contre le crime.

Jamais non plus on n'apercevait suspendues aux bras d'une ménagère de Thérange des couples de pauvres volatiles, dont les extrémités réunies et serrées impitoyablement dans un nœud commun, font l'office de l'anse du panier, tandis que leurs têtes pendantes vers le sol languissent dans une douloureuse asphyxie, durant un long trajet, ou d'interminables bavardages !...

Qui n'a vu quelque approvisionneuse, au retour d'un marché, jeter sa poule sur le sol comme une matière inerte, laissant la pauvre bête dans ses liens étroits, jusqu'à l'heure, fort éloignée, où elle aura le temps de lui ôter la vie, à coups réitérés de ciseaux impuissants !... impuissants, disons-nous!... car la victime n'est pas au bout de son supplice !... De nouveau jetée à terre, elle s'y débat dans l'agonie, longtemps après sa décapitation partielle !... Et personne ne se fait scrupule d'une pareille manière d'opérer !!!...

Toute souffrance inutilement infligée était considérée à Thérange comme un fait très-condamnable ; et des blâmes ou des louanges étaient décernés publiquement chaque année avec solennité.

On ne s'étonnera pas sans doute de la sollicitude d'une femme à l'égard des pauvres êtres immolés à nos besoins, lorsqu'on voit les hommes de notre siècle s'associer pour établir le droit des animaux à la protection bienfaisante de ceux qui les possèdent (1).

(1) Honneur à ce général de Grammont qui osa, en pleine Assemblée législative, proposer une loi adoptée aujourd'hui. Honneur aux successeurs de son zèle, aux chefs actifs qui, dans tous les pays, travaillent à créer des centres pour l'œuvre de l'Association protectrice des animaux.

« *Cette Association a été fondée en* 1845. *Elle a été reconnue établissement d'utilité publique, par décret impérial du* 22 *décembre* 1860.

« *A Paris, elle tient ses séances tous les mois, rue de Lille,* 19 *(Faubourg Saint-Germain).* »

TABLE

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

PARIS. — IMP. VICTOR GOUPY, RUE GARANCIÈRE, 5.